www.e-rara.ch

L' Odyssée

Homerus

Paris, 1930-1933

Bibliothèque de Genève

Shelf Mark: X 2954

Persistent Link: https://doi.org/10.3931/e-rara-72533

1

www.e-rara.ch
Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

Visual Library

L'ODYSSÉE

ΟΔΥΣΣΕΥΣ

IL A ÉTÉ TIRÉ
DE CET OUVRAGE
CENT QUARANTE
CINQ EXEMPLAIRES
TOUS NUMÉROTÉS

Les Bibliophiles de
l'Automobile-Club
de France

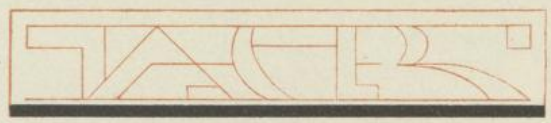
N° II

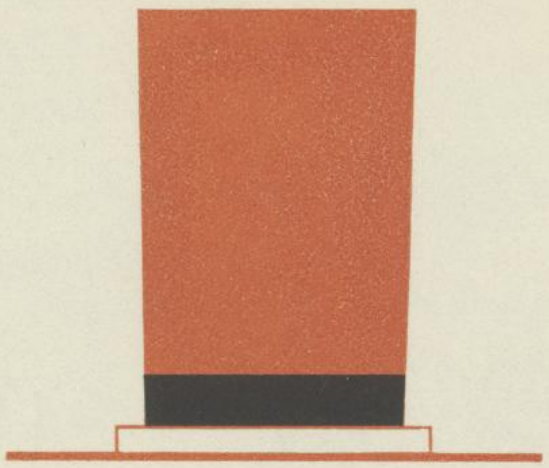
HOMÈRE

L'ODYSSÉE

TRADUCTION DE
VICTOR BÉRARD

ILLUSTRATIONS ET DÉCORS
DE FRANÇOIS-LOUIS SCHMIED





PARIS MCMXXX

LA COMPAGNIE DES BIBLIOPHILES
DE L'AUTOMOBILE-CLUB DE FRANCE

X 2954 Rés

BIBLIOTHÈQUE DE GENÈVE

79 / 1178

R 270642160

A PIERRE BELLANGER

QUI FUT DE CE THÉÂTRE ODYSSÉEN
L'INFATIGABLE METTEUR EN SCÈNE

V. B.

A MESSIEURS LES BIBLIOPHILES

DE L'AUTOMOBILE-CLUB DE FRANCE

Messieurs,

L'Histoire a gardé les noms des trois Jeunes Florentins, B. et N. Nerili et J. Acciajuoli, qui donnèrent à Démétrios Chalcocondylas les moyens de faire imprimer en 1488 le premier Homère qu'ait publié la Renaissance : aux vieux errements des copistes byzantins ils avaient voulu substituer les procédés nouveaux de la presse.

C'est grâce à ces trois mécènes de Florence qu'Homère fut adopté par l'Occident, puis par tous les peuples de race blanche, et qu'il est devenu le Poète mondial, l'ancêtre et le modèle de toute poésie.

Vous avez voulu, à votre tour, que tous nos arts et toutes nos industries du livre fussent mis à Son service pour un hommage dont Il n'avait pas encore rencontré le pareil.

L'antiquité, qui Lui avait consacré des temples, Lui offrait parfois quelque sacrifice, comme à l'un des Dieux, mais comme à l'un des moindres. Smyrne elle-même, qui Le proclamait le plus glorieux de ses enfants, ne Lui apporta jamais ni les cent hécatombes, de cent brebis chacune, ni les couronnes et parures éclatantes dont votre piété L'honore aujourd'hui.

Vous n'avez rien épargné pour Le montrer aux lecteurs du XXe siècle, non plus seulement tel qu'Il pouvait paraître à ses admirateurs d'hier et d'autrefois, mais tel que nous L'ont révélé les découvertes merveilleuses dont les cinquante années dernières nous ont fait la surprise dans le double domaine de l'archéologie et de la philologie.

Par la vertu de ces trouvailles, nous pouvons nous flatter aujourd'hui de connaître Homère, son âge, son art et ses héros mieux que ne les ont jamais connus les plus grands lettrés de l'antiquité et des temps modernes, même les Virgile de Rome, les Aristarque et les Apollonios d'Alexandrie, les Aristote et les Platon d'Athènes.

*Grâce à elles, nous pouvons corriger surtout les idées étranges qui prévalurent au long du XIXe siècle sur l'existence du Poète, sur sa part dans les ouvrages qui portent son nom, et sur la vérité des récits ou l'exactitude des descriptions que nous présentent l'*Iliade *et l'*Odyssée.

Tout a changé, depuis cinquante ans, dans la connaissance que nous pouvons avoir des temps et des poèmes homériques.

LETTRE

En aucun chapitre peut-être des recherches scientifiques et des études littéraires, les hypothèses, théories et affirmations du XIXe siècle ne semblent aujourd'hui plus périmées, plus contraires à la vérité ou à la vraisemblance.

Les fouilles des archéologues dans les îles et sur les rivages de la mer Égée ont ouvert devant nos yeux plusieurs dizaines de siècles, antérieurs aux dates qui semblaient les plus lointaines, les plus fabuleuses de la tradition grecque et latine : la première olympiade (776 avant J.-C.) et la fondation de Rome (753 avant J.-C.) semblaient naguère les plus fines pointes de l'aube européenne ou comme les deux seuils de l'histoire classique ; telle relique crétoise du musée de Candie nous reporte aujourd'hui au XXXe siècle avant notre ère.

Pendant que les archéologues exploraient, tant à Troie qu'à Mycènes et à Tirynthe, les manoirs de Priam, d'Agamemnon et des autres nobles « fils d'Achéens », pendant qu'ils retrouvaient à Cnossos, à Phaistos, à Mallia,

la Crète de Minos et de Pasiphaé,

les décombres des vieux bourgs égyptiens rendaient à nos philologues les manuscrits en fibres végétales, les papyri, *sur lesquels les sujets des Ptolémées, après la conquête de l'Égypte par Alexandre, avaient lu les vers du Poète durant les dix générations qui ont précédé l'ère chrétienne : Jusqu'en 1860, nous ne connaissions Homère que par des manuscrits de Byzance sur parchemin, et le plus vieux ne remontait pas plus haut que le Xe siècle après J.-C. — donc au temps de nos premiers Capétiens — ; tels de nos* papyri *actuels remontent*

LETTRE

à la fin du quatrième siècle avant notre ère et nous apportent un Homère antérieur de quelque douze ou treize cents ans à celui que Byzance nous avait légué.

*Les conséquences de ces découvertes ont dépassé toute prévision : il est impossible désormais d'éditer, de traduire et d'illustrer l'*Iliade *et l'*Odyssée *ainsi qu'on le faisait il y a soixante ans encore. Un demi-siècle après les premières découvertes de l'archéologie crétoise, égéenne et mycénienne, trente ou quarante années après la première mise en valeur des* papyri homériques, *il vous a semblé qu'une traduction de l'*Odyssée *serait inutile et, dès la publication, désuète, si elle ne procédait pas directement, ostensiblement, de ces documents nouveaux.*

En cette édition, qui a toutes chances de durer et d'être renommée durant des siècles et des siècles, les quarante années de mon travail homérique ont trouvé la plus magnifique des récompenses : en vous témoignant ma profonde gratitude, je voudrais légitimer à vos yeux quelques-unes des nouveautés apparentes ou réelles qui, dans le texte et dans l'illustration, risqueraient à première rencontre de déconcerter les habitudes de nos contemporains les plus cultivés.

8 Juin 1930.

VICTOR BÉRARD

PRÉFACE

I

L'ACHAÏE DORÉE

Jusqu'en l'an 1870 après J.-C., Anciens et Modernes avaient pris l'habitude de ne plus admirer, sous la magnificence du langage et la forme parfaite des vers homériques, que la beauté des récits, la grandeur des sentiments, la vie et la poignante émotion des scènes. Les Modernes, surtout, tenaient pour inutile, puérile même, toute tentative de chercher un

FOND DE VÉRITÉ, UNE PART, SI MINIME QU'ELLE FÛT, DE RÉALITÉ DANS CES NARRATIONS ET CES DESCRIPTIONS QUE L'ON CROYAIT IMAGINAIRES D'UN BOUT À L'AUTRE.

VERS 1870, HENRI SCHLIEMANN OSA PROCLAMER QUE, LES HÉROS HOMÉRIQUES AYANT VÉCU, ON EN POUVAIT, ON EN DEVAIT RETROUVER LES TRACES, LES SOUVENIRS, LES OSSEMENTS PEUT-ÊTRE, AUX LIEUX OÙ LE POÈTE AVAIT FAIT RÉGNER ET COMBATTRE LES FILS D'ATRÉE ET DE LAERTE. SCHLIEMANN, À ITHAQUE, NE FUT PAS HEUREUX DANS SA RECHERCHE DU MANOIR D'ULYSSE : FAUTE D'AVOIR BIEN LU OU BIEN COMPRIS LE TEXTE ODYSSÉEN, IL S'EN FUT OUVRIR SES TRANCHÉES EN UN LIEU QUI NE CORRESPONDAIT PAS AUX DONNÉES DU POÈTE ; IL N'EN RAPPORTA AUCUN ESPOIR DE RETROUVER JAMAIS LE MÉTIER DE PÉNÉLOPE, LA CABANE DU VIEIL EUMÉE OU LE SQUELETTE DU BON CHIEN ARGOS.

MAIS C'EST UN PLEIN SUCCÈS QU'IL RENCONTRA CHEZ LES HÉROS DE L'ILIADE. IL EUT LE LÉGER TORT, SANS DOUTE, D'AFFICHER UNE FOI AUDACIEUSE DANS LA VALEUR DE SES TROUVAILLES ET D'ATTRIBUER À AGAMEMNON UNE MÂCHOIRE PLUS VIEILLE DE PLUSIEURS SIÈCLES PEUT-ÊTRE QUE L'ÉPOUX DE CLYTEMNESTRE. CETTE FOI NÉANMOINS NOUS A VALU UN EXEMPLE QUE DISCIPLES ET RIVAUX N'ONT FAIT QUE SUIVRE, QUAND ILS NOUS ONT RENDU LES RELIQUES ET LES TÉMOINS DE L'ÉPOQUE DÉCRITE PAR LES DEUX POÈMES.

NOUS SAVONS DÉSORMAIS, NOUS VOYONS DE NOS YEUX QUE CETTE PREMIÈRE CIVILISATION DES HELLÈNES — OU, POUR L'APPELER DE SON NOM, CETTE CIVILISATION DES ACHÉENS — A RÉELLEMENT EXISTÉ, ET TELLE QUE LES VERS DE L'ILIADE ET DE L'ODYSSÉE LA FONT REVIVRE, AVEC SES ARMES AUX CLOUS D'OR, SA VAISSELLE EN OR, EN ARGENT, EN VERMEIL, SA MYCÈNES « TOUT EN OR » ET SES MANOIRS ROYAUX

où la sécurité et le confort le plus raffiné le disputaient au luxe le plus riche et à l'art le plus adroit.

Les vers du Poète en ont repris toute leur valeur de documents historiques.

Les deux jeunes fils de Nestor et d'Ulysse, Pisistrate et Télémaque, « sur leur char aux brillantes couleurs », arrivent en ce manoir de Sparte, où les accueille l'heureux Ménélas, redevenu le possesseur d'Hélène : « Leurs regards étonnés parcouraient la demeure du nourrisson de Zeus : car, sous les hauts plafonds du noble Ménélas, c'était comme un éclat de soleil et de lune. » On les conduit au bain dans les baignoires de prix. On les ramène à table. Auprès de Ménélas l'Atride, ils prennent siège en des fauteuils : « Vient une chambrière qui, tenant une aiguière en or, et du plus beau, leur apporte à laver sur un bassin d'argent. »

Pisistrate a été élevé dans un pareil manoir : il a vu dès l'enfance de semblables merveilles chez son père Nestor, le doyen des rois achéens et le plus sage... Les archéologues ont retrouvé les tombes des ancêtres ou prédécesseurs de Nestor, dans la banlieue de l'antique Pylos, sa ville natale. Elles avaient été violées. Mais les vases brisés, qu'avaient laissés les pillards, attestent la richesse et les lointaines relations commerciales de cette capitale homérique.

Télémaque, lui, n'est jamais encore sorti de sa pauvre Ithaque ; il est fils et petit-fils de sires beaucoup moins riches et, n'ayant encore rien vu du grand monde, il ne peut pas cacher son étonnement. Il dit, penchant le front vers le fils de Nestor : « Cher ami de mon cœur ! sous ces plafonds

sonores, vois les éclairs de l'or, de l'électron, du bronze, de l'argent, de l'ivoire !.. Zeus a-t-il plus d'éclat au fond de son Olympe ? »

Tout à coup, à ses yeux éblouis, il la voit apparaître, Elle, cette divine Hélène, dont on lui parle depuis l'enfance et dont l'immortelle beauté a survécu à vingt et trente années d'étranges aventures. La fille de Zeus et de Léda garde à cinquante ans bientôt la Jeunesse et l'irrésistible charme d'une Diane de Poitiers... Elle entre dans la salle du festin, accompagnée de ses trois demoiselles de la chambre, Adrasté, Alkippé et Phylo.

« Or, voici que sortant des parfums de sa chambre et de ses hauts lambris, Hélène survenait : on eût dit l'Artémis à la quenouille d'or. Adrasté avança une chaise ouvragée, qu' Alkippé recouvrit d'un doux carreau de laine, puis Phylo déposa la corbeille d'argent, un cadeau d'Alcandra, la femme de Polybe. C'était un habitant de la Thèbes d'Égypte, la ville où les maisons regorgent de richesses. Tandis qu'à Ménélas, Polybe avait donné deux baignoires d'argent et deux trépieds en or, avec dix talents d'or, Hélène avait reçu d'Alcandra, son épouse, des présents merveilleux : une quenouille d'or et, montée sur roulettes, la corbeille d'argent aux lèvres de vermeil, que venait d'apporter Phylo, la chambrière, et qu' emplissait le fil dévidé du fuseau ; dessus, était couchée la quenouille, chargée de laine purpurine. »

Les trouvailles des archéologues nous montrent la vérité ou la vraisemblance de cette description en tous ses détails : sur les ruines de Tirynthe, nous pourrions restaurer le manoir

de Ménélas ou la résidence plus luxueuse encore du roi des Phéaciens, Alkinoos.

« Ulysse allait entrer dans la noble demeure du roi Alkinoos; il fit halte un instant. Que de trouble en son cœur, devant le seuil de bronze ! car, sous les hauts plafonds du fier Alkinoos, c'était comme un éclat de soleil et de lune ! Du seuil jusques au fond, deux murailles de bronze s'en allaient, déroulant leur frise d'émail bleu. Des portes d'or s'ouvraient dans l'épaisse muraille : les montants, sur le seuil de bronze, étaient d'argent ; sous le linteau d'argent, le corbeau était d'or et les deux chiens du bas, que l'art le plus adroit d'Héphaistos avait faits pour garder la maison du fier Alkinoos, étaient d'or et d'argent. Aux murs, des deux côtés, s'adossaient les fauteuils en ligne continue ; sur eux, étaient jetés de fins voiles tissés par la main des servantes. »

C'est dans le rayonnement de ce décor, sur ce fond d'or, d'émail bleu, de tissus diaphanes, de blancs linons ou d'étoffes teintes en pourpre, de broderies chatoyantes, de peintures éclatantes, de richesses rutilantes, que le Poète voyait vivre ses héros.

Les homérisants de notre XIXe siècle, quand ils voulaient illustrer le texte des Poèmes et le traduire aux yeux du lecteur, l'encadraient des sévères peintures sur vases, que nous a laissées la Grèce classique, et de leurs tristes et plates couleurs. C'est aux mobiliers, fresques, bijoux, intailles, vases, armes et poignards, aux plus somptueux ouvrages de la Grèce mycénienne et crétoise que nous pouvons aujourd'hui recourir en toute confiance.

PRÉFACE

Les Achéens étaient bien plus loin de la pauvreté rustique et de la barbarie que ne purent l'être nos Dagobert et même nos Charlemagne : Diane de Poitiers aurait encore pu envier les bijoux, la pourpre, les robes et les voiles, les parfums et les fards dont, tour à tour, Pâris et Ménélas payèrent durant trente années les sourires d'Hélène.

Cette même Hélène avait rapporté de Thèbes l'égyptienne — le Paris du temps — ce fameux népenthès, *anesthésique et stupéfiant tout ensemble, dont elle endormait aussitôt la douleur ou les soucis de ses convives : « Cette drogue, calmant la douleur, la colère, empêchait tout le jour quiconque en avait bu de verser une larme, quand bien même il aurait perdu ses père et mère, quand, de ses propres yeux, il aurait devant lui vu tomber sous le bronze un frère, un fils aimé !.. Remède ingénieux dont la fille de Zeus avait eu le cadeau de la femme de Thon, Polydamna d'Égypte : la glèbe en ce pays produit avec le blé mille simples divers ; pays de médecins les plus savants du monde... »*

C'est que, pour être des nouveaux venus dans les terres et les eaux de l'Archipel, les Achéens n'en étaient pas moins les héritiers de quinze ou vingt siècles, durant lesquels les civilisations de l'Égypte, de la Chaldée et de l'Asie Mineure avaient exercé leur influence sur les « Iles de la Très Verte », comme il est dit dans les inscriptions pharaoniques.

Les trouvailles crétoises font remonter les rapports entre l'Égypte et ces Iles à une antiquité sans fond : dès le IVe millénaire avant notre ère, les Crétois usent des mêmes coupes et urnes en pierre dure et des mêmes sceaux que les pharaons ;

UN VASE EN SYÉNITE, TROUVÉ À CNOSSOS, EST MÊME D'UN MODÈLE QUI NE SE RENCONTRE QUE SUR LE NIL, AUX TEMPS PRÉDYNASTIQUES OU SOUS LES I^e^ ET IIe DYNASTIES (ENTRE 4200 ET 3000). LA CRÈTE DEMANDE ENSUITE À L'ÉGYPTE DES VIe-XIIe DYNASTIES (2800-2000) DES VASES D'ARGILE, DES PERLES DE FAÏENCE, DES CACHETS ET DES FIGURINES ; ELLE EXPORTE SUR LE NIL SES VASES DE CAMARÈS.

L'INVASION DE L'ÉGYPTE PAR LES BÉDOUINS, QUE L'ON NOMME ROIS-PASTEURS, SEMBLE AVOIR INTERROMPU OU ESPACÉ QUELQUE PEU CES RELATIONS. MAIS, AVEC LA XVIIIe DYNASTIE (1580-1350), ELLES REPRENNENT, PLUS INTIMES ET PLUS FRÉQUENTES.

L'HISTOIRE RÉELLE DES PAYS GRECS COMMENCE EN CES XVIe-XVe SIÈCLES AVANT NOTRE ÈRE : LES MONUMENTS ÉGÉENS ET MYCÉNIENS PEUVENT DÈS LORS S'ENCADRER DANS UNE CHRONOLOGIE, QUE NOUS RAPPORTENT LES DOCUMENTS DE L'ÉGYPTE ET DE LA GRÈCE ELLE-MÊME. LES SCEAUX D'AMÉNOPHIS III ET DE SA REINE TII (1411-1380), TROUVÉS À CHYPRE, À RHODES, EN CRÈTE ET À MYCÈNES, FOURNISSENT LA PREMIÈRE DATE CERTAINE POUR LE PLEIN ESSOR DE CETTE CIVILISATION ÉGÉO-LEVANTINE, DONT LES HELLÈNES ATTRIBUAIENT L'APPORT À MINOS, FILS D'EUROPE LA PHÉNICIENNE, À CADMOS LE TYRIEN ET À DANAOS L'ÉGYPTIEN, IMPORTATEURS DES LOIS ÉCRITES, DE L'ALPHABET, DU CHEVAL, DU CHAR ET DU VAISSEAU À CINQUANTE RAMEURS. LA CHRONIQUE DE PAROS, RÉDIGÉE ET GRAVÉE SUR MARBRE VERS 264 AVANT NOTRE ÈRE, FAIT ARRIVER CADMOS ET DANAOS ENTRE 1520 ET 1500 ; ELLE DATE DE 1430 LE RÈGNE DU PREMIER MINOS, DE 1220 LA GUERRE DE TROIE ET DE 900 LA NAISSANCE D'HOMÈRE.

LES ACHÉENS APPARAISSENT POUR LA PREMIÈRE FOIS DANS LES INSCRIPTIONS OÙ LE PHARAON MINEPHTAH (1234-1224) CÉLÈBRE SES VICTOIRES SUR LES BARBARES DU NORD, QUE LES PHARAONS APPELLENT

LES « PEUPLES DE LA MER », ET QUI, DURANT DEUX SIÈCLES, ESSAIENT D'ENVAHIR L'ÉGYPTE PAR TERRE ET PAR MER.

DES ACHÉENS FONT PARTIE DE CES BANDES DE « NORMANDS ». LES MONUMENTS PHARAONIQUES NOUS LES MONTRENT POURVUS DE BATEAUX ET DE CHARS. LES PLUS ANCIENS DE CES BATEAUX NE SONT ENCORE QUE BARQUES PRIMITIVES, MOINS SEMBLABLES À DES NAVIRES DE HAUTE MER QU'À DES PIROGUES DE FLEUVE. MAIS LES ACHÉENS, AU VOISINAGE ET DANS LA CLIENTÈLE DES PHÉNICIENS, PUIS DURANT LEURS PROPRES COURSES ET EXPÉDITIONS VERS L'ÉGYPTE, EURENT BIENTÔT ACQUIS LA PROPRIÉTÉ ET LE MANIEMENT DES « LONGS-RAMEURS » À CINQUANTE DEUX HOMMES D'ÉQUIPAGE, DES « VAISSEAUX RAPIDES » QUI COMPOSAIENT LES FLOTTES DE TYR ET DE SIDON. LES MONUMENTS ÉGYPTIENS, DÈS LE DÉBUT DU XVe SIÈCLE AVANT NOTRE ÈRE, NOUS EN ONT GARDÉ L'IMAGE. TOUS LES DÉTAILS DE LA CONSTRUCTION ET DU GRÉEMENT CORRESPONDENT AUX DONNÉES DU « CROISEUR » HOMÉRIQUE, DE NOTRE GALÈRE À CINQUANTE RAMES. IL SEMBLE QU'ELLE FUT INVENTÉE PAR LES PHÉNICIENS : CE SONT LES « VAISSEAUX DE TARSIS », QUE SALOMON EMPRUNTAIT AU ROI DE TYR, POUR LEURS EXPÉDITIONS COMMUNES DANS LA MER ROUGE. LA MÉDITERRANÉE TOUT ENTIÈRE DE L'ÉPOQUE CLASSIQUE, PUIS DU MOYEN ÂGE ET DES TEMPS MODERNES EN ADOPTA DURANT TROIS MILLE ANS LES FORMES ET MESURES TRADITIONNELLES : LES DERNIERS EXEMPLAIRES FIGURAIENT ENCORE DANS LES ESCADRES DE NOTRE LOUIS XV.

LES CHARS ACHÉENS, DE MÊME, S'ÉTAIENT RAPIDEMENT TRANSFORMÉS. ILS N'ÉTAIENT, À L'ORIGINE, QUE LE LOURD ET SIMPLE CHARIOT DU CULTIVATEUR OU DU NOMADE : SUR UN ESSIEU DE BOIS ET DES ROUES DE BOIS PLEIN, UNE CAISSE EN BOIS ÉTAIT TRAÎNÉE PAR UNE OU DEUX PAIRES DE BŒUFS ET CHARGÉE DES USTENSILES, PROVISIONS, FEMMES

ET ENFANTS DE LA TRIBU. MAIS, DÈS LE XIIIe SIÈCLE AVANT J.-C., DÈS LE XIVe PEUT-ÊTRE, L'ACHÉEN AVAIT ADOPTÉ LE LÉGER, RAPIDE ET MÉTALLIQUE CHAR DE GUERRE, SEMBLABLE DE TOUS POINTS AUX CHARS DE PHARAON, QUE NOUS DÉCRIT G. MASPERO EN SON HISTOIRE ANCIENNE : « LA LÉGÈRETÉ EN ÉTAIT LA QUALITÉ MAÎTRESSE : CHAQUE HOMME DEVAIT POUVOIR EMPORTER LE SIEN SUR SES ÉPAULES. LES ÉGYPTIENS Y MONTAIENT À DEUX, LE GENDARME, QUI COMBATTAIT, ET L'ÉCUYER, QUI MANIAIT LE BOUCLIER PENDANT L'ACTION... LE GENDARME AVAIT LE PAS SUR L'ÉCUYER, ET TOUS DEUX SE CONSIDÉRAIENT COMME SUPÉRIEURS AU FANTASSIN ; DE FAIT, LA CHARRERIE ÉTAIT, COMME CHEZ NOUS LA CAVALERIE, L'ARME ARISTOCRATIQUE OÙ LES PRINCES DE LA FAMILLE ROYALE S'ENGAGEAIENT, AINSI QUE LES NOBLES ET LEURS ENFANTS. ON NE S'AVENTURAIT PAS VOLONTIERS SUR LE DOS MÊME DU CHEVAL, ET CE N'ÉTAIT GUÈRE QU'AU MILIEU D'UN COMBAT, LORSQUE LE CHAR ÉTAIT BRISÉ, QUE L'ON SE DÉCIDAIT À ENFOURCHER L'UNE DES BÊTES POUR SE TIRER DE LA MÊLÉE... »

EST-CE DE GUERRIERS HOMÉRIQUES OU DE GUERRIERS ÉGYPTIENS QUE PARLE AINSI G. MASPERO ? ET TEL VERS HOMÉRIQUE

LES CHEVAUX DE GRAND CŒUR S'ENVOLAIENT VERS LA PLAINE

NE SERAIT-IL PAS LA TRADUCTION LA PLUS LITTÉRALE DE TELLE REPRÉSENTATION ÉGYPTIENNE D'UN CHAR EN PLEINE COURSE, DONT LES CHEVAUX « AUX LONGS CRINS (SELON L'ÉPITHÈTE HOMÉRIQUE) S'ENVOLENT », LES DEUX PIEDS DE DEVANT BATTANT L'AIR ?

VENUS SANS DOUTE DE L'EUROPE CONTINENTALE, CES ACHÉENS ÉTAIENT DESCENDUS VERS LA GRÈCE, À TRAVERS LA MACÉDOINE ET LA THESSALIE. LES SIÈCLES PLUS RÉCENTS ONT CONNU LES DESCENTES SUCCESSIVES QUE L'HELLADE ANCIENNE ET MODERNE VIT S'ABATTRE

sur elle pour la piller, l'asservir, la dépeupler, en changer momentanément la race et en ruiner ou en abâtardir la civilisation ; tels, avant notre ère, les Doriens du XIe siècle, les Perses du Ve, les Macédoniens, Épirotes, Gaulois et Romains des IVe-IIe siècles, et tels, après J.-C., les Vandales et Goths des IVe-Ve siècles, les Slaves et Valaques des VIIIe-IXe, les Français du XIIIe, les Turcs des XVe-XVIe et les Albanais des XVIIe-XVIIIe. Parmi ces invasions et dominations successives, c'est à la principauté et à la féodalité de l'Achaïe française (1250-1463 après J.-C.) que ressembleraient le plus la Grèce et la société achéennes de l'épopée.

La tradition grecque reportait cette descente des Achéens à plusieurs générations avant la guerre de Troie, laquelle aurait pris place à la fin du XIIIe siècle avant notre ère. Les héros homériques, établis au pays des Pélasges (c'est le nom que les Anciens donnaient à la population de la Grèce préhellénique), ont une généalogie déjà longue : ce sont des « fils d'Achéens », très fiers de ce titre, qu'ils revendiquent et qui semble leur conférer une noblesse de sang divin et des privilèges de classe. Ces seigneurs blonds, aux longs cheveux, ces « nourrissons de Zeus », « égaux aux dieux », et leurs femmes « divines » constituent en pays conquis, sur un peuple d'esclaves ou de tenanciers, une sorte de féodalité ou de chevalerie, si l'on prend le mot « cheval » dans le sens que lui donne le Poète — non pas bête de selle et de cavalerie, mais coursier de char.

Établis depuis plusieurs générations en pays civilisé, ces « fils d'Achéens » ont été pris par leur conquête ; ils en continuent les usages et les arts. Ce ne sont plus les Francs

de Clovis ; ce sont les Français de Louis IX ou, du moins, de la Chanson de Roland : ils ont adapté à leurs goûts et à leurs besoins l'héritage des civilisations antérieures.

L'étude de leurs royaumes, de leurs mœurs, de leur société et de leurs manoirs nous montre en eux, non plus une horde de barbares, mais une hiérarchie de gentilshommes, vassaux et suzerains, qui, liés par des intérêts solidaires et des traditions de famille, le sont aussi quelque peu par le sentiment d'un devoir commun envers la race et la terre achéennes. La bonne et douce Argos (c'est le nom qu'ils donnent à tout notre Péloponèse), « nourricière des chevaux » et des chevaliers, leur est devenue une patrie : sous Ilion, ils ne vont plus seulement au pillage, à la rafle du butin et des captives ; ils sont au service de la nation, si l'on peut dire, et presque à la croisade.

Au sommet de cette féodalité, trône, nominalement au moins, un « roi des rois », un empereur ou, plutôt, un « chef de guerre », kriegsherr à la mode germanique, dont l'ancêtre, venu de l'étranger, de l'Asie Mineure, n'était pas, semble-t-il, de pur sang achéen, ni même de culture et de race helléniques : Agamemnon, fils d'Atrée, est le petit-fils de Pélops le Phrygien, qu'un mariage avec une princesse achéenne avait établi en Achaïe, dans la seigneurie d'Élide. Des chevaux ailés et un char d'or avaient fait la gloire et la fortune de Pélops ; son renom et sa suzeraineté nominale s'étaient étendus sur toute l'« île » d'Argos, qui en devint l'« île de Pélops », le Péloponèse des Anciens et des Modernes.

Il est probable que cette élévation de Pélops avait installé

dans son île l'influence des modes, coutumes et inventions de son pays d'origine : et les inscriptions hittites d'Asie Mineure semblent indiquer les relations de cette civilisation phrygienne avec les Achéens.

Égyptiens, Phéniciens et Hittites ont donc été les éducateurs de l'Achaïe, mais Égyptiens et Phéniciens surtout. Les héros de l'épopée conservent les relations les plus étroites avec Thèbes l'égyptienne, « la ville où les maisons regorgent de richesses », la cité la plus célèbre et la plus riche du monde. Cette « ville de l'or » attire les regards et les convoitises des Achéens, comme la Byzance dorée des porphyrogénètes attirera durant trois siècles les expéditions des Normands.

Combien de seigneurs achéens ont, avant et après Ménélas, dû « monter » et séjourner de longs mois, de longues années, dans cette capitale de la civilisation ! Combien de corsaires, pirates et négriers achéens ont renouvelé les exploits de ces Peuples de la Mer, dont Minephtah (1234-1224) s'était flatté d'avoir détruit l'engeance!.. Tout au long de l'histoire ancienne et moderne, les armées ou bandes de pirates ont reparu aux bouches du Nil, chaque fois qu'un protecteur étranger ou un solide pouvoir indigène n'était plus là pour les en écarter.

Au chant XV de l'Odyssée, Ulysse invente une histoire, dont les moindres mots pourraient être commentés soit par les inscriptions de Minephtah, soit par les récits de nos gens de Marseille, de Martigues et de Gonfaron, qui faisaient la « course » dans la Méditerranée a la franca aux beaux temps de nos Louis XIV et Louis XV.

La Phénicie et son port de Sidon sont l'entrée de l'Égypte :

ON MONTE ALORS DE SIDON À THÈBES, COMME NOS LEVANTINS «MONTENT» AUJOURD'HUI DE MARSEILLE À PARIS. LA FLOTTE PHÉNICIENNE SERT ENCORE D'INTERMÉDIAIRE ENTRE L'EMPIRE DE PHARAON ET LES « ILES DE LA TRÈS VERTE ». BIEN QUE LES ACHÉENS AIENT DÉVELOPPÉ LEUR MARINE ET LEURS RELATIONS LOINTAINES DE COMMERCE, DE GUERRE OU DE PIRATERIE, LES PHÉNICIENS RESTENT LES ANGLAIS DE CE TEMPS, LES VRAIS « MAÎTRES DE LA MER » : THALASSOCRATES, DISENT LES GRECS ILS ONT LEURS COLONIES DE MARCHANDS ET LEURS COMPTOIRS DE PÊCHE OU D'INDUSTRIE DANS LES PORTS GRECS. ILS ONT AVEC LES INDIGÈNES LES MÊMES RAPPORTS QUE NOTRE MÉDITERRANÉE « FRANQUE » DES XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES CONNAÎTRA ENTRE CHRÉTIENS ET MUSULMANS : ON SE TROMPE, ON SE VOLE, ON SE PILLE ; ON S'ABORDE, ON SE BAT SUR MER ; ON DESCEND SUR TERRE LES UNS CHEZ LES AUTRES ; ON S'ENLÈVE NAVIRES, HOMMES, TROUPEAUX, ENFANTS ET FEMMES ; DANS LE LANGUEDOC DU PRINCE DE CONTI, LE SCAPIN DE MOLIÈRE APPRENDRA À SE MÉFIER DES PROMENADES EN GALÈRE.

CET ÉCHANGE QUOTIDIEN DE MAUVAIS PROCÉDÉS N'EMPÊCHAIT PAS LES BONNES RELATIONS DE SE MAINTENIR, NI LES COMMERÇANTS ÉTRANGERS DE S'ÉTABLIR DANS LES PORTS MÊMES OÙ LEURS CONGÉNÈRES SE LIVRAIENT À LA PIRATERIE : AUX XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES, ROSETTE, KAÏFA, SAÏDA, ETC. AVAIENT DES CONSULATS DU ROI DE FRANCE ET DES QUARTIERS «FRANCS», ALORS QU'EN VUE DE LEURS TOURS DE GUETTE, LES «FRANCS» VENAIENT ARRÊTER LES NAVIRES OU DÉBARQUAIENT À LA CÔTE POUR ATTAQUER LES VILLAGES. IL EN AVAIT ÉTÉ DE MÊME DANS LES VILLES ACHÉENNES DE LA GRÈCE PROPRE ET IL EN FUT DE MÊME ENCORE DANS LES COLONIES IONIENNES D'ASIE MINEURE, JUSQU' AUX DÉBUTS DE L'ÂGE CLASSIQUE.

A L'INTÉRIEUR DE CETTE ACHAÏE S'ÉTAIENT FIXÉES DES FAMILLES,

qui tenaient à honneur leur descendance étrangère : non pas seulement à Thèbes et en Béotie, ville et terre de Cadmos, mais à Athènes, à Sparte, dans les îles de l'Archipel, nombre de familles se disaient « cadméennes ». Thèbes et la Béotie avaient été leur premier habitat. Elles en avaient essaimé ou s'en étaient enfuies au cours des troubles qui avaient suivi la descente des Achéens. La descente des Doriens, qui survint au XIe siècle avant notre ère, lia le sort de ces Cadméens à celui de la féodalité achéenne, quand, délogée du Péloponèse, cette dernière s'exila vers les îles et rivages de l'Asie Mineure, où sept villes se disputèrent ensuite le berceau d'Homère : leur influence y fut prépondérante pour la formation intellectuelle de cette nouvelle Hellade, pour l'instruction de ses philosophes, de ses sages, de ses poètes — et d'Homère tout d'abord.

II

L'ACHAÏE LETTRÉE

Deux et trois mille ans d'intimité presque continue entre les civilisations du Levant et les peuples de la mer Égée eurent l'influence directe et indirecte que l'on peut imaginer sur la vie matérielle et intellectuelle des populations préhelléniques d'abord, puis de leurs successeurs et héritiers, nos Achéens homériques : durant deux millénaires, la Rome païenne et chrétienne n'a pas agi plus fortement et plus profondément sur notre Europe occidentale. Toutes les œuvres de l'art et de l'industrie, que nous ont rendues les fouilles crétoises et mycéniennes, portent la marque de cette intimité, soit qu'elles témoignent de la domination du Levant sur la vie des Égéens, soit qu'elles montrent le choc en retour de la production égéenne sur les marchés et les goûts levantins.

L'art mycénien et crétois, même en ses œuvres les plus sûrement indigènes, est « orientaliste », avec les caractères que ce mot implique : l'amour de la parure et de la pompe, du brillant et de la couleur, de la richesse et du clinquant même ;

la fantaisie et l'exubérance dans les combinaisons de lignes savantes et de matières précieuses ; le sentiment de la vie universelle, de la grâce animale et végétale autant que de la beauté humaine ; une ardeur sensuelle vers le mouvement et la joie, et une sorte de langueur rêveuse et de résignation dans le plaisir ; au total, on ne sait quel exotisme au regard de notre Europe.

La Crète de Minos nous apparaît en ses ouvrages comme bien plus proche de la Perse et du Japon que de l'Italie et de la Grèce classiques : bien mieux que n'a jamais pu faire le meilleur peintre de vases antiques, un miniaturiste persan ou un dessinateur japonais, qui saurait le grec, illustrerait Homère dans les mots et dans l'esprit.

Est-il vraisemblable que cette influence du Levant n'ait pas eu une pareille emprise sur la pensée achéenne et sur la littérature homérique ?

Il est un premier point où le témoignage des fouilles a ruiné l'une des affirmations les plus scientifiques du XIXe siècle. Jusqu'en 1923, on agitait encore la question fondamentale : les vers homériques ont-ils été composés par un écrivain et, dès l'origine, confiés à l'écriture ? et à quelle sorte d'écriture ?

Depuis J.-J. Rousseau, depuis Fr.-Aug. Wolf, surtout, il avait été de dogme que ni le poète aveugle ni ses disciples et récitants, AÈDES *et* RHAPSODES, *n'avaient su lire et écrire : on proclamait comme vérité première que, Pélasges ou Hellènes, toutes les races et peuplades de la Grèce primitive, ignorantes de tout système graphique, n'avaient reçu ou n'avaient inventé l'alphabet qu'aux temps de la I^e^ olympiade ; la date de 800*

AVANT NOTRE ÈRE ÉTAIT ASSEZ COMMUNÉMENT ADMISE POUR L'APPARITION CRÉPUSCULAIRE EN GRÈCE DES PREMIERS ÉCRITS. ENCORE DISAIT-ON QUE CETTE IMPORTATION PHÉNICIENNE DE L'ÉCRITURE AVAIT ÉTÉ RÉSERVÉE, DURANT PLUSIEURS GÉNÉRATIONS, À DE SIMPLES TEXTES CHRONOLOGIQUES OU À DE COURTES FORMULES DE MORALE ET DE JURISPRUDENCE. CE N'EST QU'AU VIe SIÈCLE AVANT NOTRE ÈRE QUE LE TYRAN D'ATHÈNES, PISISTRATE, OU SES FILS AURAIENT ÉTÉ LES PREMIERS COMPILATEURS DES DEUX POÈMES HOMÉRIQUES ; JUSQU'À PISISTRATE, LA SEULE MÉMOIRE DES RÉCITANTS EN AVAIT, VAILLE QUE VAILLE, CONSERVÉ LE TEXTE TROIS SIÈCLES DURANT.

POURTANT, EN 1873, CLERMONT-GANNEAU AVAIT RAMENÉ AU LOUVRE LA PREMIÈRE DES INSCRIPTIONS ALPHABÉTIQUES, DONT ON EÛT ALORS CONNAISSANCE. LA PROVENANCE EN ÉTAIT CERTAINE ; LA DATE EN ÉTAIT FACILE À ÉTABLIR ; LA PIERRE DURE, QUI LA PORTAIT, EN AVAIT CONSERVÉ TOUS LES SIGNES EN LEUR NETTETÉ PRIMITIVE ; LES LECTURE, TRADUCTION ET COMMENTAIRE DE CE TEXTE SÉMITIQUE SE FAISAIENT AISÉMENT, GRÂCE AUX INSCRIPTIONS DÉJÀ CONNUES, MAIS PLUS RÉCENTES, DE LA PHÉNICIE OU DE CARTHAGE ET GRÂCE AU VOCABULAIRE ET AUX DONNÉES HISTORIQUES DE LA BIBLE.

C'ÉTAIT UNE STÈLE, TROUVÉE SUR LE PLATEAU SEMI-DÉSERTIQUE QUI FAIT LE SEUIL DE L'ARABIE, À L'EST DE LA PALESTINE, AU DELÀ DU FOSSÉ PROFOND OÙ LE JOURDAIN DESCEND VERS LA MER MORTE. ELLE AVAIT ÉTÉ DRESSÉE LÀ PAR L'UN DES ROIS PASTEURS QUI DOMINAIENT JADIS CE PAYS DE MOAB ET PARLAIENT UNE LANGUE DE MÊME FAMILLE QUE L'HÉBREU ET LE PHÉNICIEN. CE CHEÏKH, DU NOM DE MÉSA, ÉTAIT CITÉ PAR LA BIBLE AU SECOND LIVRE DES Rois : IL AVAIT ÉTÉ LE VASSAL ET LE TRIBUTAIRE EN MOUTONS DU ROI D'ISRAËL ACHAB (907-898), LE MARI DE LA FAMEUSE JÉZABEL.

Les scribes et graveurs de Mésa avaient emprunté aux Phéniciens, voici deux mille huit cents ans, l'écriture dont usent encore nos protes d'imprimerie : des lettres de la stèle aux lettres de nos journaux, on pouvait établir la filiation continue. Sitôt après cette découverte, une question et sa réponse auraient dû s'imposer aux homérisants : si les pasteurs de Moab savaient lire et écrire ou avaient des scribes, au temps où Achab prenait pour femme une Sidonienne (Jézabel était la fille du roi de Tyr-Sidon) était-il vraisemblable qu'il n'en eût pas été de même chez ces rois de l'Archipel qui — nous dit l'Odyssée au sujet du petit Eumée — prenaient pour leurs fils des nurses sidoniennes et chez qui les Phéniciens venaient, depuis des siècles, commercer, pirater, séjourner, hiverner ? Était-il possible qu'en cet art intellectuel, les Hellènes se fussent laissé devancer longtemps par un Bédouin, et qu'ici les besoins du commerce maritime n'eussent pas amené au IXe siècle les mêmes tenues de comptes que la dîme des moutons là-bas, dès le Xe ?

Dès ce Xe siècle, nous savons par la Bible que les rois de Jérusalem, David (1010-970) et Salomon (970-933), avaient leurs scribes et leurs bureaux : ils échangeaient des correspondances avec leurs fonctionnaires du dedans et leurs alliés ou voisins du dehors ; Salomon devenait l'associé du roi de Tyr, Hiram, pour des expéditions commerciales à la grosse aventure sur la mer Rouge. Parmi les ministres de David et de Salomon, à côté du grand-prêtre, du maréchal, des intendants-généraux et des trésoriers, figuraient les maîtres-écrivains, l'archiviste et le mémorialiste. Chaque règne était raconté, au fur et à mesure,

dans une chronique officielle, un « journal », qui s'appelait les œuvres des jours... *Hésiode, dans la Béotie de Cadmos, donnera un titre analogue à l'un de ses poèmes.*

Comment donc pouvait-on s'en tenir à l'affirmation toute gratuite des homérisants du XIXe siècle ? L'antiquité presque unanime attribuait au Phénicien Cadmos l'introduction de l'alphabet en Grèce et plaçait la venue de Cadmos au début du XVe siècle avant J.-C. : six cents ans plus tard, les cités helléniques et leurs poètes auraient ignoré l'écriture ! Dès le Xe siècle, les Hébreux avaient en Salomon le plus grand de leurs écrivains, de leurs savants et de leurs sages, le plus méthodique, le plus bureaucratique de leurs rois et traitants — et les Hellènes, un siècle plus tard, n'auraient pas eu en Homère leur premier écrivain et, chez les commerçants d'Ionie, leurs premiers comptables !

Mais, aussi bien en matière de Bible qu'au sujet d'Homère, la force du préjugé était alors si grande que l'on ne tira pas de la découverte de Clermont-Ganneau les conséquences les plus directes, les plus certaines qui en auraient dû découler : il fallut attendre un demi-siècle encore (1873-1923). En décembre 1923, M. P. Montet, l'heureux fouilleur de Byblos, trouvait une inscription alphabétique dans le tombeau que le roi Itobaal avait fait pour son père, le roi Ahiram, vassal de Rhamsès II (1300-1234). Cette inscription pouvait être datée, par une concordance égyptienne, à l'année précise 1275 avant notre ère, suivant les uns, ou 1245, suivant les autres.

Une trouvaille plus récente semble prouver qu'il faudrait reporter l'invention et les premiers usages de cet alphabet

deux ou trois siècles plus haut, jusqu'au XVIe, peut-être jusqu'au XVIIe siècle avant notre ère : c'est la date que les Anciens nous donnent pour l'arrivée en Grèce de Cadmos, importateur de cette écriture.

Mais restons-en seulement à l'an 1250 avant notre ère : « Homère — écrivait Hérodote vers 450 — a vécu quatre cents ans avant moi, pas davantage. »

Désormais, se demander si la Grèce homérique a su lire et écrire quatre ou cinq siècles après le temps où l'alphabet avait atteint sa perfection dans les villes de Phénicie, six ou sept siècles peut-être après les premiers essais de cette écriture nouvelle, c'est se demander, je crois, si, deux siècles après Gutenberg, Corneille et Racine ont imprimé leurs pièces. Du coup s'évanouissent toutes les affirmations ou négations de la haute, moyenne et basse critique touchant la Bible aussi bien qu'Homère.

Les théories homériques du XIXe siècle avaient pour pierre d'angle les fictions ossianiques et la tromperie de Macpherson retrouvant sur les lèvres du peuple d'Écosse et transcrivant, après des siècles et des siècles de transmission orale, la sombre épopée du vieux barde. Diderot, sitôt révélée la merveilleuse découverte, écrivait par la plume de Suard en 1761 : « La grande poésie, telle que la concevaient les Anciens, appartient plus aux peuples encore barbares qu'aux peuples plus instruits et civilisés. Des hommes sauvages, dont l'âme, pour ainsi dire, toute au dehors, n'est ébranlée que par des objets physiques et dont l'imagination est toujours frappée des grands tableaux de la nature ; des hommes, dont les

PASSIONS NE SONT TEMPÉRÉES NI PAR L'ÉDUCATION NI PAR LES LOIS ET DOIVENT CONSERVER TOUTE LEUR IMPÉTUOSITÉ, TOUTE LEUR ÉNERGIE ; DES HOMMES, DONT L'ESPRIT, N'AYANT QUE PEU D'IDÉES ABSTRAITES ET POINT DE TERMES POUR LES RENDRE, EST FORCÉ DE RECOURIR AUX IMAGES MATÉRIELLES POUR RENDRE LEURS PENSÉES : DE TELS HOMMES PARAISSENT PLUS PROPRES À PARLER LE LANGAGE DE L'IMAGINATION ET DES PASSIONS ».

ON SAIT COMMENT HERDER ET SES DISCIPLES GERMANISÈRENT CES CONCEPTIONS FRANÇAISES. L'ITALIEN VICO ET SON ÉLÈVE, LE DANOIS ZOEGA, AVAIENT PARLÉ AVANT EUX DE « CES ÂGES LOINTAINS OÙ, LA CULTURE ÉTANT LA MÊME POUR TOUS, LE SAVOIR ÉTANT ÉGAL ET LES FORCES RÉUNIES DE TOUTE LA NATION VIVANT EN CHACUN, LE MÊME CHANT S'ÉLEVAIT ICI ET LÀ ET LA POÉSIE, COMME LE LANGAGE, ÉTAIT LE TRAVAIL COMMUN DE TOUS ; IL Y AVAIT DES PEUPLES ENTIERS D' HOMÈRES ; LES ŒUVRES PARTICULIÈRES SE FONDAIENT ENSUITE POUR FORMER UN ENSEMBLE ; FINALEMENT UN ASSEMBLEUR RÉUNISSAIT LE TOUT ». ET VOILÀ POURQUOI L'HISTOIRE RÉELLE NE POUVAIT ÊTRE QUE MUETTE SUR HOMÈRE, LEQUEL N'ÉTAIT QU'UN MYTHE OU, S'IL AVAIT EXISTÉ PEUT-ÊTRE, N'AVAIT FAIT QUE RECOUDRE BOUT À BOUT LES MERVEILLEUX OUVRAGES DE LA FOULE ANONYME.

DEPUIS UN SIÈCLE ET DEMI, LES PHILOLOGUES CHERCHENT EN VAIN, DANS LES POÈMES HOMÉRIQUES, CES « ŒUVRES PARTICULIÈRES », QU'ILS APPELLENT TANTÔT « CANTILÈNES » PRIMITIVES OU LIEDER ET TANTÔT « ÉPOPÉE POPULAIRE », VOLKSEPIK.

NOUS SAVONS AUJOURD'HUI CE QUE PEUT DONNER EN POÉSIE LE TRAVAIL DE LA FOULE ANONYME : IL N'EN EST JAMAIS SORTI QUE DES OUVRAGES FACILES À RECONNAÎTRE ET QUI ONT POUR CARACTÈRES COMMUNS UNE EXTRÊME BRIÈVETÉ, LA RÉPÉTITION DES MÊMES MOTS ET

DES MÊMES THÈMES, UN LANGAGE HEURTÉ, HALETANT, BÉGAYANT, SANS AMPLEUR ET SANS CLARTÉ, SANS DESCRIPTIONS SOUTENUES ET SANS LONGS DISCOURS, TOUT EN DIALOGUES, PRESQUE JAMAIS EN RÉCITS, TOUT EN IMAGES SOUDAINES, PRESQUE JAMAIS EN VISIONS DÉTAILLÉES, TOUT EN EXCLAMATIONS ET EN CRIS PARFOIS ÉMOUVANTS, JAMAIS EN ANALYSES DE SENTIMENTS MÉLANGÉS. UNE MARCHE RÉGULIÈRE ET PATIENTE VERS UN BUT COMMUN EST CE QUI LEUR MANQUE LE PLUS. LE XIXe SIÈCLE A PIEUSEMENT RECUEILLI DES MILLIERS DE CANTILÈNES AUTHENTIQUES SUR LES LÈVRES DE PEUPLES ENCORE DÉPOURVUS DE POÉSIE LETTRÉE. LES SLAVES DE RUSSIE ET DE SERBIE ONT ENCORE, AVEC LEURS AÈDES, LEUR VOLKSEPIK : CE N'EST TOUJOURS QUE POUSSIÈRE DE SABLES, QU'IL EST IMPOSSIBLE D'AGGLOMÉRER POUR EN FAIRE LES BLOCS D'UNE GRANDE ET SOLIDE ÉPOPÉE. ET NOUS SAVONS CE QUE VAUT LA VERSIFICATION POPULAIRE, AVEC SES FANTAISIES ET SES CAPRICES, SES ALLONGEMENTS ET ABRÉVIATIONS DE MOTS, SES REDOUBLEMENTS ET SUPPRESSIONS DE VOYELLES OU DE SYLLABES, SES APPROXIMATIONS ET MUTILATIONS DU RYTHME.

TOUT DANS LES POÈMES HOMÉRIQUES RÉPUGNE À UNE ASSIMILATION AVEC CES « VOIX DU PEUPLE », — STYLE ET TON, FOND ET FORME, MAIS SURTOUT LANGUE ET PROSODIE.

LA LANGUE HOMÉRIQUE EST D'UN AUTEUR, D'UN HOMME DE MÉTIER, D'UN ÉCRIVAIN QUI A EU NOMBRE DE DEVANCIERS HABILES ET QUI A EXPLOITÉ LEUR HÉRITAGE, PROFITÉ DE LEURS EXEMPLES. DURANT DES GÉNÉRATIONS, ILS AVAIENT PRÉPARÉ ET PERFECTIONNÉ CET INSTRUMENT DE PRÉCISION ET DE BEAUTÉ : ABONDANCE, RICHESSE, SOUPLESSE, AMPLEUR, HARMONIE, CAPACITÉ DE TOUT DÉCRIRE, TOUT EXPLIQUER ET TOUT FAIRE ENTENDRE, CLARTÉ LUMINEUSE ET SEREINE, AISANCE TOUR À TOUR POMPEUSE ET FAMILIÈRE, QUEL TRAVAIL SÉCULAIRE IL FALLUT À DE

PATIENTS OUVRIERS, MÊME DANS CE PEUPLE DE GÉNIE, POUR AMENER LA DICTION POÉTIQUE À UN PAREIL CHEF-D'ŒUVRE !

« HOMÈRE REPRÉSENTE LA MATURITÉ ET NON L'ENFANCE D'UN ÂGE LETTRÉ, — CONCLUAIT M. BRÉAL, — ET L'APOGÉE D'UN MÉTIER POÉTIQUE. NOUS N'EN POUVONS PAS DOUTER, QUAND NOUS VOYONS L'HEXAMÈTRE, DU COMMENCEMENT À LA FIN, ÊTRE LE VERS INVARIABLEMENT ADOPTÉ ET RESPECTUEUSEMENT CONSERVÉ DURANT DES MILLIERS ET DES MILLIERS DE VERS : ENTRE LES DIVERS MÈTRES QUE NOUS OFFRE LA POÉSIE GRECQUE, L'HEXAMÈTRE EST L'UN DES PLUS SÉVÈREMENT RÉGLÉS. LA PLACE DES LONGUES ET DES BRÈVES Y EST FIXÉE À L'AVANCE, SUIVANT DES LOIS RIGOUREUSES. LE PRINCIPE QU'UNE LONGUE VAUT DEUX BRÈVES A ÉVIDEMMENT QUELQUE CHOSE D'ARBITRAIRE. UN AUTRE, NON MOINS CONVENTIONNEL, VEUT QUE DEUX CONSONNES CONSÉCUTIVES ALLONGENT LA SYLLABE. COMME L'ALEXANDRIN FRANÇAIS, L'HEXAMÈTRE ÉPIQUE EST L'HÉRITIER D'UNE LONGUE ÉVOLUTION ».

ARISTOTE PENSAIT DÉJÀ QUE, S'IL NE NOUS RESTE RIEN DES VIEUX POÈMES ANTÉRIEURS À L'ÂGE HOMÉRIQUE, IL NE S'ENSUIT PAS QU'AVANT HOMÈRE, IL N'Y AIT PAS EU DES POÈTES, ET NOMBREUX, ET HABILES, ET S'ÉTANT SUCCÉDÉ PENDANT DE LONGUES GÉNÉRATIONS : LA LÉGENDE D'ORPHÉE EST UN MYTHE ; MAIS QUI NOUS DIT QUE, TÔT OU TARD, FOUILLANT ENFIN, SUR LES ÎLES ET LES RIVAGES DE L'ASIE-MINEURE, LES SEPT CITÉS QUI SE DISAIENT LA PATRIE D'HOMÈRE, LES ARCHÉOLOGUES NE NOUS EN RAPPORTERONT PAS QUELQUE SOUVENIR, QUELQUE TRACE DE LA LITTÉRATURE PRÉHOMÉRIQUE, SINON POUR NOUS EN RENDRE DES LAMBEAUX, DU MOINS POUR NOUS EN PROUVER LA LOINTAINE EXISTENCE ?

III

LE DRAME ÉPIQUE

Les poèmes homériques ne se présentent sous leur forme actuelle que depuis vingt-deux siècles environ (280 avant J.-C. — 1930 après J.-C.) : durant les cinq ou six siècles antérieurs (870-270 avant notre ère), ils ne formaient pas deux histoires continues, — geste d'Achille, d'une part, et geste d'Ulysse, de l'autre, — se déroulant comme deux romans en vers et en XXIV chapitres, que nous appelons « chants ».

Cette unité et cette division ne remontent qu'aux éditeurs d'Alexandrie, à l'un ou à l'autre de ceux que l'antiquité appelait les trois « Critiques » d'Homère : Zénodote (mort vers 260 avant J.-C.), Aristophane de Byzance (vivant vers 250) et Aristarque (né vers 215). C'est l'un d'eux qui, le premier, a découpé chacune des deux « Poésies homériques », comme ils disaient, en XXIV « rhapsodies », qu'ils appelaient aussi « lettres », parce que ce découpage n'était qu'un groupement en une série de tomes ou de rouleaux, numérotés suivant les XXIV lettres de l'alphabet, qui servaient alors de chiffres. Les Latins ont traduit avec raison par « livres » : l'Énéide de Virgile est en

XII LIVRES. LES MODERNES DISENT « CHANTS », ET CE MOT TOUT À FAIT IMPROPRE A BEAUCOUP CONTRIBUÉ À RÉPANDRE DANS TOUT L'OCCIDENT L'IDÉE LA PLUS FAUSSE SUR LA COMPOSITION PREMIÈRE DES POÉSIES HOMÉRIQUES ET LES CONCEPTIONS LES PLUS ÉTRANGES SUR LA NATURE MÊME DE L'ÉPOPÉE.

JUSQU'À NOUS, LES ÉDITEURS ET TRADUCTEURS D'HOMÈRE ONT CONSERVÉ CE DÉCOUPAGE ARTIFICIEL ET COMMERCIAL. IL N'ÉTAIT FAIT QUE POUR LA COMMODITÉ DU COPISTE ET DU LECTEUR ANTIQUES ET POUR LE RENVOI AUX COMMENTAIRES, DONT LES TROIS « CRITIQUES » ACCOMPAGNAIENT LEURS ÉDITIONS : LA NOTATION B 293, PAR EXEMPLE, PERMET UN RENVOI COMMODE AU VERS 293 DE LA SECONDE « LETTRE » OU « TOME » DE L'ILIADE.

ON NE SAURAIT TROP DIRE ET REDIRE QUE LES CONTEMPORAINS DE SOCRATE ET DE PLATON N'ONT JAMAIS LU UN HOMÈRE AINSI DISPOSÉ. L'ALPHABET GREC N'A COMPTÉ XXIV LETTRES QU'À PARTIR DU IVe SIÈCLE AVANT J.-C. ; LES ATHÉNIENS SE SOUVENAIENT ET NOUS VOYONS SUR LEURS INSCRIPTIONS QUE LA « VIEILLE ÉCRITURE » DES VIIIe-Ve SIÈCLES NE COMPORTAIT QUE 20 OU 22 LETTRES. L'ADOPTION DE LA « NOUVELLE ORTHOGRAPHE » ET DE SES XXIV LETTRES DANS LES LOIS D'ATHÈNES NE DATE QUE DE L'AN 403 AVANT NOTRE ÈRE ; ENCORE AUX TEMPS DE PÉRICLÈS, NI L'ILIADE NI L'ODYSSÉE NE POUVAIT DONC ÊTRE TRANCHÉE EN XXIV « CHANTS », ET NI L'UNE NI L'AUTRE DES DEUX « POÉSIES HOMÉRIQUES » NE FORMAIT UN POÈME UNITAIRE, DESTINÉ AUX YEUX DU LECTEUR.

AVANT D'ÊTRE UN LIVRE DE LECTURE, QUE SE TRANSMIRENT POUR L'ADMIRER LES SOIXANTE GÉNÉRATIONS DE L'HUMANITÉ ROMAINE, BYZANTINE ET MODERNE (50 AVANT J.-C. — 1930 APRÈS J.-C.); AVANT D'ÊTRE UN MANUEL DE SCIENCE ET D'ÉDUCATION, RÉCITÉ, PUIS ÉDITÉ

PAR LES DOUZE OU QUINZE GÉNÉRATIONS DE L'ANTIQUITÉ ATHÉNIENNE ET ALEXANDRINE (500-50 AVANT J.-C.) : HOMÈRE FUT POUR LES DIX OU DOUZE GÉNÉRATIONS IONIENNES ET ÉOLIENNES (800-500 AVANT J.-C.) UN AUTEUR DE « SCÈNE », JOUÉ PAR LES AÈDES D'ABORD, PAR LES RHAPSODES ENSUITE.

C'EST VERS CE VIEUX MODÈLE IONIEN QUE DOIVENT TENDRE NOS ÉDITIONS D'AUJOURD'HUI ; C'EST CE PREMIER HOMÈRE DE CHIOS, DE SAMOS ET DE MILET, QU'APRÈS DEUX MILLÉNAIRES D'OUBLI, NOUS DEVONS ESSAYER DE REMETTRE AU JOUR ; C'EST L'HOMÈRE VÉRITABLE : L'ILIADE ET L'ODYSSÉE DOIVENT REPRENDRE LEUR PLACE EN TÊTE DE CETTE « RHÉTORIQUE » PARLÉE, RÉCITÉE, CHANTÉE, MIMÉE, QUE FURENT EN SOMME TOUTES LES ŒUVRES DES VRAIS HELLÈNES, DEPUIS LES ORIGINES ACHÉENNES JUSQU'AU DEMI-SOMMEIL HELLÉNISTIQUE, EN PASSANT PAR L'ÉPOS DES IONIENS, LA LYRIQUE DES ÉOLIENS ET DES DORIENS, LE DRAME TRAGIQUE, COMIQUE OU SATYRIQUE ET LES LOGOI (DISCOURS) ET DIALOGOI (DIALOGUES) DES ATHÉNIENS.

NI LES PREMIERS HELLÈNES, NI MÊME LES CONTEMPORAINS DES GUERRES MÉDIQUES N'ONT JAMAIS CONNU L'ÉPOPÉE TELLE QU'À L'EXEMPLE DES ROMAINS ET DES ALEXANDRINS, LES MODERNES SE LA FIGURENT. UNE ILLUSION DOMINE DEPUIS BIENTÔT VINGT SIÈCLES TOUTES NOS LITTÉRATURES OCCIDENTALES, APRÈS AVOIR DOMINÉ LES CONCEPTIONS DE BYZANCE, DE ROME ET D'ALEXANDRIE. CAR LES ÉLÈVES ET IMITATEURS DE L'HELLADE À TRAVERS LES ÂGES, TOUS, CEUX DU MONDE GRÉCO-ROMAIN COMME CEUX DE L'EUROPE CHRÉTIENNE, SE SONT FIGURÉ QUE LA GRÈCE ANTIQUE AVAIT CULTIVÉ TROIS GENRES DE POÉSIE FONCIÈREMENT DIFFÉRENTS, L'ÉPIQUE, LE LYRIQUE ET LE DRAMATIQUE, DONT CHACUN AVAIT SON CARACTÈRE PROPRE, SES HABITUDES SPÉCIALES, SON STATUT PERSONNEL.

Les Modernes n'ont fait en cela qu'adopter les idées et suivre les errements des Romains.

Or, depuis un siècle, les archéologues et les historiens de l'art ont appris à nos sculpteurs et à nos architectes qu'il ne fallait en rien confondre l'art grec et l'industrie romaine, ni, surtout, se fier aux formules et aux imitations de celle-ci pour connaître les originaux et les conceptions de celui-là.

L'épopée de Virgile est à l'épos d'Homère ce qu'est un temple du Forum au Parthénon de Phidias. Au temps de Chateaubriand, ce Parthénon méconnu avait pour rivale triomphante dans l'estime des connaisseurs la grossière Tour des Vents. Personne aujourd'hui ne risquerait de mettre en parallèle, ni surtout en parenté, le Colisée géant de Rome et le théâtre athénien de Dionysos. Mais c'est encore par le Colisée de l'Énéide, par cette énorme « fabrique » romaine, que, trop souvent, on nous apprend dans nos écoles à juger de l'Iliade, et de l'Odyssée.

L'œuvre homérique, telle que nous la présentent les vieux papyri, est une suite théâtrale de dialogues, de monologues et de récitatifs : déclamée par un seul acteur, elle n'en comportait pas moins la même répartition de rôles que la tragédie, la comédie ou le drame satyrique.

Les papyri nous ont conservé quelques marques de ces répartitions. Ces marques s'appellent interlocutions dans le langage des paléographes, qui nous disent par la bouche de J. Nicole : « Les interlocutions — notes ou signes mis à la marge pour distribuer le texte d'un dialogue entre ses

différents personnages, — ont leur place la plus naturelle dans les manuscrits anciens des poètes dramatiques, où on les trouve en effet, tantôt donnant les noms des personnages, tantôt marquant d'une simple barre les changements de rôles... Il n'est pas étonnant que le texte d'Homère ait été assimilé par les grammairiens et les éditeurs anciens à celui des poètes dramatiques ; Platon et Aristote voyaient dans Homère le plus ancien de ces poètes... Les noms des dieux et des héros indiquèrent donc régulièrement leur tour de parole dans les manuscrits homériques ».

Objectera-t-on que pareille disposition n'est pas conforme aux intentions du premier auteur et qu'elle ne fut imaginée qu'ensuite, soit par les éditeurs et grammairiens, soit par les récitants de profession et pour la commodité de leur métier ?

Une simple comparaison entre l'Énéide virgilienne et les poèmes homériques ferait tomber aussitôt l'objection.

Dans l'Énéide, qui fut composée pour être lue et non pas pour être représentée, le dialogue s'annonce de diverses façons. C'est quelquefois par un vers entier ; le plus souvent ce n'est que par une moitié ou un fragment de vers.

Ces formules virgiliennes sont d'ordinaire séparées des discours ; mais elles peuvent y être mêlées. Il arrive que les annonces soient rejetées à la fin et, si les discours se terminent souvent avec le vers, il arrive, très souvent aussi, qu'ils empiètent sur le vers suivant.

Jamais dans les poèmes homériques, un discours ne commence et ne finit autrement qu'avec le vers : en tête et en queue, tout discours est toujours précédé ou suivi et nettement

séparé des formules qui l'annoncent et le concluent ou qui reprennent le récit.

Ces formules un peu monotones se retrouvent en des vers pareillement disposés, même quand l'un des personnages rapporte le dialogue qu'il eut en telle ou telle rencontre. Au récit que Ménélas fait à Télémaque de ses conversations avec Protée, comparez le récit qu'Énée fait à Didon et le soin avec lequel Virgile a voulu éviter la monotonie de ces formules : grand gain littéraire à coup sûr ! Mais essayez de réciter l'un et l'autre passage devant un auditoire : quel avantage reprend tout aussitôt le texte homérique !

Le récitant a ses changements de voix et de ton indiqués d'avance par le texte même, bien visibles à ses yeux, à son esprit, à sa mémoire : de même que le Poète encadre ses discours de deux vers formulaires, le récitant pourra — c'est assurément ce qui se passait dans la récitation antique — annoncer et conclure ces discours, les encadrer par un abaissement, un ralentissement ou une accélération de la voix, les mettre ainsi en relief et, par le contraste, en mieux marquer le mouvement et le caractère.

L'auditoire, de son côté, regagne en clarté et en sécurité ce qu'il perd en variété de métrique et de vocabulaire. Certains rappels sont là pour l'empêcher de s'égarer ou pour le remettre en bonne voie, s'il a eu une minute de distraction ou d'incompréhension. La monotonie même de certaines formules l'avertit fermement de quel personnage il s'agit, sans que jamais son oreille puisse s'y tromper. Le Poète, en effet, donne à chaque personnage comme un leitmotiv *d'entrée, où les*

NOMS, QUALITÉS ET ORIGINE DE CHACUN SONT ÉNUMÉRÉS ET PARFOIS RÉPÉTÉS :

> LE VIEUX MAÎTRE DES CHARS, NESTOR, PRIT LA PAROLE...
> EURYMAQUE, UN DES FILS DE POLYBE, INTERVINT...

JAMAIS UN AUDITOIRE MÊME LOINTAIN, MÊME HOULEUX, MÊME DISTRAIT, NE POURRAIT PRENDRE POUR UN DISCOURS D'ULYSSE, DE MENTOR OU DE LAERTE LES PAROLES DE TÉLÉMAQUE.

> POSÉMENT TÉLÉMAQUE LE REGARDA ET DIT...

EST LA FORMULE HABITUELLE: DANS SA CONDUITE ET DANS SON LANGAGE, LE FILS D'ULYSSE DOIT APPARAÎTRE COMME UN JEUNE HOMME MÛRI AVANT L'ÂGE, RÉFLÉCHI, POSÉ, HÉRITIER DE LA PRUDENCE, SINON DE TOUTE L'INGÉNIOSITÉ PATERNELLE...

ON NE SAURAIT CONFONDRE ENTRE ELLES LES « ANNONCES » DE MÉNÉLAS, D'ULYSSE ET D'EUMÉE,

> EN RÉPONSE, LE BLOND MÉNÉLAS RÉPLIQUA...
> ULYSSE L'AVISÉ LUI FIT CETTE RÉPONSE...
> MAIS TOI, PORCHER EUMÉE, TU LUI DIS EN RÉPONSE...

OU LES ANNONCES DE PÉNÉLOPE, D'EURYCLÉE, D'ATHÉNA ET DE NAUSICAA :

> LA PLUS SAGE DES FEMMES, PÉNÉLOPE, REPRIT...
> ATHÉNA, LA DÉESSE AUX YEUX PERS, RÉPLIQUA...
> NAUSICAA DISAIT À SES FILLES BOUCLÉES...
> LA NOURRICE EURYCLÉE LUI FIT CETTE RÉPONSE...

QUE L'ON METTE EN REGARD TEL PASSAGE DE L'ÉNÉIDE, OÙ, NON PAS MÊME L'AUDITEUR, MAIS LE LECTEUR LE PLUS ATTENTIF A GRAND' PEINE À DISCERNER LES NOMS ET QUALITÉS DU PERSONNAGE QUI PREND LA PAROLE : VINGT EXEMPLES MONTRERAIENT CETTE DIFFÉRENCE

essentielle entre l'Énéide, « page d'écriture », s'adressant aux yeux d'un lecteur, et l'épos homérique, « œuvre de scène », s'adressant aux oreilles d'une assistance.

*Il faut donc abandonner l'idée que, depuis vingt siècles, on s'est faite du « poème épique » dans toutes les littératures de l'Occident. Les Athéniens éditaient l'*Iliade *et l'*Odyssée*, « poèmes dramatiques », comme des pièces de théâtre, et non pas comme l'une de ces interminables et compactes histoires en vers qu'imaginèrent et voulurent imiter les auteurs d'*Argonautiques*, d'*Énéide*, de* Divine Comédie*, de* Jérusalem délivrée*, de* Franciade*, de* Paradis perdu*, de* Henriade*, etc. : Aristote et les Anciens n'ont pas cessé d'attirer notre attention sur le caractère dramatique de notre texte ; Homère n'était pour eux que le prédécesseur d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. De l'épos homérique à la tragédie athénienne, il y eut continuité de développement et identité de nature : l'épos est un drame en hexamètres, à un seul récitant ; la tragédie est un drame en mètres mélangés, à plusieurs récitants ; tragédie et épos sont semblables néanmoins par les nécessités qui, en tous temps et en tous pays, s'imposent à l'œuvre représentée devant un auditoire.*

Ces nécessités apparaissent à première réflexion : toute pièce de théâtre, mettant en scène un ou plusieurs acteurs, qui la déclament avec les jeux du geste et de la voix, a son rythme, son ton, son style, ses conventions scéniques et, surtout, sa division en épisodes, qui doivent être taillés à la mesure des forces humaines ; ne faut-il pas compter autant avec la patience de l'auditoire qu'avec la résistance physique du récitant ou de l'acteur ? De cette conception des poèmes

homériques, ont découlé les nouveautés les plus nombreuses et les plus apparentes qui pourraient surprendre le lecteur en ma traduction.

Pour le fond, je n'ai pas conservé le découpage en XXIV chants. Grâce aux titres d'épisodes et de poèmes, que nous ont conservés les manuscrits, j'ai pu rétablir la division primitive en pièces et en scènes. L'Odyssée actuelle comprend en réalité trois pièces indépendantes :

le Voyage de Télémaque ;
les Récits d'Ulysse chez Alkinoos ;
la Vengeance d'Ulysse,

que les éditeurs d'Athènes, puis d'Alexandrie ont mises bout à bout et, tant bien que mal, ajustées, mais qu'il est assez facile de distinguer. Je dirai en tête du quatrième volume de cet ouvrage à quelle sélection de vers authentiques et apocryphes, à quel émondage d'insertions et d'interpolations il a fallu me livrer pour obtenir ce résultat.

Dans notre Odyssée actuelle, le Voyage de Télémaque occupe les chants II, III, IV et le début du chant XV ; les Récits chez Alkinoos occupent les chants V-XII et le début du chant XIII ; la Vengeance d'Ulysse remplit enfin la seconde moitié de ce chant XIII, les chants XIV-XXII et le début du chant XXIII. Les Anciens savaient qu'à n'en pas douter, le vers 296 du chant XXIII était « la fin de l'Odyssée », — disaient-ils, — et qu'au delà, les vers 297-372 du chant XXIII et tout le chant XXIV étaient un ouvrage adventice, qui avait été ajouté comme Épilogue à la « Poésie » et gonflé, par la suite, d'interpolations grossières. Les Modernes

ont démontré que le chant I fut ajouté de pareille façon, pour servir de Prologue et comme de fronton ou de vestibule à la bâtisse unitaire.

J'attribue une valeur toute différente à chacun de ces poèmes : les Récits chez Alkinoos me semblent le chef-d'œuvre dramatique le plus complet dont les Hellènes aient doté les âges ; le Voyage de Télémaque est une imitation, parfois même une copie des Récits, œuvre d'un poète de second ordre, alerte, élégante, spirituelle, où sont employées avec adresse toutes les recettes du métier ; la Vengeance d'Ulysse n'est le travail que d'un versificateur, élève habile des maîtres, mais sans grande originalité. Ces trois drames semblent de même langue, de même patrie et, sinon de même date, du moins de même époque, si l'on veut admettre qu'un siècle d'intervalle n'empêche pas Voltaire d'être de la même époque littéraire que Corneille et Racine.

Ces trois œuvres littéraires ont été composées par des gens du métier, de véritables gens de lettres, qui tiendraient dans l'histoire de l'épopée grecque, — si nous connaissions cette histoire, — la même place qu'à un siècle d'intervalle, peuvent tenir Racine, Regnard et Voltaire, dans l'histoire de notre théâtre français.

Ces « drames épiques », représentés d'abord à la cour des royautés d'Ionie, s'adressaient à des auditoires aristocratiques et raffinés, dont les chefs se disaient les descendants et les héritiers des héros achéens ; chassées de la Grèce d'Europe par l'invasion des soudards doriens, leurs familles « de sang divin » avaient passé la mer avec leurs fidèles et leurs aèdes ; elles continuaient dans les îles et sur la rive asiatique de l'Archipel,

la tradition ancestrale, — telle, de nos jours, la famille royale de Portugal, quand, chassée par l'envahisseur et la révolution, elle passa la mer pour s'installer sur la terre brésilienne.

Un pareil auditoire exigeait de ses poètes et de leurs drames trois ou quatre qualités fondamentales que, dès l'antiquité, les homérisants avaient soigneusement définies et cataloguées, et dont la réunion, à les entendre, faisait le ton et le style vraiment homériques.

*La première de ces qualités est la musicale adaptation du langage aux nécessités de la récitation et aux jouissances de l'oreille, l'*euphonie, *la* calliphonie, *le « beau parler », l'harmonie des lettres, des mots, des sons, devant laquelle tout doit céder, quelquefois, même la régularité syntactique, même la correction grammaticale, même la logique, sinon réelle, du moins apparente.*

La seconde est une clarté soutenue, rarement fulgurante, plus rarement encore estompée, grande et vive lumière qui se joue sur toutes les façades de l'œuvre, où mots, phrases, discours, récits, repos et silences même, tout est calculé, « bâti », pour en recevoir et en répercuter l'éclat.

Vient enfin le groupe des qualités que les Anciens appelaient « urbaines », « civiles », et qu'ils vantaient entre toutes, le goût et l'élégance, le mouvement et la variété, le sourire et la finesse de la ville, — par opposition à la lourdeur, à la rudesse, à la grossièreté, au ridicule et à la monotonie de la campagne, à la rusticité. Car les Anciens n'ont jamais connu dans le Poète cette naïveté et cette simplicité, cette énergie enchaînée ou déchaînée, cette violence de la parole et cette contention de l'âme que, depuis un siècle, on veut nous faire admirer en ses

vers. Il faut oublier Ossian et Shakespeare, si nous voulons goûter Homère comme le goûtaient les disciples de Socrate, qui s'y connaissaient : le Poète est, avant tout, un « citadin », — disaient-ils : — ses épisodes « les plus champêtres » ne sentent pas plus le village ou l'étable que l'éloge virgilien :

O fortunatos nimium, sua si bona norint
agricolas...

C'est une « partie de campagne » qu'Ulysse et Télémaque vont faire chez Eumée, « le commandeur des porchers ». Car, en cette heureuse porcherie, les manières, le sourire et l'esprit sont de règle, et telle épithète louangeuse ou protocolaire, telle description de sacrifice ou de naufrage ont une pointe de parodie, qui suppose une connaissance familière aussi bien des beautés de l'épos que du parler et des mœurs de la ville : ce gardien de cochons est le fils d'un roi, l'élève d'une reine, le commensal ordinaire, le « vieux frère » de son prince ; seul, le voisinage des chiens féroces et des pourceaux lui donne parfois quelques reflets de rudesse ; s'il gardait des moutons, sa bergerie n'eût point trop dégoûté nos Deshoulières ou nos Marie-Antoinette.

Seuls témoins que nous ayons encore de la vieille société ionienne, les petites prêtresses en marbre de l'Athènes archaïque, que renversèrent les soldats de Xerxès et qu'enterrèrent pieusement les électeurs de Thémistocle, ont été rendues à la lumière par les fouilles des archéologues. Drapées dans leurs lainages teints, parées de leurs ornements peints, souriantes, un peu fardées, élégantes, toutes gracieuses, elles ont repris

dans l'Athènes d'aujourd'hui leur vie sereine et sage. Elles sont bien plus près de nous que les nobles figures de l'âge classique. Elles inspirent à leurs visiteurs un sentiment plus vif que l'admiration, moins vif pourtant que l'amour, moins confiant que l'amitié. On les devine un peu distantes et sans abandon. Le même demi-sourire et le même regard un peu bridé leur donnent à toutes la même expression ironique ou ambiguë. De l'une à l'autre, les traits et caractères individuels sont si peu accusés, la coupe et les plis du vêtement, le geste des bras, la structure du masque osseux, les pommettes saillantes, le front étroit sont si pareils qu'elles semblent des sœurs bien plutôt que des contemporaines : on ne sait à laquelle on pourrait adresser tout son cœur.

C'est à ces familières d'Athéna Polias, — « Notre-Dame de la Ville », — à ces incarnations de l'urbanité ionienne, que ressemblent de tous points celles des scènes de notre Odyssée qui sont authentiques. Peu importe qu'elles soient ou ne soient pas toutes du même père : elles sont toutes sœurs par les traits, l'allure, l'élégance, le costume à grands et petits plis, la parure un peu avivée, la dignité sans hauteur, la réserve sans raideur, le même air de sagesse avertie, un peu rusée, et surtout, par le même sourire des yeux et des lèvres.

Des deux autres qualités homériques, la moins difficile à rendre pour un Français est assurément cette belle et sereine clarté dont notre langue a reçu le même amour et la même capacité à l'école du XVIIIe siècle. Pour l'euphonie, le traducteur aura dès l'abord une décision à prendre sur l'allure de son propre texte.

PRÉFACE

*Nos homérisants acceptent enfin une très ancienne vérité : les Anciens proclamaient déjà que la langue dite homérique est dominée par les nécessités du rythme : c'est d'abord une musique d'hexamètres. Ce que peut retrouver l'étude de l'*Iliade *et de l'*Odyssée*, — disent les philologues, — ce n'est ni un dialecte ni une grammaire homérique, achéenne ou ionienne, c'est une « diction épique ».*

*Qelle que soit l'impuissance de nos oreilles les plus érudites à saisir les beautés sonores des mètres anciens, il n'est pourtant pas un lecteur de l'*Odyssée *qui ne sente l'agilité, l'harmonie, le port élégant, en même temps que la tenue et la force, bref le charme souverain de cette parole rythmée. Quand Ulysse se réveille sur le rivage de son île, la bonne déesse Athéna lui apparaît sous les traits et les habits d'un jeune pastoureau qui serait fils de roi. Tout pareil est le vers homérique : sa jeunesse éternelle et son apparente simplicité laissent deviner une longue ascendance et une éducation royale. Nous ignorons les origines et la vie antéhomérique de cet hexamètre ; mais comment ne pas attribuer quelques siècles de formation, de perfectionnement, d'usage, — je dirai même : d'usure, — à ce vers et à ces périodes de vers, qui juxtaposent dans un même épisode la robustesse d'un Corneille, l'aisance d'un Racine, la facilité d'un Regnard et parfois, — pour dire toute ma pensée, — les négligences et la prolixité d'un Crébillon ou d'un Voltaire ?*

Pour rendre cet hexamètre épique, l'alexandrin de nos tragédies et de nos comédies donne, je crois, au français du XXe siècle l'outil indispensable. Hexamètre d'alors et alexandrin d'aujourd'hui, les deux vers s'équivalent en longueur et, souvent,

EN CAPACITÉ : ILS SE SUPERPOSENT, COMME D'EUX-MÊMES, DANS UNE OREILLE FRANÇAISE ; TOUS NOS TRADUCTEURS EN PROSE D'HEXAMÈTRES HOMÉRIQUES ONT INVOLONTAIREMENT PARSEMÉ, ÉMAILLÉ LEUR TEXTE D'ALEXANDRINS.

LE LECTEUR FRANÇAIS APPROUVERA-T-IL LA PATIENCE QUE J'AI DÉPENSÉE POUR DONNER À TOUTE MA TRADUCTION LE RYTHME DE NOS TRAGÉDIES ?.. J'AI GAGNÉ DU MOINS À CE TRAVAIL LE SENTIMENT PLUS VIF DE LA PARENTÉ ET DE LA PARITÉ D'ÂGE QUI UNISSENT L'ALEXANDRIN FRANÇAIS DE NOTRE XXe SIÈCLE À L'HEXAMÈTRE HOMÉRIQUE. APRÈS TROIS SIÈCLES DE SERVICES TRAGIQUES, COMIQUES ET ÉPIQUES, NOTRE GRAND VERS RÉCITÉ DE FRANCE A ACQUIS LA PLEINE MATURITÉ, LA PLASTICITÉ ET TOUTE LA SOUPLESSE QUI CARACTÉRISAIENT LE GRAND VERS RÉCITÉ D'IONIE, VOILÀ PLUS DE VINGT-CINQ SIÈCLES.

LES HÉROS DE L'ILIADE ET DE L'ODYSSÉE, QUI PARLENT TOUJOURS EN VERS DE SIX PIEDS, QUI VIVENT TOUJOURS EN VERS DE SIX PIEDS, NE CRÉENT PRESQUE JAMAIS AUTOUR D'EUX UNE ATMOSPHÈRE ET UN RONRON DE MONOTONIE, — ALORS QUE LEUR VOCABULAIRE EST SI RESTREINT, QUE LES « MOTS D'AUTEUR » Y SONT SI RARES ET QUE LES MÊMES PERSONNAGES ET LES MÊMES OBJETS RAMÈNENT SI SOUVENT LES MÊMES ÉPITHÈTES ET LES MÊMES ÉVÉNEMENTS. L'UNE DES RAISONS PRINCIPALES DE CE PRIVILÈGE EST LA VARIÉTÉ MERVEILLEUSE QU'A L'HEXAMÈTRE ÉPIQUE DANS LE NOMBRE DE SES SYLLABES ET DANS LA COUPE DE SES PIEDS.

DE DOUZE À DIX-SEPT SYLLABES, CET HEXAMÈTRE EST EXTENSIBLE OU COMPRESSIBLE COMME À PLAISIR. NOTRE ALEXANDRIN DU XVIIe SIÈCLE, STRICTEMENT LIMITÉ PAR LA RIME, NE COMPORTAIT PAS D'ORDINAIRE CES EXTENSIONS ET CES COMPRESSIONS DE « GRANDEUR MÉTRIQUE », SUIVANT LE MOT DES ANCIENS : IL N'AVAIT QUE SES DOUZE SYLLABES,

NON COMPTÉE LA MUETTE DES RIMES FÉMININES. MAIS, ENJAMBANT SUR LA RIME ET ANNEXANT DANS LES VERS SUIVANTS TOUTES LES SYLLABES QU'IL LUI PLAÎT, NOTRE ALEXANDRIN DU XXe SIÈCLE VARIE, EN VÉRITÉ, DE DOUZE À DIX-HUIT, À VINGT-QUATRE ET MÊME À TRENTE ET TRENTE-SIX SYLLABES : PRATIQUEMENT, NOUS AVONS DES ALEXANDRINS DE TOUTES LES TAILLES. PRENONS LE MARIAGE DE ROLAND DANS LA LÉGENDE DES SIÈCLES.

L'HOMME A VU LE VIEUX COMTE ; IL RAPPORTE UNE ÉPÉE ET DU VIN, DE CE VIN QU'AIMAIT LE GRAND POMPÉE ET QUE TOURNON RÉCOLTE AU FLANC DE SON VIEUX MONT.
L'ÉPÉE EST CETTE ILLUSTRE ET FIÈRE CLOSAMONT QUE D'AUTRES QUELQUEFOIS APPELLENT HAUTE-CLAIRE...
L'HOMME A FUI.
LES HÉROS ACHÈVENT SANS COLÈRE CE QU'ILS DISAIENT.
LE CIEL RAYONNE AU-DESSUS D'EUX.
OLIVIER VERSE À BOIRE À ROLAND, PUIS TOUS DEUX MARCHENT DROIT L'UN VERS L'AUTRE ET LE DUEL RECOMMENCE.

QUE L'ON SUPPRIME LA RIME QUI JALONNE DE DOUZE EN DOUZE SYLLABES CETTE « DICTION ALEXANDRINE » ET L'ON AURA LE MODÈLE DE LA PROSE QUE J'AI CONÇUE POUR OBTENIR EN FRANÇAIS UN RYTHME ÉQUIVALENT À CELUI DU TEXTE HOMÉRIQUE.

DERNIÈRE REMARQUE : ON POURRAIT S'ÉTONNER DE NE PAS TROUVER DANS MON FRANÇAIS TOUTES LES ÉPITHÈTES DONT LE GREC HOMÉRIQUE PASSE, DEPUIS DES SIÈCLES, POUR AVOIR L'INSATIABLE BESOIN.

NOTRE ALEXANDRIN DES XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES AVAIT SOUVENT RECOURS À L'ÉPITHÈTE POUR « ATTRAPER » LA RIME ; NOTRE ALEXANDRIN DU XXe A UN PEU PERDU CE BESOIN DE L'ÉPITHÈTE RIMANTE, BIEN QU'IL EN APPRÉCIE TOUJOURS LA COMMODITÉ. L'HEXAMÈTRE HOMÉRIQUE, QUOI QU'IL EN PARAISSE D'ABORD, EST PLUS SEMBLABLE À NOTRE ALEXANDRIN DU XXe SIÈCLE QU'À CELUI DES XVIIe ET XVIIIe. IL GARDE DE SA VIE ANTÉRIEURE TOUT UN BAGAGE D'ÉPITHÈTES. MAIS BEAUCOUP

D'entre elles constituent, avec les substantifs ou les noms propres, des formules de récitatif, de salutation, de politesse, qui sont devenues clauses de style, phrases protocolaires, et qui doivent être traitées en conséquence. Un grand nombre d'autres sont des épithètes, non de qualité, mais de désignation et de nature : elles ne traduisent, liées au substantif, qu'une seule idée simple ; un seul terme français peut et doit rendre cette couple. Je n'en donnerai qu'un exemple : NÊUS THOÊ *n'est pas, à vrai dire, « un vaisseau rapide » ; c'est, dans les flottes du temps, l'unité de combat ou de transport, destinée aux opérations rapides, — le croiseur, l'aviso, voire le torpilleur, — par opposition aux unités de lente et lourde marche. Nos gens du XVIe et du XVIIe siècle auraient exactement rendu cette couple de mots homériques par une couple de mots français :*

SUBTILE, *dit A. Jal en son* GLOSSAIRE NAUTIQUE : *appliqué à un navire, cet adjectif signifiait « étroit relativement à sa longueur ». Parmi les galères, les plus étroites, surtout à la poupe, prenaient le nom de* GALÈRES SUBTILES, *par opposition aux* GALÈRES BÂTARDES, *dont la poupe était plus largement assise sur l'eau : « Il me semble être grandement duysible à Vostre très-haulte Majesté (Henri II) avoir et tenir en ceste mer Méditerranée le nombre de vingt-quatre galères subtiles. »*

Il ne m'a paru « ni peu ni prou duysible » au public du XXe siècle d'avoir des GALÈRES SUBTILES *en sa flotte homérique : ce terme eût été pour nos oreilles un archaïsme que* NÊUS THOÊ *n'était pas pour les oreilles ioniennes ; dans le français du XXe siècle, c'est par le seul mot de* CROISEUR *qu'il faut traduire la couple* NÊUS THOÊ. *Telle est la règle que je compte suivre dans tous les cas similaires.*

Chaque siècle, d'autre part, et même chaque génération a sa façon d'utiliser les divers éléments du langage : il est des temps, des années, des saisons où l'adjectif « se porte » plutôt que l'adverbe et le substantif ; il en est d'autres où le style télégraphique réserve toutes ses places pour le substantif et le verbe. Le français du XVIe siècle avait su garder à chaque espèce de mots son rôle propre : il se servait de tous. Notre français du XXe, qui fait du substantif et du verbe un usage immodéré, donne à l'adverbe un rôle aussi grand, plus grand même qu'à l'adjectif... Dans la langue homérique, l'épithète est souveraine : non seulement elle remplace l'adverbe, qui n'est le plus souvent qu'un neutre d'adjectif ; mais elle sert à des fins où le substantif nous paraît aujourd'hui de rigueur : quand le Poète dit, par exemple, une « aiguière dorée », une « robe laineuse », la traduction en français d'aujourd'hui exige, pour être exacte et complète, une « aiguière en or », une « robe en laine ».

De même les conjonctions et les exclamations homériques ont une valeur qui variait avec le geste et le ton du récitant : combien de sens peut avoir à nos oreilles notre conjonction MAIS, *suivant les phrases qu'elle oppose ou qu'elle relie ! Il m'a donc paru inexact autant qu'enfantin de traduire par des « et » tous les* KAÌ *et tous les* TE *du grec, par des « mais », tous les* ALLA *et tous les* DE, *par des « donc » tous les* OUN, *etc. : neuf fois sur dix, notre ponctuation suffit à rendre les liaisons ou les contrastes que devaient établir ces mots et particules ; la dixième fois, il m'arrivera de donner soit une traduction, soit un équivalent du mot grec ; il est des passages où le*

GESTE QUI L'ACCOMPAGNAIT FAISAIT QU'ALLA ÉQUIVALAIT À « MAIS » ; IL EN EST D'AUTRES OÙ IL SIGNIFIE POUR NOUS « EH BIEN ! », « AH ! », « MÊME », « N'EST-CE PAS ? », « HÉLAS ! », ETC. ; C'EST DE CES DIFFÉRENTES SORTES QU'IL FAUT LE TRADUIRE, SI L'ON VEUT GARDER À L'ENSEMBLE LE TON ET L'ALLURE DE LA DÉCLAMATION.

EN MAINTS ENDROITS ENFIN, J'AI VOULU SUPPLÉER AU GESTE PAR LES SIGNES DE PONCTUATION, — POINTS D'INTERJECTION OU POINTS DE SUSPENSION. SANS NOTER EN MARGE LES CRIS, SANGLOTS, HURLEMENTS OU SOURIRES DE L'ACTEUR, J'AI SOUVENT ESSAYÉ D'EN MARQUER LES PAUSES POUR ISOLER ET FAIRE MIEUX SAILLIR TEL DÉTAIL DE LA PHRASE OU TEL MOT DU VERS.

BREF, J'AI VOULU PRÉSENTER AU PUBLIC FRANÇAIS UNE ODYSSÉE QUE, DEVANT UN AUDITOIRE, POURRAIT RÉCITER UN ACTEUR, — OU MÊME UN PHONOGRAPHE, — ET JE RÊVE DE REPRÉSENTATIONS HOMÉRIQUES OÙ DES PROJECTIONS PHOTOGRAPHIQUES ÉCLAIRERAIENT ENCORE LE TEXTE, EN LUI DONNANT COMME FOND DE SCÈNE ET DÉCORS LES PAYSAGES SI MINUTIEUSEMENT ET SI FIDÈLEMENT DÉCRITS PAR LE POÈTE. J'AI TOUJOURS EU PRÉSENT À L'ESPRIT UN MOT DES COMMENTATEURS ANCIENS, QUI DOIT REMONTER À L'ENSEIGNEMENT D'ARISTOTE ET DES SOPHISTES, PLUS HAUT PEUT-ÊTRE : « EN RÉSUMÉ, ON PEUT DIRE QUE POÈMES D'HOMÈRE NE SONT RIEN AUTRE CHOSE QUE DRAMES ».

TOME I

OUVERTURE

LE VOYAGE DE TÉLÉMAQUE

OUVERTURE

LA SCÈNE SE PASSE SUR L'OLYMPE, DANS LE MANOIR DE ZEUS, PUIS A ITHAQUE, DANS LE MANOIR D'ULYSSE.

PERSONNAGES

ZEUS, PÈRE DES DIEUX

TÉLÉMAQUE, FILS D'ULYSSE

MENTÈS, LE DOGE DE TAPHOS

ANTINOOS, CHEF DES PRÉTENDANTS

EURYMAQUE, PRÉTENDANT

ATHÉNA, LA DÉESSE AUX YEUX PERS

PÉNÉLOPE, FEMME D'ULYSSE

L'ASSEMBLÉE DES DIEUX. LA FOULE DES PRÉTENDANTS. LE GRAND AÈDE PHÉMIOS. LA NOURRICE EURYCLÉE. MAITRE-TRANCHANT. HÉRAUTS ET GENS DE SERVICE. DAME-INTENDANTE, SERVANTES ET CHAMBRIÈRES.

'EST L'HOMME AUX MILLE TOURS, MUSE, QU'IL FAUT ME DIRE, CELUI QUI TANT ERRA QUAND, DE TROADE, IL EUT PILLÉ LA VILLE SAINTE, CELUI QUI VISITA LES CITÉS DE TANT D'HOMMES ET CONNUT LEUR ESPRIT, CELUI QUI, SUR LES MERS, PASSA PAR TANT D'ANGOISSES, EN LUTTANT POUR SURVIVRE ET RAMENER SES GENS. HÉLAS ! MÊME À CE PRIX, TOUT SON DÉSIR NE PUT SAUVER SON ÉQUIPAGE : ILS NE DURENT LA MORT QU'À LEUR PROPRE SOTTISE, CES FOUS QUI, DU SOLEIL, AVAIENT MANGÉ LES BŒUFS ; C'EST LUI, LE FILS D'EN HAUT, QUI RAYA DE LEUR VIE LA JOURNÉE DU RETOUR.

VIENS, Ô FILLE DE ZEUS, NOUS DIRE, À NOUS AUSSI, QUELQU'UN DE CES EXPLOITS.

Ils étaient au logis, tous les autres héros, tous ceux qui, de la mort, avaient sauvé leurs têtes : ils avaient réchappé de la guerre et des flots. Il ne restait que lui à toujours désirer le retour et sa femme, car une nymphe auguste le retenait captif au creux de ses cavernes, Calypso, qui brûlait, cette toute divine, de l'avoir pour époux.

Même quand vint l'année du cycle révolu, où les dieux lui filaient le retour au logis, même dans son Ithaque et dans les bras des siens, il n'allait pas trouver la fin de ses épreuves. Tous les dieux le plaignaient, sauf un seul, Posidon, dont la haine traquait cet Ulysse divin jusqu'à son arrivée à la terre natale.

Or le dieu s'en alla chez les Nègres lointains, les Nègres répartis au bout du genre humain, dans leur double domaine, les uns vers le couchant, les autres vers l'aurore : devant leur hécatombe de taureaux et d'agneaux, il vivait dans la joie, installé au festin. Mais tous les autres dieux tenaient leur assemblée dans le manoir de Zeus, le seigneur de l'Olympe, qui, devant eux, venait de prendre la parole. Or le Père des dieux et des hommes pensait à l'éminent Égisthe, immolé par Oreste, ce fils d'Agamemnon dont tous chantaient la gloire.

Plein de ce souvenir, Zeus dit aux Immortels :

ZEUS Ah ! misère ! Écoutez les mortels mettre en cause les dieux ! C'est de nous, disent-ils, que leur viennent les maux, quand eux, en vérité, par leur propre sottise, aggravent les malheurs assignés par le sort. Tel encor cet Égisthe ! pour aggraver le sort, il voulut épouser la femme de l'Atride et

tuer le héros sitôt qu'il rentrerait. La mort était sur lui : il le savait ; nous-même, nous l'avions averti et, par l'envoi d'Hermès, le guetteur rayonnant, nous l'avions détourné de courtiser l'épouse et de tuer le roi, ou l'Atride en son fils trouverait un vengeur, quand Oreste grandi regretterait sa terre. Hermès, bon conseiller, parla suivant nos ordres. Mais rien ne put fléchir les sentiments d'Égisthe. Maintenant, d'un seul coup, il vient de tout payer !

Athéna, la déesse aux yeux pers, répliqua :

ATHÉNA Fils de Cronos, mon père, suprême Majesté, celui-là n'est tombé que d'une mort trop juste, et meure comme lui qui voudrait l'imiter ! Mais moi, si j'ai le cœur brisé, c'est pour Ulysse, pour ce sage, accablé du sort, qui, loin des siens, continue de souffrir dans une île aux deux rives. Sur ce nombril des mers, en cette terre aux arbres, habite une déesse, une fille d'Atlas, cet esprit malfaisant, qui connaît, de la mer entière, les abîmes et qui veille, à lui seul, sur les hautes colonnes qui gardent, écarté de la terre, le ciel. Sa fille tient captif le malheureux qui pleure. Sans cesse, en litanies de douceurs amoureuses, elle veut lui verser l'oubli de son Ithaque. Mais lui, qui ne voudrait que voir monter un jour les fumées de sa terre, il appelle la mort !.. Ton cœur, roi de l'Olympe, est-il donc insensible ? Ne fut-il pas un temps qu'Ulysse et ses offrandes, dans la plaine de Troie, près des vaisseaux d'Argos, trouvaient grâce à tes yeux ? Aujourd'hui, pourquoi donc ce même Ulysse, ô dieu, t'est-il tant odieux ?

Zeus, l'assembleur des nues, lui fit cette réponse :

ZEUS Quel mot s'est échappé de l'enclos de tes dents, ma fille ? Eh ! comment donc oublierais-je jamais cet Ulysse divin qui, sur tous les mortels, l'emporte et par l'esprit et par les sacrifices qu'il fit toujours aux dieux, maîtres des champs du ciel ? Mais non ! c'est Posidon, le maître de la terre ! Sa colère s'acharne à venger le Cyclope, le divin Polyphème, dont la force régnait sur les autres Cyclopes et qu'Ulysse aveugla : pour mère, il avait eu la nymphe Thoossa, la fille de Phorkys, un des dieux-conseillers de la mer infréconde, et c'est à Posidon qu'au creux de ses cavernes, elle s'était donnée. De ce jour, Posidon, l'ébranleur de la terre, sans mettre Ulysse à mort, l'éloigne de son île... Mais allons ! tous ici, décrétons son retour ! cherchons-en les moyens ! Posidon n'aura plus qu'à brider sa colère, ne pouvant tenir tête à tous les Immortels, ni lutter, à lui seul, contre leur volonté.

Athéna, la déesse aux yeux pers, répliqua :

ATHÉNA Fils de Cronos, mon père, suprême Majesté, si, des dieux bienheureux, c'est maintenant l'avis que le tant sage Ulysse en sa maison revienne, envoyons, sans tarder, jusqu'à l'île océane, Hermès, le rayonnant porteur de tes messages, et qu'en toute vitesse, il aille révéler à la Nymphe bouclée le décret sans appel sur le retour d'Ulysse et lui dise comment ce grand cœur doit rentrer ! Moi-même, dans Ithaque, allant trouver son fils et l'animant encor, je veux lui mettre au cœur l'envie de convoquer à l'agora les Achéens aux longs cheveux et de signifier un mot aux prétendants qui, chaque jour, lui tuent ses troupeaux de moutons et ses vaches cornues à la

démarche torse. Puis je l'emmène à Sparte, à la Pylos des Sables, s'informer, s'il se peut, du retour de son père et s'acquérir aussi bon renom chez les hommes.

A ces mots, la déesse attacha sous ses pieds ses plus belles sandales et s'en vint, en plongeant des cimes de l'Olympe, prendre terre en Ithaque, sous le porche d'Ulysse. Sur le seuil de la cour, lance de bronze en main, elle semblait un hôte : on aurait dit Mentès, le doge de Taphos.

C'est là qu'elle trouva les fougueux prétendants. Ils jouaient aux jetons, assis, devant les portes, sur les cuirs des taureaux abattus de leurs mains, tandis que des hérauts et des servants-coureurs leur mélangeaient le vin et l'eau dans les cratères ou lavaient, de l'éponge aux mille trous, les tables, qu'ils dressaient pour chacun, ou tranchaient force viandes.

Bien avant tous les autres, quelqu'un vit la déesse, et ce fut Télémaque au visage de dieu ; car il était assis, mais l'âme désolée, parmi les prétendants : il voyait en son cœur son père, le héros !.. s'il pouvait revenir !.. reprendre en mains sa charge !.. régner sur sa maison !.. Télémaque rêvait, mêlé aux prétendants. Mais il vit Athéna et s'en fut droit au porche : il avait de l'humeur qu'un hôte fût resté debout devant sa porte !

Près d'elle, il s'arrêta, lui saisit la main droite, prit la lance de bronze et lui dit, élevant la voix, ces mots ailés :

TÉLÉMAQUE Salut ! chez nous, mon hôte, on saura t'accueillir ; tu dîneras d'abord ; après, tu nous diras le besoin qui t'amène.

Il dit et la menait. Athéna le suivait. Quand ils furent entrés

dans la haute demeure, il s'en alla dresser la lance qu'il portait au râtelier luisant de la grande colonne, où déjà se dressaient en nombre d'autres lances du valeureux Ulysse ; puis, toujours conduisant la déesse, il la fit asseoir en un fauteuil qu'il couvrit d'un linon ; pour lui-même, il ne prit qu'un siège de couleur, loin de ces prétendants, dont l'abord insolent et l'ennuyeux vacarme auraient pu dégoûter son hôte du festin.

Vint une chambrière, qui, portant une aiguière en or et du plus beau, leur donnait à laver sur un bassin d'argent et dressait devant eux une table polie. Vint la digne intendante : elle apportait le pain et le mit devant eux. Puis le maître-tranchant, portant haut ses plateaux de viandes assorties, les présenta et leur donna des coupes d'or. Un héraut s'empressait pour leur verser à boire.

On vit alors entrer les fougueux prétendants : en ligne, ils prenaient place aux sièges et fauteuils ; les hérauts leur donnaient à laver sur les mains ; les femmes entassaient le pain dans les corbeilles ; puis vers les parts de choix préparées et servies, chacun tendait les mains.

Quand on eut satisfait la soif et l'appétit, le cœur des prétendants n'eut plus d'autre désir que le chant et la danse, ces atours du festin. Un héraut avait mis la plus belle

cithare aux mains de Phémios, qui chantait devant eux, mais bien à contre-cœur.

Comme, après un prélude, l'aède, débutant, chantait à belle voix, Télémaque, pour n'être entendu d'aucun autre, dit en penchant le front vers la Vierge aux yeux pers :

TÉLÉMAQUE Mon cher hôte, m'en voudras-tu de mes paroles ? Regarde-moi ces gens : voilà tout leur souci, le chant et la cithare ! Ce leur est si commode ! Ils vivent chez autrui, mangeant impunément les vivres d'un héros, dont les os blanchissant, pourrissant à la pluie, jonchent quelque rivage ou roulent sous le flot. Ah ! si, dans son Ithaque, ils le voyaient rentrer, comme ils donneraient, tous, pour des pieds plus légers, les trésors les plus lourds et d'étoffes et d'or ! Mais voilà qu'il est mort, et de mort misérable ! et je n'ai plus d'espoir, quel que soit en ce monde l'homme qui me viendrait annoncer son retour !.. La journée du retour !.. non ! pour lui, c'en est fait !.. Mais voyons, réponds-moi sans feinte, point par point : quel est ton nom, ton peuple, ta ville et ta famille ? arrives-tu chez nous pour la première fois ? ou plutôt n'es-tu pas un hôte de mon père ? Car tant d'autres amis fréquentaient la maison, et lui-même, il était si grand coureur de gens !

Athéna, la déesse aux yeux pers, répliqua :

ATHÉNA Oui ! je vais là-dessus te répondre sans feinte. Je me nomme Mentès ; j'ai l'honneur d'être fils d'Anchialos le sage, et je commande à nos bons rameurs de Taphos. Je viens de débarquer, tu vois : j'ai mon navire, et j'ai mon équipage ; sur les vagues vineuses, je vais à Témésa, chez les gens d'autre

langue, troquer mon fret de fer luisant contre du bronze ; mon navire est mouillé loin de la ville, aux champs, sous les bois du Neion, au port de la Ravine. Du temps le plus lointain, nous sommes l'un pour l'autre, et nous nous en vantons, des hôtes de famille... Interroge plutôt le vieux héros Laerte à ton premier voyage ; car on me dit qu'en ville, il ne vient plus jamais, qu'il vit aux champs, dans la retraite et le chagrin, qu'une vieille lui sert le manger et le boire, quand ses membres sont las d'avoir traîné longtemps sur son coteau de vignes... Moi, si je suis ici, c'est que l'on m'avait dit ton père revenu.

» Mais je vois que les dieux lui barrent le chemin. Ce n'est pas qu'il soit mort, notre divin Ulysse ! Il est encore au monde et vivant, mais captif, au bout des mers, qui sait ?.. Veux-tu la prophétie qu'un dieu me jette au cœur et qui s'accomplira ? Je ne suis ni devin ni savant en présages ; mais avant qu'il soit peu, Ulysse reverra le pays de ses pères ; quand il serait lié d'une chaîne de fer, il saura revenir : il a tant de ressources !.. Mais, à ton tour, dis-moi sans feinte, point par point : c'est d'Ulysse, de Lui, que vraiment tu naquis ?.. Quoi ! déjà ce grand fils !.. C'est frappant en effet : sa tête, ses beaux yeux ! comme tu lui ressembles !.. Car nous allions ainsi, bien souvent, l'un chez l'autre, avant qu'il s'embarquât vers le pays de Troie, avec les chefs d'Argos, au creux de leurs vaisseaux. Mais depuis ce jour-là, je ne vis plus Ulysse ; il ne m'a plus revu.

Posément, Télémaque la regarda et dit :

TÉLÉMAQUE Oui, mon hôte, je vais te répondre sans feinte. Que je sois bien son fils ?.. ma mère me le dit : moi, je n'en sais

pas plus ; à quel signe un enfant reconnaît-il son père ?.. Ah ! que ne suis-je né de quelque heureux mortel, qui, sur ses biens, aurait attendu la vieillesse ! Mais le plus malheureux des humains, des mortels, voilà, dit-on, mon père, puisque tu veux savoir.

Athéna, la déesse aux yeux pers, répliqua :

ATHÉNA Ne crois pas que les dieux aient refusé leur signe à cette descendance, quand c'est un pareil fils qu'enfanta Pénélope... Mais à ton tour, dis-moi sans feinte, point par point : pourquoi donc ce festin ? et pourquoi cette foule ? qu'en avais-tu besoin ? dîner rendu par toi ? banquet de mariage ? Il est clair qu'il ne peut s'agir ici d'écot. Mais je dis qu'attablés sous ton toit, ces gens-là passent toute insolence : devant pareil scandale, à première rencontre, est-il homme de tact qui ne fût indigné ?

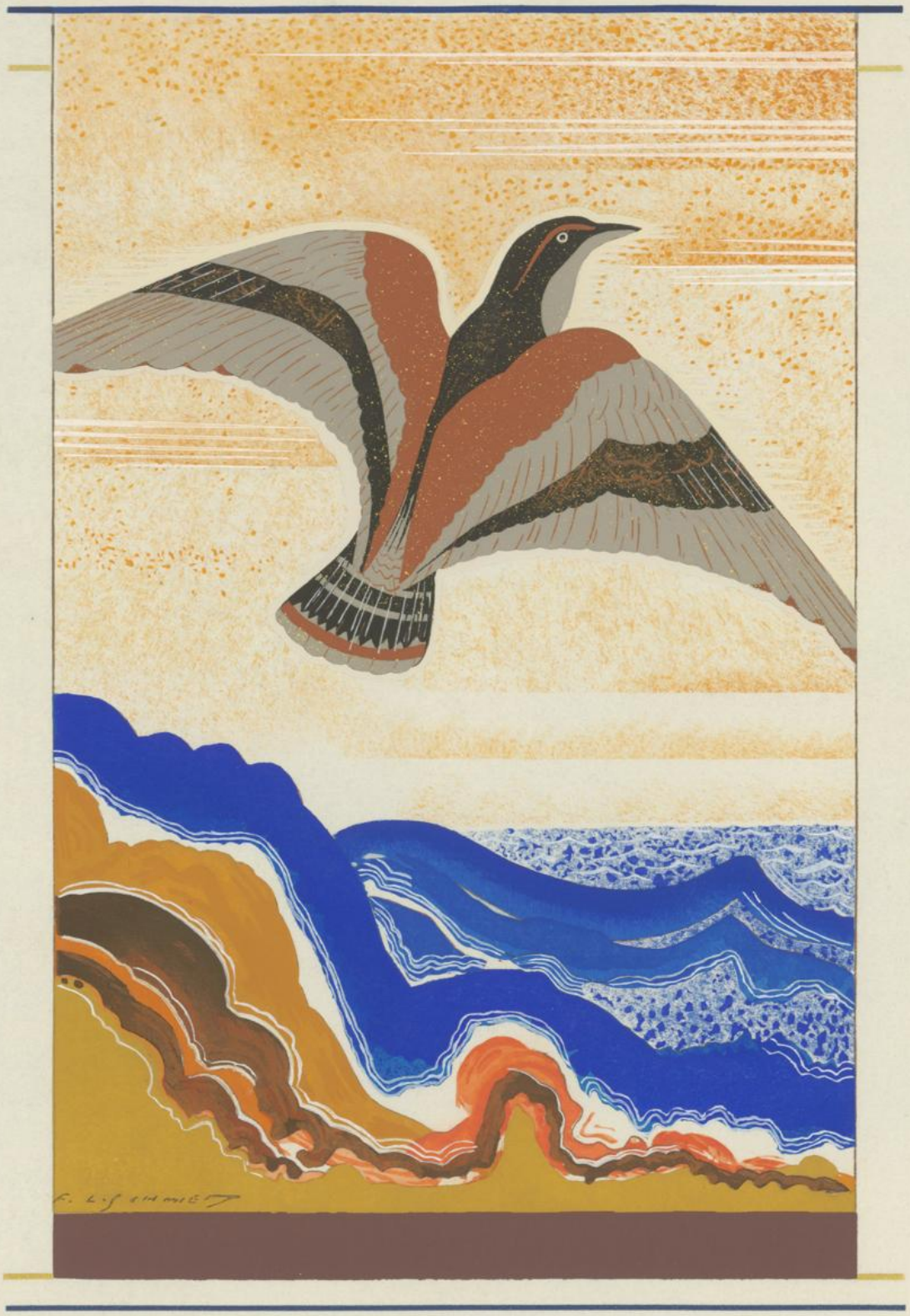
Posément, Télémaque la regarda et dit :

TÉLÉMAQUE Puisque tu veux savoir !.. puisque tu m' interroges, mon hôte, il est possible que l'on ait autrefois connu, en ce logis, l'opulence et la règle... au temps où le héros vivait en son pays !.. Aujourd'hui, quel revers, par le décret des dieux qui nous veulent du mal, puisqu'ils l'ont fait le plus invisible des hommes ! Ah ! sa mort, oui ! sa mort me serait moins cruelle, si je savais qu'il eût péri avec ses gens, au pays des Troyens ; car, des Panachéens, il aurait eu sa tombe, et quelle grande gloire il léguait à son fils ! Mais, tu vois, les Harpyies l'ont enlevé sans gloire ; il est parti dans l'invisible et l'inconnu, ne me laissant que la douleur et les

sanglots. Et, quand je me lamente, ce n'est plus seulement son destin que je pleure : les dieux m'ont préparé d'autres soucis funestes. Tous les chefs, tant qu'ils sont, qui règnent sur nos Iles, Doulichion, Samé, Zante la forestière, et tous les tyranneaux des monts de notre Ithaque, tous courtisent ma mère et mangent ma maison. Elle, sans repousser un hymen qu'elle abhorre, n'ose pas en finir. Vois-les, à belles dents, dévorer mon avoir !.. on les verra bientôt me déchirer moi-même.

Athéna répondit d'un ton plein de colère :

ATHÉNA Oh ! misère !.. combien cette absence d'Ulysse te met dans la détresse !.. comme ses mains sauraient mater leur impudence ! Je le vois aujourd'hui rentrer en ce logis, debout au premier seuil, casque au front, bouclier et deux piques en mains, tel qu'en notre maison, buvant, plein de gaîté, il m'apparut jadis pour la première fois, à son retour d'Éphyre. Là-bas aussi, un jour, à bord de son croiseur, Ulysse était allé demander à Ilos, le fils de Merméros, l'homicide poison, dont il voulait tremper le bronze de ses flèches. L'autre avait refusé, alléguant le respect des dieux toujours vivants. Mon père aimait si fort le tien qu'il l'en munit... Tel qu'alors je le vis, qu'il rentre, cet Ulysse, parler aux prétendants ! tous auront la vie courte et des noces amères... Mais laissons tout cela sur les genoux des dieux : ce manoir verra-t-il son retour, sa vengeance, ou leur impunité ?.. Je t'engage à chercher comment tu renverras d'ici les prétendants. Il faut me bien comprendre et peser mes paroles : convoque dès demain l'assemblée achéenne ; dis-leur ton mot à tous, en attestant les dieux ;



somme-les de rentrer, chacun sur son domaine !.. Ta mère, si son cœur la pousse au mariage, rentrera chez son père : il a dans son logis de quoi la recevoir... Toi, j'ai bien réfléchi ; écoute mon conseil : équipe le meilleur des bateaux à vingt rames et va-t'en aux nouvelles ; sur ton père, depuis si longtemps disparu, interroge les gens ou cherche à recueillir l'une de ces rumeurs dont Zeus emplit le monde. Va d'abord t'enquérir chez le divin Nestor, à Pylos, puis à Sparte, chez le blond Ménélas : c'est le dernier rentré de tous les Achéens à la cotte de bronze... Si là-bas on t'apprend que ton père survit et qu'il va revenir, attends encor l'année, bien que tu sois à bout. Mais si c'était sa mort, sa disparition, tu reviendrais tout droit à la terre natale, pour lui dresser sa tombe avec tous les honneurs funèbres qu'on lui doit, et puis tu donnerais ta mère à un époux... Mais je dois m'en aller, redescendre au croiseur ; mon équipage attend et sans doute maugrée : à part toi, réfléchis et pèse mes paroles.

Posément, Télémaque la regarda et dit :

TÉLÉMAQUE En toutes tes paroles, je reconnais, mon hôte, les pensées d'un ami, d'un père pour son fils : je n'en oublierai rien. Mais voyons, reste encor, si pressé que tu sois ! Je t'offrirai le bain, des divertissements et, pour rentrer à bord l'âme toute joyeuse, quelque beau souvenir, quelque cadeau de prix qui te reste de moi, comme on doit s'en donner entre hôtes quand on s'aime.

Athéna, la déesse aux yeux pers, répliqua :

ATHÉNA Non ! ne me garde pas ! je brûle de partir. Le

CADEAU, QUE TON CŒUR T'INCITE À ME DONNER, JE REVIENDRAI LE PRENDRE ET L'EMPORTER CHEZ MOI, ET CE BEAU SOUVENIR, QUE TU M'AURAS CHOISI, TE REVAUDRA DE MOI QUELQUE DIGNE RÉPONSE.

S'ÉLOIGNANT À CES MOTS, L'ATHÉNA AUX YEUX PERS, COMME UN OISEAU DE MER, DISPARUT DANS L'ESPACE. AU CŒUR DE TÉLÉMAQUE, ELLE AVAIT ÉVEILLÉ L'ÉNERGIE ET L'AUDACE, EN RAVIVANT ENCOR LA PENSÉE DE SON PÈRE...

EN SON ÂME, IL COMPRIT ET, LE CŒUR ÉTONNÉ, IL RECONNUT LE DIEU.

AUPRÈS DES PRÉTENDANTS, CET ÉMULE DES DIEUX S'EN REVENAIT EN HÂTE. DEVANT EUX, LE PLUS GRAND DES AÈDES CHANTAIT : EN SILENCE, ILS ÉTAIENT ASSIS À L'ÉCOUTER ; IL CHANTAIT LE RETOUR DE TROIE ET LES MISÈRES QUE, SUR LES ACHÉENS, PALLAS AVAIT VERSÉES. OR, LA FILLE D'ICARE, LA PLUS SAGE DES FEMMES, PÉNÉLOPE, DU HAUT DE L'ÉTAGE, ENTENDAIT LE RÉCIT INSPIRÉ.

DESCENDANT DE SA CHAMBRE PAR LE HAUT ESCALIER ET, POUR N'ÊTRE PAS SEULE, AYANT PRIS AVEC ELLE DEUX DE SES CHAMBRIÈRES, VOICI QU'ELLE ARRIVA DEVANT LES PRÉTENDANTS, CETTE FEMME DIVINE, ET, DEBOUT AU MONTANT DE L'ÉPAISSE EMBRASURE, RAMENANT SUR SES JOUES SES VOILES ÉCLATANTS, TANDIS QU'À SES CÔTÉS, VEILLAIENT LES CHAMBRIÈRES, ELLE DIT, EN PLEURANT, À L'AÈDE DIVIN :

PÉNÉLOPE PHÉMIOS, TU CONNAIS, POUR CHARMER LES HUMAINS, BIEN D'AUTRES AVENTURES DANS LA GESTE DES DIEUX ET DES HÉROS

que vont célébrant les aèdes... Chante-leur en quelqu'une et qu'on boive en silence ! Mais ne continue pas ce récit de malheur, dont toujours, en mon sein, mon cœur est torturé. Sur moi, il est si lourd, le deuil intolérable !.. quelle tête je pleure, sans pouvoir oublier le héros dont la gloire court à travers l'Hellade et plane sur Argos !

Posément, Télémaque la regarda et dit :

TÉLÉMAQUE Tu refuses, ma mère, à l'aède fidèle le droit de nous charmer au gré de son esprit ? Qu'y peuvent les aèdes ? C'est Zeus qui, pouvant tout, donne aux pauvres humains ce qu'il veut pour chacun. N'en veuillons pas à Phémios de nous chanter la triste destinée des héros danaens : le succès va toujours, devant un auditoire, au chant le plus nouveau. Prends donc sur tes pensées et ton cœur de l'entendre. Ulysse, tu le sais, ne fut pas seul à perdre la journée du retour ; en Troade, combien d'autres ont succombé !

Pénélope, étonnée, rentra dans la maison, le cœur rempli des mots si sages de son fils, et lorsqu'à son étage, elle fut remontée avec ses chambrières, elle pleurait encore Ulysse, son époux, à l'heure où la déesse aux yeux pers, Athéna, lui jeta sur les yeux le plus doux des sommeils.

Les prétendants criaient dans l'ombre de la salle ; tous, ils n'avaient qu'un vœu : être couchés près d'elle.

Télémaque reprit posément la parole :

TÉLÉMAQUE Prétendants de ma mère, à l'audace effrénée, ne songeons maintenant qu'aux plaisirs du festin ; trêve de cris ! mieux vaut écouter cet aède ; il est tel que sa voix l'égale aux

Immortels ! Mais dès l'aube, demain, je veux qu'à l'agora nous allions tous siéger ; je vous signifierai tout franchement un mot : c'est de vider ma salle ; arrangez-vous ensemble pour banqueter ailleurs et, tour à tour, chez vous ne manger que vos biens ! ou si vous estimez meilleur et plus commode de venir tous, sans risques, ruiner un seul homme, pillez ses vivres ! moi, j'élèverai mon cri aux dieux toujours vivants et nous verrons si Zeus vous paiera de vos oeuvres : puissiez-vous sans vengeurs tomber en ce manoir !

Il dit. Tous s'étonnaient, les dents plantées aux lèvres, que Télémaque osât leur parler de si haut !

Alors Antinoos, un des fils d'Eupithès :

ANTINOOS Ah ! ces dieux, Télémaque !.. ils t'enseignent déjà les prêches d'agora et l'audace en paroles ! Mais toi ! régner sur cette Ithaque entre-deux-mers !.. que le fils de Cronos t'épargne ce pouvoir que s'est transmis ta race !

Posément, Télémaque le regarda et dit :

TÉLÉMAQUE Écoute, Antinoos ! tu peux trouver mauvais ce que je vais te dire ; mais cette royauté, si Zeus me la donnait, je suis prêt à la prendre !.. Tu penses que régner est le pire des sorts ?.. Régner n'est pas un mal, crois-moi ; tout aussitôt, c'est la maison fournie et l'homme mieux prisé. Mais de rois, notre Ithaque entre-deux-mers foisonne : qu'un autre soit élu parmi nos Achéens, jeunes gens et vieillards, si vraiment il est mort notre divin Ulysse ; du moins sur ma maison, c'est moi qui régnerai.

Eurymaque, un des fils de Polybe, intervint :

CHANT I

OUVERTURE

EURYMAQUE Télémaque, laissons sur les genoux des dieux le choix de l'Achéen qui doit régner en cette Ithaque entre-deux-mers. Mais pour tes biens, prends-les et règne en ton manoir : qui viendrait t'expulser, usurper tes domaines, tant qu'il subsistera dans l'île un habitant ?.. Moi, je voudrais, mon bon, te parler de ton hôte : d'où te venait cet homme ? a-t-il quelque pays de qui se réclamer ?.. a-t-il ici ou là famille et héritage ?.. venait-il annoncer le retour de ton père ? venait-il seulement pour ses propres affaires !.. Comme il s'est envolé, comme il a disparu, sans même nous laisser le temps de le connaître ! pourtant il n'avait pas figure de vilain.

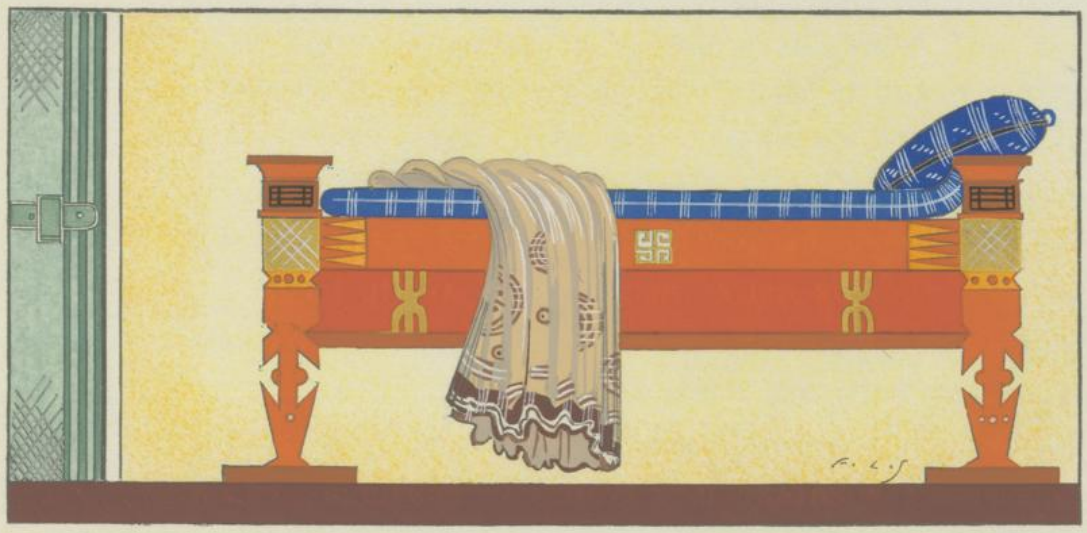
Posément, Télémaque le regarda et dit :

TÉLÉMAQUE Eurymaque, je sais que c'en est bien fini du retour de mon père ; quel qu'en soit le porteur, j'écarte la nouvelle, pas plus qu'on ne me voit le souci des oracles, quand ma mère au manoir fait venir un devin et veut l'interroger. Cet homme est de Taphos ; il se nomme Mentès ; hôte de ma famille, il est fils, et s'en vante, d'Anchialos le sage ; il règne sur Taphos et sur ses bons rameurs.

Télémaque parlait ainsi ; mais en son cœur il avait reconnu la déesse immortelle...

Les autres s'étaient mis, pour attendre le soir, aux plaisirs de la danse et des chansons joyeuses ; sous les ombres du soir, ils s'ébattaient encor ; enfin chacun rentra chez soi pour se coucher.

C'est dans la cour d'honneur qu'était bâtie la chambre où dormait Télémaque, une très haute pièce en place dégagée. C'est



LÀ QU'IL FUT AU LIT, L'ESPRIT PLEIN DE PROJETS, ET, DEVANT LUI, MARCHAIT, POUR LUI PORTER LES TORCHES, LA VIEILLE AUX SOINS AIMANTS, EURYCLÉE, FILLE D'OPS LE FILS DE PISÉNOR. TOUTE JEUNE AUTREFOIS, LAERTE, DE SES BIENS, L'AVAIT PAYÉE VINGT BŒUFS ; IL L'AVAIT, AU MANOIR, HONORÉE À L'ÉGAL DE SA FIDÈLE ÉPOUSE ; MAIS, VOULANT ÉVITER LES SCÈNES CONJUGALES, IL S'ÉTAIT REFUSÉ LES PLAISIRS DE SON LIT. C'EST ELLE QUI, DEVANT TÉLÉMAQUE, PORTAIT LES TORCHES ALLUMÉES : AUCUNE DES SERVANTES NE L'AIMAIT AUTANT QU'ELLE ; TOUT PETIT, IL AVAIT ÉTÉ SON NOURRISSON.

QUAND IL EUT, DE LA CHAMBRE AUX SOLIDES MURAILLES, OUVERT LES DEUX BATTANTS, IL S'ASSIT SUR LE LIT, TIRA SA FINE ROBE, LA JETA SUR LES BRAS DE CETTE VIEILLE FEMME AUX SOLIDES CONSEILS, ET LA VIEILLE, PLIANT AVEC GRAND SOIN LA ROBE, LA PENDIT AU CROCHET, PRÈS DU CADRE AJOURÉ ; PUIS, SORTANT DE LA CHAMBRE, ELLE TIRA LA

porte par le corbeau d'argent et fit jouer la barre, en tendant la courroie.

C'est là qu'enveloppé de la plus fine laine, Télémaque rêva pendant toute la nuit au voyage que lui conseillait Athéna.

LE VOYAGE DE TÉLÉMAQUE

LA SCÈNE EST TOUR A TOUR DANS L'ILE OU DANS LES EAUX D'ITHAQUE, SUR LE RIVAGE OU DANS LA VILLE DE PYLOS, SUR LES ROUTES D'ARCADIE ET DANS LES MANOIRS DE PHÈRES ET DE LACÉDÉMONE.

PERSONNAGES

TÉLÉMAQUE, fils d'Ulysse
ANTINOOS, chef des prétendants
EURYMAQUE, prétendant
LÉOCRITOS, prétendant
ÉGYPTIOS, vieillard d'Ithaque
HALITHERSÈS, vieillard d'Ithaque
MENTOR, vieillard d'Ithaque
NESTOR, roi de Pylos
PISISTRATE, fils de Nestor
MÉNÉLAS, roi de Lacédémone
ÉTÉONEUS, coureur de Ménélas
LE CHŒUR des prétendants
ATHÉNA, la déesse aux yeux pers
HÉLÈNE, femme de Ménélas
EURYCLÉE, la nourrice-intendante
PÉNÉLOPE, femme d'Ulysse

LA FOULE DES PRÉTENDANTS. L'ASSEMBLÉE DES ACHÉENS D'ITHAQUE. L'ÉQUIPAGE DE TÉLÉMAQUE. UNE PANÉGYRIE DE PYLIENS. LES FILS ET GENDRES DE NESTOR. SA FEMME ET SES FILLES. DIOCLÈS, ROI DE PHÈRES. MÉGAPENTHÈS, LE FILS DE MÉNÉLAS. INVITÉS DE MÉNÉLAS. HÉRAUTS, INTENDANTES, FEMMES ET GENS DE SERVICE.

DE SON BERCEAU DE BRUME, À PEINE ÉTAIT SORTIE L'AURORE AUX DOIGTS DE ROSES, QUE LE CHER FILS D'ULYSSE PASSAIT SES VÊTEMENTS ET, S'ÉLANÇANT DU LIT, METTAIT SON GLAIVE À POINTE AUTOUR DE SON ÉPAULE, CHAUSSAIT SES PIEDS LUISANTS DE SES BELLES SANDALES ET SORTAIT DE SA CHAMBRE : ON L'EÛT PRIS, À LE VOIR, POUR UN DES IMMORTELS.

AUSSITÔT IL DONNA AUX CRIEURS, SES HÉRAUTS, L'ORDRE DE CONVOQUER À L'AGORA LES ACHÉENS AUX LONGS CHEVEUX. HÉRAUTS DE CONVOQUER ET GUERRIERS D'ACCOURIR. QUAND, LE PEUPLE ACCOURU, L'ASSEMBLÉE FUT COMPLÈTE, TÉLÉMAQUE VERS L'AGORA SE MIT EN ROUTE. IL AVAIT À LA MAIN UNE LANCE DE BRONZE ET, POUR N'ÊTRE PAS SEUL, AVAIT PRIS AVEC LUI DEUX DE SES LÉVRIERS. ATHÉNA LE

paraît d'une grâce céleste. Vers lui, quand il entra, tous les yeux se tournèrent et, pour le faire asseoir au siège de son père, les doyens firent place.

Ce fut Égyptios qui, le premier, parla, un héros chargé d'ans, qui savait mille choses. Or, il avait un fils, que le divin Ulysse, au creux de ses vaisseaux, lui avait emmené vers Troie la poulinière, le piquier Antiphos, qu'au fond de sa caverne, le Cyclope sauvage tua le dernier soir pour s'en faire un souper. Trois garçons lui restaient : l'un passait ses journées avec les prétendants, c'était Eurynomos ; les deux derniers géraient les biens de la famille ; mais rien ne pouvait faire oublier l'autre fils à ce père affligé et toujours gémissant.

C'est en pleurant sur lui qu'il leur tint ce discours :

ÉGYPTIOS Gens d'Ithaque, écoutez ! j'ai deux mots à vous dire. Jamais nous n'avons eu assemblée ou conseil, du jour que s'embarqua notre divin Ulysse au creux de ses vaisseaux. Nous voici convoqués : par qui ?.. en quelle urgence !.. de l'armée qui revient, un de nos jeunes gens ou l'un de nos doyens a-t-il à nous donner quelque sûre nouvelle, dont il ait la primeur ? est-ce un autre intérêt du peuple dont il veut discourir et débattre ?.. Je dis qu'il eut raison : il a fait œuvre bonne ; que Zeus à ses desseins donne l'heureux succès !

Il dit et son souhait ravit le fils d'Ulysse : sans plus rester assis, résolu de parler, il s'avança dans le milieu de l'agora ; debout, il prit le sceptre, que lui mettait en main le héraut Pisénor, l'homme aux sages conseils, et, dès les premiers mots, s'adressant au vieillard :

CHANT II

TÉLÉMAQUE Vieillard, il n'est pas loin, celui que tu demandes... Oui ! tu vas le connaître. Je vous ai convoqués, tant je suis dans la peine. De l'armée qui revient, je n'ai pas de nouvelle, et ce n'est pas non plus un intérêt du peuple dont ici je voudrais discourir et débattre : c'est ma propre détresse et le double malheur tombé sur ma maison. Je n'ai pas seulement perdu mon noble père, votre roi de jadis, qui fut, pour tous ici, le père le plus doux. Voici bien pire encor pour la prompte ruine de toute ma maison et de mes derniers vivres.

» Je vois ici des gens, de nos gens les plus nobles, dont les chers fils s'acharnent à poursuivre ma mère, malgré tous ses refus. Quelle peur ils lui font de rentrer chez son père Icare, en ce manoir, où, fixant les cadeaux, il donnerait sa fille, selon son choix, à lui, selon ses vœux, à elle ! C'est chez mon père, à moi, qu'ils passent leurs journées à m'immoler bœufs et moutons et chèvres grasses, à boire, en leurs festins, mon vin aux sombres feux, et l'on gâche, et c'est fait du meilleur de mon bien !.. Et pas un homme ici de la valeur d'Ulysse pour défendre mon toit ! Je ne suis pas encore en âge de lutter : serai-je par la suite à jamais incapable et novice en courage ?.. Pourtant, je lutterais, si j'avais les moyens ; car il est survenu des faits intolérables qui, sous le déshonneur, font crouler ma maison. Fâchez-vous donc, vous autres ! ne rougirez-vous pas devant tous nos voisins, les peuples d'alentour ? Ah ! des dieux indignés, craignez que le courroux ne fasse retomber sur vos têtes ces crimes !.. Mais, je vous en

conjure par le Zeus de l'Olympe et par cette Thémis qui convoque et dissout les assemblées du peuple, c'est assez, mes amis ! et qu'on me laisse seul à ronger mon chagrin ! A moins que, par hasard, mon noble père Ulysse ait haï, maltraité les Achéens guêtrés et que, pour me payer en sévices, vos haines lâchent sur moi ces gens... Comme il me vaudrait mieux que ce fût vous, du moins, vous tous, qui me mangiez richesses et troupeaux !.. Ah ! de vos mangeries, j'aurais tôt le paiement : par la ville, j'irais vous harceler de plaintes, vous réclamer mes biens, tant et tant qu'il faudrait que tout me fût rendu. Mais qui me revaudra les maux dont aujourd'hui vous m'emplissez le cœur ?

Il dit et, de courroux, jeta le sceptre à terre. Ses pleurs avaient jailli. Pris de pitié, le peuple entier restait muet. Des autres prétendants, personne n'eût osé répondre à Télémaque en paroles amères.

Le seul Antinoos lui vint dire en réponse :

ANTINOOS Quel discours, Télémaque !.. ah ! prêcheur d'agora à la tête emportée !.. tu viens nous insulter !.. tu veux nous attacher un infâme renom !.. La cause de tes maux, est-ce les prétendants ?.. ou ta mère qui, pour la fourbe, est sans rivale ?.. Voilà déjà trois ans, en voici bientôt quatre, qu'elle va, se jouant du cœur des Achéens, donnant à tous l'espoir, envoyant à chacun promesses et messages, quand elle a dans l'esprit de tout autres projets ! Tu sais l'une des ruses qu'avait ourdies son cœur. Elle avait au manoir dressé son grand métier et, feignant d'y tisser un immense linon, nous

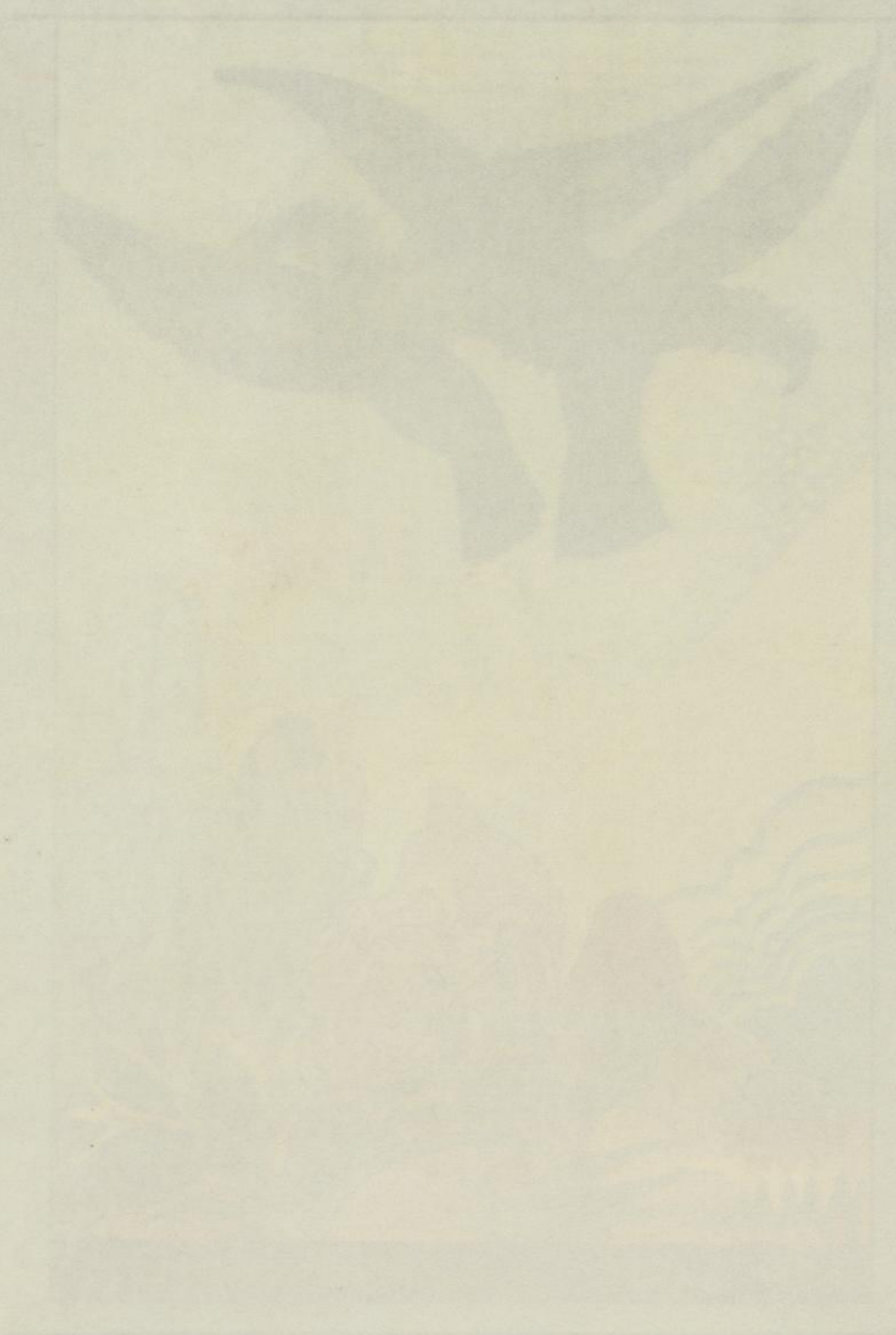
disait au passage : « Mes jeunes prétendants, je sais bien qu'il n'est plus, cet Ulysse divin ! mais, malgré vos désirs de hâter cet hymen, permettez que j'achève : tout ce fil resterait inutile et perdu. C'est pour ensevelir notre seigneur Laerte : quand la Parque de mort viendra tout de son long le coucher au trépas, quel serait contre moi le cri des Achéennes, si cet homme opulent gisait là sans suaire ! » Elle disait et nous, à son gré, faisions taire la fougue de nos cœurs. Sur cette immense toile, elle passait les jours. La nuit, elle venait aux torches la défaire. Trois années, son secret dupa les Achéens... Quand, au printemps dernier, ce fut la quatrième, nous fûmes avertis par une de ses femmes, l'une de ses complices. Alors on la surprit juste en train d'effiler la toile sous l'apprêt et si, bon gré, mal gré, elle dut en finir, c'est que nous l'y forçâmes. Mais toi, des prétendants écoute une réponse qui renseigne ton cœur et qui renseigne aussi tout le peuple achéen. Renvoie d'ici ta mère et dis-lui d'épouser celui qui lui plaira et que voudra son père. Mais à toujours traîner les fils des Achéens, à se fier aux dons qu'Athéna lui prodigue, à sa fourbe dont rien n'a jamais approché dans nos récits d'antan d'Achéennes bouclées, ces Alcmène, Tyro, Mycène couronnée, dont pas une n'avait l'esprit de Pénélope, il est pourtant un point qu'elle a mal calculé : c'est qu'on te mangera ton avoir et tes vivres tant qu'elle gardera les pensées qu'en son cœur les dieux mettent encore. Pour elle, grand renom ! pour toi, grande ruine ! Non ! jamais nous n'irons sur nos biens ni ailleurs, avant

QUE, D'UN ÉPOUX, ELLE-MÊME AÏT FAÏT CHOÍX PARMI NOS ACHÉENS.

POSÉMENT, TÉLÉMAQUE LE REGARDA ET DIT :

TÉLÉMAQUE ANTINOOS, COMMENT CHASSER DE MA MAISON, CONTRE SA VOLONTÉ, CELLE QUI ME DONNA LE JOUR ET ME NOURRIT ? SI MON PÈRE EST ABSENT, EST-IL VIVANT OU MORT ?.. ET QUELLE PERTE ENCOR DE REMBOURSER ICARE, SI C'EST MOI, DE MON CHEF, QUI LUI RENVOIE MA MÈRE !.. CAR, DE SON PÈRE AUSSI, ME VIENDRAIENT BIEN DES MAUX, ET, DE LA PART DES DIEUX, COMBIEN DE MAUX ENCORE, QUAND MA MÈRE CHASSÉE, AU SEUIL DE LA MAISON, APPELLERAIT SUR MOI LES TRISTES ÉRINNYES. NON ! LE COURROUX DU CIEL EST TROP LOURD À PORTER !.. MAIS VOUS, SI VOTRE CŒUR REDOUTE ENCOR LES DIEUX, ALLONS ! VIDEZ MA SALLE ; ENSEMBLE ARRANGEZ-VOUS POUR BANQUETER AILLEURS ET CHEZ VOUS, TOUR À TOUR, NE MANGER QUE VOS BIENS ! OU SI VOUS ESTIMEZ MEILLEUR ET PLUS COMMODE DE VENIR TOUS, SANS RISQUE, RUINER UN SEUL HOMME, PILLEZ SES VIVRES ! MOI J'ÉLÈVERAI MON CRI AUX DIEUX TOUJOURS VIVANTS, ET NOUS VERRONS SI ZEUS VOUS PAIERA DE VOS ŒUVRES : PUISSIEZ-VOUS, SANS VENGEURS, TOMBER EN MON MANOIR !

TÉLÉMAQUE PARLAIT. DEUX AIGLES, QU'ENVOYAIT LE ZEUS À LA GRAND'VOIX, ARRIVAIENT EN PLONGEANT DU HAUT DE LA MONTAGNE. D'ABORD, AU FIL DU VENT, ILS ALLAIENT DEVANT EUX ET, VOLANT CÔTE À CÔTE, PLANAIENT À GRANDES AILES. MAIS BIENTÔT, DOMINANT LES CRIS DE L'AGORA, ILS TOURNÈRENT SUR PLACE, À COUPS D'AILE PRESSÉS, ET LEURS REGARDS, POINTÉS SUR LES TÊTES DE TOUS, SEMBLAIENT DARDER LA MORT ; PUIS, SE GRIFFANT LA FACE ET LE COL DE LEURS SERRES, ILS FILÈRENT À DROITE, AU-DESSUS DES MAISONS ET DE LA VILLE HAUTE. TOUS LES REGARDS SUIVAIENT LE



terrible présage ; les cœurs se demandaient quelle en serait la suite.

Alors, pour leur parler, un héros se leva, un des fils de Mastor, le vieil Halithersès. Des hommes de son temps, nul n'était plus habile à savoir les oiseaux et prédire le sort.

C'est pour le bien de tous qu'il prenait la parole :

HALITHERSÈS Gens d'Ithaque, écoutez ! j'ai deux mots à vous dire. Mais c'est aux prétendants surtout que je m'adresse : sur eux, je vois venir la houle du désastre. Ce n'est plus pour longtemps, sachez-le bien, qu'Ulysse est séparé des siens ; il est tout près déjà, plantant à cette bande et le meurtre et la mort, et bien d'autres encor pâtiront parmi nous, qui vivons aujourd'hui en cette aire d'Ithaque... Pendant qu'il en est temps, songeons à les brider ! qu'ils se bident eux-mêmes ! dans leur propre intérêt, c'est le meilleur parti. Car je ne prédis pas en novice : voilà si longtemps que je sais !.. C'est moi qui vous le dis : voici que tout arrive suivant ce que jadis je lui prédis, à lui, lorsque, les Argiens partant pour Ilion, il partit avec eux, cet Ulysse avisé ! Je lui prédis alors tous les maux à souffrir et tous ses gens à perdre, pour ne rentrer chez lui que la vingtième année et méconnu de tous. Aujourd'hui tout s'achève.

Eurymaque, un des fils de Polybe, intervint :

EURYMAQUE Vieillard, rentre chez toi ! va prédire en famille ! et tâche de songer aux risques de tes proches ! Mes prophéties, à moi, valent cent fois les tiennes. Des oiseaux ? que de vols sous les feux du soleil ! sont-ce tous des présages ?..

Tu nous parles d'Ulysse : il est mort loin d'ici !.. et que n'as-tu sombré en cette compagnie ! tu te tairais enfin, l'interprète des dieux ; tu n'exciterais plus Télémaque en sa rage. Va voir à la maison s'il t'a fait son cadeau ! Mais, moi, je te préviens et tu verras la chose : si ta vieille sagesse, ta docte fausseté, excitant le jeune homme, le rendent intraitable, c'est à lui tout d'abord qu'il en cuira le plus : pour réussir, il peut compter sur ces oiseaux !.. Et toi aussi, vieillard, par une bonne amende, nous briserons ton cœur : payer, cruel chagrin !.. A mon tour, devant tous, je veux donner un bon conseil à Télémaque : c'est qu'il renvoie sa mère au manoir paternel. Je vois ici des gens pour défrayer la noce et fournir tous cadeaux qu'au père on doit mener pour obtenir sa fille... C'est alors seulement que nos fils d'Achaïe quitteront, croyez-m'en, l'irritante poursuite. Nous ne craignons personne, et pas plus Télémaque avec tous ses discours que toi-même, bon vieux, avec tes prophéties, dont nul de nous n'a cure. Tu parles dans le vide et ne fais que le rendre encor plus odieux. Ses biens seront toujours mangés à la malheure, et de paiement, jamais ! tant qu'elle traînera les vœux des Achéens à ce jeu de l'hymen, où, déçus chaque jour, nous luttons pour sa gloire, négligeant de chercher ailleurs le beau parti.

Posément, Télémaque le regarda et dit :

TÉLÉMAQUE Eurymaque !.. et vous tous, ô prétendants illustres !.. sur ce premier sujet, n'attendez plus de moi prières ni harangues ; c'est fini maintenant ! les dieux sont informés, et le peuple achéen ! Mais, voyons, donnez-moi un

croiseur et vingt hommes pour m'emmener en un voyage au long des côtes : mon projet est d'aller à la Pylos des Sables, à Sparte, m'enquérir du retour de mon père et, sur sa longue absence, interroger les gens, chercher à recueillir l'une de ces rumeurs dont Zeus emplit le monde. Si là-bas j'apprenais que mon père survit et qu'il va revenir, j'attendrais une année, bien que je sois à bout ; mais si c'était sa mort, sa disparition, je reviendrais tout droit à la terre natale lui dresser une tombe avec tous les honneurs funèbres qu'on lui doit, et puis je donnerais ma mère à un époux.

A ces mots, il s'assit, et Mentor se leva, Mentor, le compagnon que l'éminent Ulysse, au jour de son départ, avait chargé du soin de toute sa maison.

C'est pour le bien de tous qu'il prenait la parole :

MENTOR Gens d'Ithaque, écoutez ! j'ai deux mots à vous dire. A quoi sert d'être sage, accommodant et doux, lorsque l'on tient le sceptre, et de n'avoir jamais l'injustice en son cœur ? Vivent les mauvais rois et leurs actes impies ! Car est-il souvenir de ce divin Ulysse chez ceux qu'il gouvernait en père des plus doux ?.. Oh ! je ne m'en prends pas aux fougueux prétendants, ni à leurs coups de force, à leurs trames mauvaises : car eux, ils jouent leurs têtes, quand ils forcent et pillent la demeure d'Ulysse, en pensant que jamais il ne doit revenir. C'est pour l'heure au restant du peuple que j'en ai, à vous tous que je vois rester silencieux, sans un mot pour brider ces quelques prétendants, quand vous êtes le nombre.

Un des fils d'Événor, Léocrite, intervint :

LÉOCRITE Mentor, mauvaise langue et tête sans raison ! Voilà un bel appel au peuple contre nous ! Tu voudrais nous brider ! Même en étant le nombre, on trouve dur de guerroyer pour un repas. Tu sais bien que si même, en personne, il rentrait, ton Ulysse d'Ithaque, et si, trouvant à table, en son propre manoir, ces braves prétendants, il lui prenait envie de faire maison nette, ce pourrait n'être pas toute joie pour sa femme, qui se languit si fort de le voir revenir !.. Ce qu'il trouverait là, c'est une mort piteuse, quand encore il aurait tout le nombre à sa suite... Tes discours sont folies !.. Mais allons ! Achéens, dispersez-vous ! rentrez, chacun, sur vos domaines ! Télémaque a Mentor ou bien Halithersès ou quelque autre des vieux compagnons de son père, qui le mettront en route ! Mais sans bouger d'Ithaque, c'est bien ici, je crois, qu'il aura les nouvelles, et ce voyage-là, jamais, au grand jamais, il ne doit l'accomplir !

A ces mots, brusquement il leva la séance et le peuple s'en fut, chacun en son logis.

Les prétendants rentraient chez le divin Ulysse : à l'écart, Télémaque s'en alla sur la grève et, se lavant les mains dans la frange d'écume, il priait Athéna :

TÉLÉMAQUE Écoute, ô toi, le dieu, qui vins hier chez nous ! Tu m'as dit de voguer dans la brume des mers pour aller m'enquérir du retour de mon père et de sa longue absence. Mais tout cela, les Achéens me l'interdisent, les prétendants surtout, ces tyrans de malheur.

CHANT II

Comme il priait, il vit s'avancer Athéna. De Mentor, elle avait et l'allure et la voix.

Elle prit la parole et dit ces mots ailés :

ATHÉNA Télémaque, en ta vie tu seras brave et sage : la prudence d'Ulysse est tout entière en toi ; espérons que tu vas accomplir cette tâche. Laisse les prétendants comploter, combiner : ils n'écoutent, ces fous, ni raison ni justice : ils ne voient pas la mort, la Parque ténébreuse, qui, tous en un seul jour, vient les ensevelir ! Va ! rien n'entravera ton projet de voyage. Tu sais le compagnon que ton père eut en moi : je t'équipe un croiseur et te suis en personne. Retourne te montrer aux prétendants chez toi ; fais préparer les vivres : que tout soit enfermé, le vin en des amphores, en des sacs de gros cuir la farine qui rend le nerf à l'équipage. Quant aux rameurs, c'est moi qui te vais, dans le peuple, lever des volontaires ; j'aurai tôt fait, et notre Ithaque entre-deux-mers a des vaisseaux en nombre : quand, des neufs et des vieux, j'aurai fait la revue, nous armons le meilleur et nous prenons le large !

Quand la fille de Zeus eut parlé, Télémaque obéit, sans tarder, à cette voix divine. Il revint au manoir, l'âme toute troublée, et trouva dans la cour les fougueux prétendants, qui flambaient les cochons et dépouillaient les chèvres.

Antinoos riant vint droit à Télémaque, et, lui prenant la main, lui dit et déclara :

ANTINOOS Ah ! prêcheur d'agora à la tête emportée !.. Télémaque, voyons !.. laisse là tes projets et tes propos méchants ! Comme aux jours d'autrefois, reviens manger et

boire ; les Achéens feront tout ce que tu désires : on te donne un navire et des rameurs de choix ; tu vas pouvoir voler vers la bonne Pylos pour entendre parler de ton illustre père.

Posément, Télémaque le regarda et dit :

TÉLÉMAQUE Antinoos, merci ! subir vos insolences, me taire en vos festins, jouir et paresser ! Ne vous suffit-il pas d'avoir, ô prétendants, pillé dans mon domaine et le gros et le choix, tant que j'étais enfant ?.. Mais j'ai grandi de taille !.. J'entends autour de moi des mots qui me renseignent !.. et j'ai grandi de cœur !.. Je veux tout essayer pour déchaîner sur vous les déesses mauvaises, soit que j'aille à Pylos, soit que je reste ici, en ce pays d'Ithaque.

Il dit et s'arracha des mains d'Antinoos. Les autres le raillaient, l'insultaient en paroles. L'un de ces jeunes fats s'en allait répétant :

LE CHŒUR Gare au meurtre que nous médite Télémaque ! Il va chercher une aide à la Pylos des Sables... peut-être même à Sparte : il en brûle d'envie... Il pourrait bien pousser jusqu'à la grasse Éphyre et nous en rapporter quelques poisons rongeurs : une dose au cratère, et nous voilà tous morts !

Un autre jeune fat s'en allait répétant :

LE CHŒUR Peut-on savoir jamais ? S'il partait, lui aussi, au creux de son vaisseau ; si, loin des siens aussi, il allait, comme Ulysse, se perdre à l'aventure : il nous vaudrait encore un surcroît de besogne ; c'est alors tous ses biens qui viendraient au partage, quand on aurait donné les maisons à sa mère pour habiter avec celui qui l'aurait prise.

CHANT II

C'est ainsi qu'ils parlaient. Mais déjà Télémaque descendait l'escalier du trésor paternel. En ce vaste cellier, sous la haute charpente, l'or et le bronze en tas et les tissus en coffres et les réserves d'huile, dont l'odeur embaumait, reposaient près des jarres, alignées et dressées au long de la muraille : un vieux vin de liqueur, un breuvage de dieu sans une goutte d'eau, était là pour le jour qu'Ulysse rentrerait après tant de souffrances ; les portes de bois plein aux solides jointures étaient sous double barre, et, les nuits et les jours, une dame-intendante, Euryclée, fille d'Ops le fils de Pisénor, veillait, l'esprit au guet.

Quand il l'eut fait entrer, Télémaque lui dit :

TÉLÉMAQUE Allons, nourrice, il faut me mettre en des amphores de ton vin le plus doux, du plus fameux après celui que tu conserves pour Lui, le malheureux, si jamais il rentrait.

Emplis-moi douze amphores et les coiffe bien toutes. En de bons sacs de cuir, verse-moi vingt mesures de farine moulue ; je ne veux que la fleur. Garde-moi le secret et que tout soit en tas quand, ce soir, je viendrai moi-même l'enlever, à l'heure où, regagnant son étage, ma mère songe enfin au sommeil... Je veux aller à Sparte, à la Pylos des Sables, m'enquérir, s'il se peut, du retour de mon père.

Il dit ; mais la nourrice Euryclée fit un cri et, parmi les sanglots, lui dit ces mots ailés :

EURYCLÉE Pourquoi, mon cher enfant, pourquoi te mettre en tête une pareille idée ? Tu veux courir le monde, alors que nous n'avons plus que toi, mon chéri !.. Car notre Ulysse est mort, ce rejeton des dieux ! loin du pays natal, en terres inconnues !.. Aussitôt qu'ils sauront ton départ, ils te vont dresser pour le retour quelque embûche mortelle, et voilà tous ces biens qui seront leur partage. Reste sur ton avoir : il n'en faut pas bouger. Tu n'as rien à gagner sur les mers infécondes que souffrance et naufrages.

Posément, Télémaque la regarda et dit :

TÉLÉMAQUE Nourrice, ne crains rien ! sans un dieu, cette idée ne me fût pas venue. Mais jure de n'en pas souffler mot à ma mère... pas avant le onzième ou le douzième jour... à moins que me cherchant et qu'apprenant ma fuite, elle n'aille en pleurant lacérer ses beaux traits.

Sitôt qu'il eut parlé, la vieille lui prêta le grand serment des dieux et, quand elle eut juré et scellé le serment, elle alla transvaser le vin en des amphores et verser la farine

EN DE BONS SACS DE CUIR. MAIS DÉJÀ TÉLÉMAQUE AVAIT, EN LA GRAND'SALLE, REJOINT LES PRÉTENDANTS, CEPENDANT QU'ATHÉNA, LA DÉESSE AUX YEUX PERS, POURSUIVAIT SES DESSEINS : SOUS LES TRAITS DE MENTOR, ELLE COURAIT LA VILLE, ARRÊTAIT SES RAMEURS ET LEUR DONNAIT LE MOT POUR QUE, LE SOIR, ON S'ASSEMBLÂT PRÈS DU CROISEUR ; LE FILS DE PHRONIOS, L'ILLUSTRE NOÉMON, LUI PRÊTA DE GRAND CŒUR LE VAISSEAU DEMANDÉ.

LE SOLEIL SE COUCHAIT, ET C'ÉTAIT L'HEURE OÙ L'OMBRE EMPLIT TOUTES LES RUES : ATHÉNA VINT TIRER LE CROISEUR À LA MER, MIT À BORD LES AGRÈS, QUE DOIVENT EMPORTER SUR LEURS BANCS LES NAVIRES, ET S'EN FUT LE MOUILLER À LA BOUCHE DU PORT. LÀ, S'ÉTAIT RÉUNI TOUT LE BRAVE ÉQUIPAGE : LA DÉESSE EUT UN MOT POUR ANIMER CHACUN. CHEZ LE DIVIN ULYSSE, ELLE REVINT ALORS VERSER AUX PRÉTENDANTS LE PLUS DOUX DES SOMMEILS ; LA MAIN DE CES BUVEURS TROMPÉS LÂCHA LES COUPES ; SANS PLUS RESTER ASSIS, POUR S'EN ALLER DORMIR EN VILLE, ILS SE LEVÈRENT, CAR DÉJÀ LE SOMMEIL PESAIT SUR LEURS PAUPIÈRES.

LA DÉESSE AUX YEUX PERS APPELA TÉLÉMAQUE ET, LE FAISANT SORTIR DU GRAND CORPS DE LOGIS :

ATHÉNA TÉLÉMAQUE, IL EST TEMPS ! L'ÉQUIPAGE GUÊTRÉ EST AUX BANCS ET N'ATTEND POUR POUSSER QUE TON ORDRE. EN ROUTE ! IL NE FAUT PLUS DIFFÉRER LE DÉPART.

SUR CES MOTS, ATHÉNA LE MENAIT AU PLUS COURT : IL SUIVAIT LA DÉESSE EN MARCHANT SUR SES TRACES. A LA GRÈVE, ON TROUVA LES GARS AUX LONGS CHEVEUX.

SA FORCE ET SAINTETÉ TÉLÉMAQUE LEUR DIT :

TÉLÉMAQUE PAR ICI, MES AMIS !.. ALLONS CHERCHER LES

vivres ! Tout est prêt ; au manoir, ils sont mis en un tas. Ma mère ne sait rien, ni les autres servantes ; une seule a le mot.

Il dit, montrant la route, et ses gens le suivirent.

Ils revinrent, portant leurs charges, qu'ils posèrent sous les bancs du navire, aux endroits que leur indiquait le fils d'Ulysse. Télémaque embarqua. Toujours le conduisant, Athéna fut s'asseoir sur le gaillard de poupe. Il prit place auprès d'elle. Les amarres larguées, les hommes embarqués, quand chacun à son banc fut assis, Athéna, la déesse aux yeux pers, leur envoya la brise, un droit Zéphyr chantant sur les vagues vineuses. Télémaque empressé commanda la manœuvre ; les hommes de répondre à son empressement. On dressa le sapin du mât, qui fut planté au trou de la coursie. On raidit les étais, et la drisse de cuir hissa les voiles blanches. La brise alors s'en vint taper en pleine toile, et le vaisseau partit dans les bouillons du flot qui sifflait sous l'étrave.

Au long du noir croiseur, quand on eut, pour la mer, saisi tous les agrès, on dressa, pleins de vin jusqu'aux bords, les cratères, pour boire aux Immortels, aux dieux d'éternité, et, plus qu'à tous les autres, à la fille de Zeus, à la Vierge aux yeux pers.

CHANT III

Pendant toute la nuit, et même après l'aurore, le navire fit route. Quand le soleil levant monta du lac splendide pour éclairer les dieux au firmament de bronze, ainsi que les

mortels sur notre terre aux blés, la ville de Nélée aux solides murailles, Pylos, leur apparut. Sur la plage, on offrait de noirs taureaux sans tache, en l'honneur de Celui qui ébranle le sol, du dieu coiffé d'azur. Sur neuf rangées de bancs, siégeaient les Pyliens, cinq cents hommes par rang, neuf taureaux devant chaque. Ils avaient mis la dent aux premières grillades et faisaient, pour le dieu, brûler les os des cuisses, lorsque le fin croiseur accosta droit du large. L'équipage envoya et releva les voiles, puis, en ramant, poussa vers la cale et prit terre.

Télémaque à son tour débarqua du vaisseau. Athéna lui montrait la route et, la première, Athéna, la déesse aux yeux pers, lui disait :

ATHÉNA Télémaque, à présent, tu ne dois plus avoir la moindre fausse honte... Il s'agit de ton père. Tu n'as franchi la mer qu'afin de t'enquérir du sort qu'il a subi, du pays qui le cache. Donc, va droit à Nestor, le dresseur de chevaux, et sachons la pensée qu'il enferme en son cœur !

Posément, Télémaque la regarda et dit :

TÉLÉMAQUE Mentor, tu veux que j'aille et que, moi, je l'aborde ? L'habileté des mots, tu sais, n'est pas mon fait ! et devant un vieillard qu'il faut interroger, on se sent, quand on a mon âge, un peu honteux.

Athéna, la déesse aux yeux pers, répliqua :

ATHÉNA Mais des mots, Télémaque !.. il t'en viendra du cœur, et quelque bon génie te soufflera le reste ; car les dieux, que je sache, ne t'ont pas empêché de naître et de grandir.

Sur ces mots, Athéna le menait au plus court ; il suivait la déesse, en marchant sur ses traces, vers la sainte assemblée des guerriers de Pylos, jusqu'aux bancs où Nestor siégeait avec ses fils : ses gens, autour de lui, préparaient le festin, qui rôtissant des viandes, qui en embrochant d'autres. Sitôt qu'on aperçut les étrangers, la foule s'en vint de toutes parts et, mains tendues, les invitait à prendre place.

Mais ce fut Pisistrate, un des fils de Nestor, qui, devançant les autres, vint leur prendre la main. Dans les douces toisons, sur les sables de mer, il leur fit à tous deux une place au festin, entre son père et Thrasymède, un de ses frères, puis, leur servant leurs parts des premières grillades et leur versant du vin dans une coupe d'or, il vint en faire hommage à la fille du Zeus à l'égide, Athéna :

PISISTRATE Étranger, prie d'abord Posidon notre roi ; car c'est à son festin qu'ici vous arrivez. Fais les libations ; prie comme il est d'usage ; tu donneras ensuite à ton ami la coupe, pour qu'il offre à son tour de ce doux vin de miel ; il doit prier aussi les Immortels, je pense : tout homme n'a-t-il pas même besoin des dieux ? Mais il est ton cadet ; il semble de mon âge ; à toi donc, en premier, je tends la coupe d'or.

Il dit et lui remit en main la double coupe. La déesse, agréant l'hommage de ce juste, se hâta d'adresser une longue prière à leur roi Posidon :

ATHÉNA Écoute, ô Posidon, le maître de la terre, et ne refuse pas, lorsque nous t'en prions, d'accomplir nos projets ! A Nestor, à ses fils, donne avant tout la gloire ! Accorde ensuite

à tout ce peuple de Pylos quelque grâce en retour de sa noble hécatombe ! Accorde-nous enfin, à Télémaque et moi, de remplir le dessein qui nous a fait venir sur notre noir croiseur !

Après cette prière, qu'elle-même exauçait, la déesse remit aux mains du fils d'Ulysse la belle double coupe et, comme elle, à son tour, Télémaque pria ; puis, on tira du feu les grosses viandes cuites ; on y trancha les parts, et l'on fut à la joie de ce festin superbe.

Quand on eut satisfait la soif et l'appétit, le vieux maître des chars, Nestor, prit la parole :

NESTOR S'il est bien un moment d'interroger des hôtes pour en savoir les noms, c'est quand ils ont joui des plaisirs de la table. Mes hôtes, votre nom ? d'où nous arrivez-vous sur les routes des ondes ?.. faites-vous le commerce ?.. n'êtes-vous que pirates qui, follement, courez et croisez sur les flots et, risquant votre vie, vous en allez piller les côtes étrangères ?

Posément, Télémaque le regarda et dit, plein d'un nouveau courage (Athéna lui mettait au cœur la hardiesse d'interroger Nestor sur l'absent, sur son père) :

TÉLÉMAQUE Nestor, fils de Nélée, l'honneur de l'Achaïe, puisque tu veux savoir d'où nous sommes, je vais tout au long vous le dire. Nous arrivons d'Ithaque, au pied du mont Neion ; c'est d'une affaire à moi que je viens te parler, ce n'est pas de mon peuple. Je vais de par le monde, cherchant quelques échos du renom de mon père, de ce divin Ulysse, le héros d'endurance qu'au pays des Troyens tu pus voir, me dit-on, combattre à tes côtés et renverser leur ville. De tous ceux qui sont morts là-

bas en combattant, nous savons où chacun trouva la mort funeste. Mais lui ! Zeus a caché jusqu'au bruit de sa mort : nul ne peut préciser comment il succomba, si ce fut au rivage, accablé d'ennemis, ou si ce fut en mer, sous les flots d'Amphitrite. C'est pourquoi tu me vois ici à tes genoux ; voudrais-tu me parler de cette mort funeste ?.. L'as-tu vue de tes yeux ?.. En sais-tu quelque chose de l'un de nos errants ? C'est le plus malheureux qui soit né d'une femme. Ne mets ni tes égards, ni ta compassion à m'adoucir les choses. Mais dis-moi point par point ce que tes yeux ont vu.

Le vieux maître des chars, Nestor, lui répondit :

NESTOR Ah ! mon ami, tu viens d'évoquer la misère qu'au pays de là-bas nous avons endurée, et l'obstination de nos fils d'Achaïe, et tant d'embarquements dans la brume des mers pour croiser et piller au premier mot d'Achille, et tant de longs combats pour assaillir la grand'ville du roi Priam ! Là-bas ont succombé les meilleurs de nos gens... Oui ! c'est là-bas que gît Ajax, cet autre Arès !.. là-bas que gît Achille !.. là-bas que gît Patrocle, un dieu par la sagesse à l'heure du conseil !.. et là-bas gît aussi mon fils, mon intrépide et robuste Antiloque, le roi de nos coureurs et de nos combattants !.. Car nous avons connu ces maux et combien d'autres ! Quel homme, avant sa mort, aurait jamais le temps de les raconter tous ? Tu pourrais demeurer chez moi cinq ans, six ans, à me faire conter ce qu'ont souffert là-bas nos divins Achéens : avant de tout savoir, tu rentrerais, lassé, au pays de tes pères. Neuf ans, sans desserrer notre cercle d'embûches, nous leur avons cousu, pièce à pièce,

les maux : neuf ans, avant que Zeus nous quittât le succès !.. Devant ton père, alors, le plus ingénieux se déclarait vaincu ; il l'emportait sur tous, en ruses infinies, cet Ulysse divin... Ton père !.. tu serais vraiment son fils ?.. à Lui ?.. Mais ta vue me confond !.. Mêmes mots... même tact ! comment peut-on, si jeune, refléter à ce point le langage d'un père ?.. Moi, tout ce temps là-bas, jamais je n'eus avec cet Ulysse divin le moindre différend : assemblée ou conseil, quand nous tenions séance avec les Argiens, nous avions même cœur, même esprit, mêmes vœux : le plein succès de tous.

» Quand sur sa butte, enfin, nous eûmes saccagé la ville de Priam, c'est Zeus qui, dans son cœur, nous médita le plus funeste des retours : parmi nos gens d'Argos, il en était si peu de sensés et de justes ! combien allaient trouver le malheur et la mort sous le courroux fatal de la Vierge aux yeux pers. Voulant mettre la brouille entre les deux Atrides, la Fille du Dieu fort leur fit en coup de tête, au coucher du soleil, convoquer l'assemblée de tous les Achéens, et l'on vit arriver, à cette heure insolite, nos fils de l'Achaïe titubants sous le vin. Les deux frères alors de dire et de redire les raisons qu'ils avaient de convoquer le peuple. Ménélas soutenait que tous les Achéens ne devaient plus songer qu'au retour sur le dos de la plaine marine. Agamemnon était d'un avis tout contraire : il voulait retenir le peuple et célébrer de saintes hécatombes pour fléchir d'Athéna le terrible courroux. L'enfant !.. il se flattait d'apaiser la déesse ! fait-on virer au doigt l'esprit des Éternels ?.. Les deux rois, échangeant

des ripostes pénibles, s'affrontent et, debout, avec des cris d'enfer, nos Achéens guêtrés en deux camps se partagent ; quand on va se coucher, c'est pour rêver la nuit aux haines réciproques : Zeus nous mettait déjà sous le faix du malheur !

» Aussi, quand à l'aurore nous tirons nos vaisseaux dans la vague divine pour y charger nos biens et nos sveltes captives, la moitié de nos gens s'obstine à demeurer près du pasteur du peuple, l'Atride Agamemnon. Nous, de l'autre parti, nous embarquons, poussons, et notre flotte court à travers le grand gouffre, sur la mer dont un dieu avait couché les flots : nous gagnons Ténédos. Là, dans un sacrifice, nous demandons au ciel de rentrer au pays. Mais Zeus ne voulait pas encor de ce retour. Sa colère à nouveau déchaîne le fléau d'une seconde brouille. Les uns virent de bord sur leurs doubles gaillards : leur chef, le sage Ulysse aux fertiles pensées, les ramène apaiser l'Atride Agamemnon. Mais, ayant rallié mon escadre complète, je fuis, voyant les maux qu'un dieu nous préparait, et le fils de Tydée, cet autre Arès, entraîne aussi ses équipages, et le blond Ménélas vient plus tard nous rejoindre.

» Il nous trouve à Lesbos, hésitant à passer, sinon par le grand tour : irions-nous, par le haut des roches de Chios, en les tenant à gauche, doubler l'île Psara ?.. sous Chios, irions-nous côtoyer le Mimas avec ses coups de vent ? Nous demandions aux dieux de nous montrer un signe. Il nous vient, et fort clair, nous disant de couper vers l'Eubée par le large, si nous voulons sortir au plus tôt du danger. Et comme un bon vent frais se lève et s'établit, notre flotte s'élance aux

chemins des poissons si vite que, la nuit, nous touchons au Géreste. Là, c'est à Posidon que, pour avoir franchi ce long ruban de mer, nous offrons sans compter les cuisses de taureaux. Le quatrième jour nous met aux bords d'Argos, où le fils de Tydée, le dresseur de chevaux Diomède et ses gens halent leurs fins croiseurs ; moi, je rentre à Pylos, sans voir tomber la brise que, depuis le départ, un dieu faisait souffler. C'est ainsi, cher enfant, que je rentrai chez moi. Je n'ai rien vu de plus : des autres Achéens, lesquels ont échappé et lesquels ont péri ?.. Je n'en sais pas grand' chose. Les nouvelles, pourtant, que j'ai pu recueillir en ce manoir tranquille, je veux te les donner, et sans rien t'en cacher : car ce n'est que justice.

» C'est un retour heureux qu'eurent les Myrmidons : ces furieux lanciers revinrent, m'a-t-on dit, avec le noble fils du magnanime Achille. Philoctète, le fils illustre de Poeas, eut autant de bonheur. De même, Idoménée a reconduit en Crète tous ceux de son armée que la guerre épargna : la mer n'en prit aucun. Pour l'Atride !.. si loin que vous viviez du monde, vous savez comme nous qu'il revint et qu'Égisthe lui avait préparé une mort lamentable. Mais le jour du paiement douloureux est venu : qu'il est bon de laisser après sa mort un fils ! Car, filial vengeur, celui-là sut punir le cauteleux Égisthe, qui lui avait tué le plus noble des pères. Toi, mon cher, bel et grand comme je te vois là, sois vaillant pour qu'un jour quelque arrière-neveu parle aussi bien de toi !

Posément, Télémaque le regarda et dit :

TÉLÉMAQUE Nestor, fils de Nélée, l'honneur de l'Achaïe,

oui, celui-là, vraiment, eut sa pleine vengeance, et le monde achéen ira chantant sa gloire jusqu'aux âges futurs. Ah ! si, de tels moyens, les dieux m'avaient armé, comme ils paieraient leur violence et mes chagrins, ces prétendants sans frein qui conspirent ma perte !.. Mais les dieux ne m'ont pas filé pareil bonheur, à moi ni à mon père ; pour l'heure, il me faut tout supporter jusqu'au bout.

Le vieux maître des chars, Nestor, lui répondit :

NESTOR Ami, puisque tu viens d'évoquer cette affaire, on dit que les nombreux prétendants de ta mère usurpent ton manoir et conspirent ta perte ; c'est de plein gré, dis-moi, que tu portes le joug ? ou, dans ton peuple, as-tu la haine d'un parti, qui suit la voix d'un dieu ?.. Qui sait le jour qu'enfin ton père rentrera pour punir leurs excès, seul ou par le secours de tous les Achéens ?.. Si la Vierge aux yeux pers te pouvait donc aimer comme elle aimait Ulysse et veillait sur sa gloire, au pays des Troyens, aux temps de nos épreuves, à nous, gens d'Achaïe !.. Non ! jamais je ne vis aux côtés d'un mortel veiller l'amour des dieux autant qu'à ses côtés la visible assistance de Pallas Athéna !.. Ah ! si, d'un pareil cœur, elle prenait ta cause, combien parmi ces gens quitteraient la poursuite !

Posément, Télémaque le regarda et dit :

TÉLÉMAQUE Vieillard, je ne crois pas que ton vœu s'accomplisse : quels grands mots tu dis là ! j'en ai comme un vertige ! Oh ! non ! pareil bonheur passerait mon espoir, quand les dieux le voudraient.

Athéna, la déesse aux yeux pers, intervint :

CHANT III

ATHÉNA Quel mot s'est échappé de l'enclos de tes dents ? Oh ! Télémaque ! un dieu sauve aisément son homme, aussitôt qu'il le veut, et même du plus loin !.. Pour moi, le choix est fait : tous les maux à souffrir avant d'être rentré et de voir au logis la journée du retour, plutôt qu'aller tout droit tomber à mon foyer, comme tomba l'Atride dans le piège tendu par Égisthe et sa femme !.. Il est vrai que la mort est notre lot commun et que même les dieux ne peuvent l'écarter de l'homme qu'ils chérissent, quand la Parque de mort s'en vient tout de son long le coucher au trépas.

Posément, Télémaque la regarda et dit :

TÉLÉMAQUE Mentor, n'en parlons plus, malgré notre chagrin. Pour lui, c'en est fini du retour, et le lot qu'il eut des Immortels, c'est la mort, désormais, la Parque ténébreuse. Mais d'un autre sujet je voudrais m'enquérir : interrogeons Nestor ; personne des humains n'est plus juste et plus sage, si bien qu'il m'apparaît plutôt comme un des dieux.

» Nestor, fils de Nélée, dis-moi la vérité : comment donc est tombé ce puissant de la terre, l'Atride Agamemnon ? où était Ménélas ?.. quelle ruse de mort avait imaginée le cauteleux Égisthe, pour tuer un héros qui le valait cent fois ?.. Ménélas n'était pas en Argos d'Achaïe ? il courait par le monde ?.. et c'est pourquoi l'autre eut l'audace de son crime ?

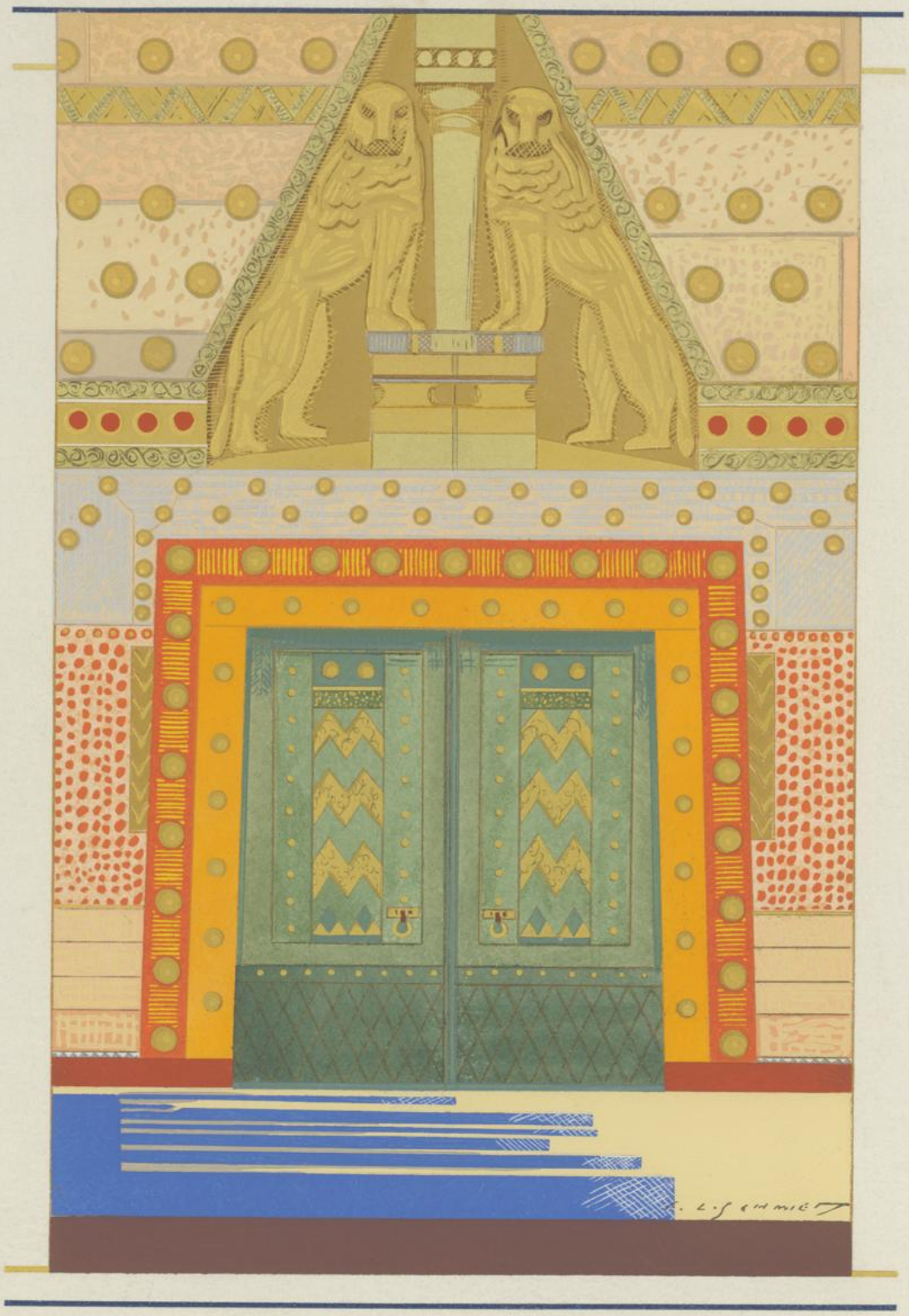
Le vieux maître des chars, Nestor, lui répondit :

NESTOR Oui, mon fils, tu sauras toute la vérité ; mais je vois que, déjà, toi-même, tu devines ce qui fût advenu si ce

blond Ménélas, quand il revint de Troie, avait encor trouvé, au manoir de l'Atride, Égisthe survivant ; à son cadavre même, il n'aurait pas donné la terre pour tombeau ; dans les champs, hors des murs, les chiens et les oiseaux l'eussent déchiqueté, et pas une Achéenne n'eût osé le pleurer ; son crime était trop grand !.. Donc, nous étions là-bas, entassant les exploits, tandis que, bien tranquille au fond de son Argos, en ses prés d'élevage, cet Égisthe enjôlait la femme de l'Atride. Elle, au commencement, repoussait l'œuvre infâme : divine Clytemnestre ! elle n'avait au cœur qu'honnêtes sentiments et près d'elle restait l'aède que l'Atride, à son départ vers Troie, avait tant adjuré de veiller sur sa femme ! Mais vint l'heure où le sort lui jeta le lacet et la mit sous le joug : Égisthe prit l'aède ; sur un îlot désert, il le laissa en proie et pâture aux oiseaux... Alors, ce qu'il voulait, elle aussi le voulut : il l'emmena chez lui. Que de cuisseaux brûlés aux saints autels des dieux !.. que d'ors, de broderies suspendus en offrandes, pour célébrer l'exploit dont jamais, en son cœur, il n'avait eu l'espoir !..

» Nous revenions de Troie et, voguant de conserve, l'Atride Ménélas et moi, toujours intimes, nous touchions au Sounion, au cap sacré d'Athènes, quand Phœbos Apollon, de ses plus douces flèches, vint frapper le pilote de Ménélas, Phrontis, et ce fils d'Onétor mourut en pleine vogue, la barre entre les mains : il n'avait pas d'égal parmi tous les humains pour mener un navire à travers les bourrasques. Ménélas, en dépit de sa hâte, voulut ensevelir son homme : il fit relâche et lui rendit tous les

CHANT III



honneurs. Puis il se rembarqua sur les vagues vineuses et s'en vint d'une course, au creux de ses vaisseaux, jusque sous la falaise abrupte du Malée. C'est alors que le Zeus à la grand' voix les mit en funeste chemin. Il lâcha sur leur dos les rafales sifflantes ; le flot géant dressa ses montagnes gonflées ; de la flotte coupée, le gros fut entraîné chez les Cydoniens, qui vivent sur les bords du Jardanos crétois. Dans la brume des mers, aux confins de Gortyne, il est un rocher nu, qui tombe sur le flot ; le Notos contre lui jette ses grandes houles, qui le prennent en flanc du côté de Phæstos, et ce caillou tient tête à cette vague énorme : c'est là qu'atterrissant, les hommes à grand'peine évitèrent la mort ; mais le ressac sur les écueils brisa les coques.

» Il restait cinq vaisseaux à la proue azurée, qu'en Égypte le vent et la vague poussèrent. Pendant que Ménélas, pour faire son plein d'or et de provisions, croisait et cabotait chez ces gens d'autre langue, Égisthe à son foyer lui préparait le deuil : l'Atride fut tué ; le peuple, mis au joug : l'autre régna sept ans sur tout l'or de Mycènes. Mais la huitième année, survint pour son malheur notre Oreste divin, et comme, après le meurtre, ayant enseveli cette mère odieuse et ce poltron d'Égisthe, il offrait le repas funèbre aux Argiens, le même jour, ce bon crieur de Ménélas ramena ses vaisseaux bondés à pleine charge ... Mais toi, suis mon conseil : jusque chez Ménélas, je t'invite à te rendre. C'est lui qui, le dernier, est rentré du dehors, d'un monde où l'on n'a pas grand espoir du retour, quand une fois les vents vous y ont égaré ; c'est si loin dans la mer qu'on ne

sait pas d'oiseaux qui, dans la même année, refassent le voyage : ah ! le gouffre terrible !.. Va donc chez Ménélas : prends ton vaisseau, tes gens... Préfères-tu la route ? j'ai mon char, mes chevaux, et n'ai-je pas des fils qui sauront te conduire chez le blond Ménélas, à Sparte la divine. En personne, prie-le de te parler sans feinte ; ne crains pas de mensonge ; il est toute sagesse !

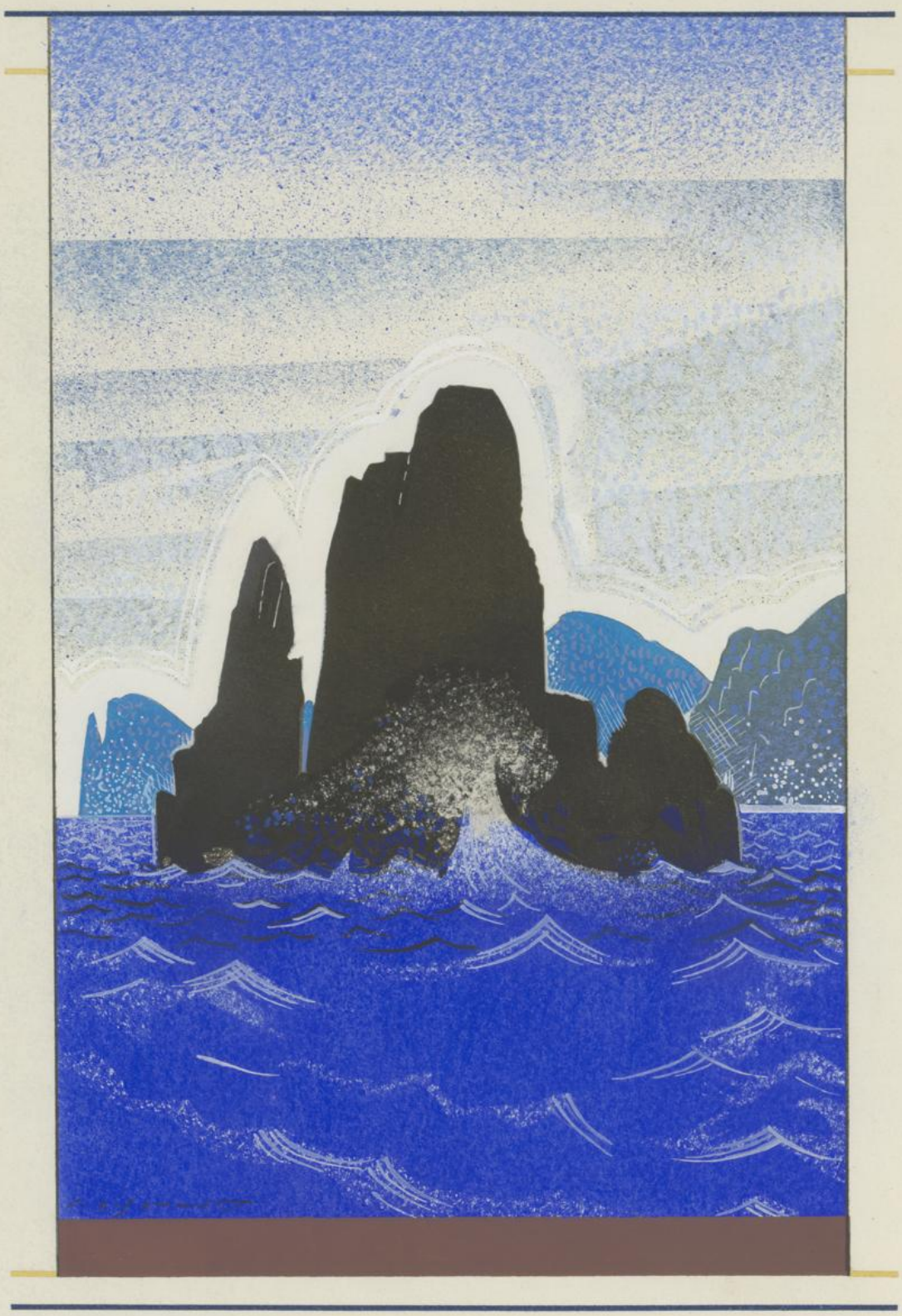
Comme Nestor parlait, le soleil se coucha ; le crépuscule vint. Athéna, la déesse aux yeux pers, dit alors :

ATHÉNA Nous voilà renseignés, Vieillard, de point en point. Maintenant, détachez les langues des victimes ; mélangez-nous du vin pour prier Posidon et tous les Immortels ; puis songeons au sommeil ; c'est l'heure : la lumière au noroît disparaît ; en un festin des dieux, il faut savoir quitter la table et s'en aller.

A peine avait parlé cette fille de Zeus que tous obéissaient. Les hérauts leur donnaient, sur les mains, à laver. La jeunesse emplissait, jusqu'aux bords, les cratères. La coupe de chacun fut remplie pour l'offrande ; on jeta dans le feu les langues des victimes ; pour les libations aux dieux, on se leva et, l'offrande achevée, on but tout son content.

Comme alors Athéna, ainsi que Télémaque au visage de dieu, parlait de retourner au creux de leur vaisseau, Nestor avec des mots pressants les arrêta :

NESTOR Que Zeus et tous les dieux m'épargnent cet affront ! Vous voulez me quitter et rentrer au croiseur ? Me croyez-vous alors si démuni, si pauvre, que je n'aie au logis ni draps ni couvertures pour me coucher moi-même et pour



coucher mes hôtes autrement qu'à la dure ?.. Non ! non ! j'ai de bons draps, et j'ai des couvertures, et ce n'est pas le fils de ce héros d'Ulysse qui s'en ira coucher à bord, sur son gaillard, tant que je vivrai, moi, ou qu'après moi, des fils garderont mon manoir pour héberger les hôtes qui viennent sous mon toit.

Athéna, la déesse aux yeux pers, répliqua :

ATHÉNA Tu dis bien, vieil ami !.. Télémaque aurait tort de ne pas t'obéir : c'est de beaucoup le mieux qu'il aille, sur tes pas, dormir en ton manoir, tandis qu'au noir vaisseau, j'irai calmer nos gens et leur donner les ordres : j'ai l'honneur d'être à bord l'homme d'âge, et le seul ; c'est par pure amitié que ce jeune équipage a suivi jusqu'ici le vaillant Télémaque ; ils sont tous de son âge. Permets donc que, ce soir, je retourne dormir au flanc du noir vaisseau. Dès l'aurore, demain, je voudrais m'en aller chez les vaillants Caucones, toucher une créance, qui n'est pas d'aujourd'hui et qui n'est pas de peu. Mais toi, prends cet ami ; quand il sera chez toi, envoie-le sur ton char avec l'un de tes fils, auquel tu donneras les plus vites et les plus forts de tes trotteurs.

A ces mots, l'Athéna aux yeux pers disparut, changée en une orfraie. Le trouble s'empara de tous les Achéens. Étonné d'avoir vu de ses yeux le prodige, Nestor avait saisi la main de Télémaque et lui disait tout droit :

NESTOR J'ai confiance, ami : tu seras brave et fort, puisque, si jeune encor, les dieux à tes côtés viennent pour te conduire. Car c'est un habitant des manoirs de l'Olympe, et nul autre sans doute que la fille de Zeus, la déesse de gloire,

cette Tritogénie qui, pour ton noble père, montrait sa préférence sur tous les Argiens... Reine, sois-nous propice ! donne-nous beau renom, à ma digne compagne, à mes enfants, à moi ! je te sacrifierai une vache d'un an, une bête indomptée, dont nul n'ait mis encore au joug le large front, et je te l'offrirai, les cornes plaquées d'or.

C'est ainsi qu'il priait ; Athéna l'exauça. Puis, montrant le chemin à ses fils et ses gendres, le vieux maître des chars, Nestor, les ramena vers sa belle demeure.

Quand ils eurent atteint les grands appartements de ce royal manoir, en ligne ils prirent place aux sièges et fauteuils. Le Vieillard, pour fêter leur venue, ordonna de mêler au cratère le plus doux de ses vins de garde, un vin d'onze ans, et lorsque, déliant la coiffe, l'intendante eut débouché la jarre, et qu'il eut achevé le mélange au cratère, il fit l'offrande avec une longue prière à la fille du Zeus à l'égide, Athéna.

L'offrande terminée, on but tout son content, puis chacun s'en alla dormir en son logis. Mais, pour coucher le fils de son divin Ulysse, c'est dans l'entrée sonore que, sans aller plus loin, le vieux maître des chars avait fait préparer deux cadres ajourés : auprès de Télémaque, il laissa Pisistrate, le meneur des guerriers à la vaillante lance, le dernier de ses fils qui restât au manoir sans être marié. Lui-même alla dormir au fond du haut logis, où sa femme et régente lui tenait préparés le lit et le coucher.

CHANT III

DANS SON BERCEAU DE BRUME, À PEINE AVAIT PARU L'AURORE AUX DOIGTS DE ROSES QUE, S'ÉLANÇANT DU LIT, LE VIEUX MAÎTRE DES CHARS, NESTOR, VINT PRENDRE PLACE AU BANC DE PIERRES LISSES QUI FLANQUAIT LA GRAND'PORTE. SUR CES PIERRES BLANCHIES, À L'ENDUIT TOUJOURS FRAIS, NÉLÉE SIÉGEAIT JADIS POUR DONNER DES AVIS QUI L'ÉGALAIENT AUX DIEUX. MAIS DEPUIS QUE LA PARQUE L'AVAIT MIS À SON JOUG ET PLONGÉ DANS L'HADÈS, C'EST L'ANTIQUE NESTOR, REMPART DE L'ACHAÏE, QUI, LE SCEPTRE À LA MAIN, Y TRÔNAIT DÉSORMAIS.

LA TROUPE DE SES FILS L'ENTOURA ; ÉCHÉPHRON, STRATIOS ET PERSEUS ARRIVAIENT DE LEURS CHAMBRES, PUIS, AVEC ARÉTOS, LE DIVIN THRASYMÈDE ; VINT ENFIN LE HÉROS PISISTRATE, EN SIXIÈME ; AVEC LUI, TÉLÉMAQUE AU VISAGE DE DIEU, QUE L'ON MENA SIÉGER À CÔTÉ DU VIEILLARD.

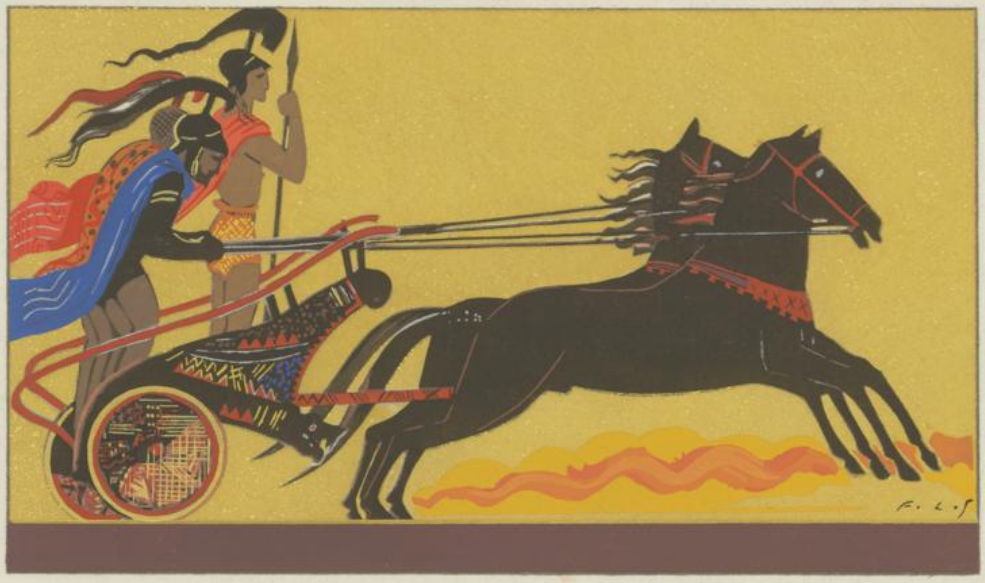
LE VIEUX MAÎTRE DES CHARS, NESTOR, PRIT LA PAROLE :

NESTOR Sans retard, chers enfants, accomplissez mon vœu : parmi les Immortels, invoquons Athéna, qui vint, de sa personne, honorer l'opulent festin de notre dieu !.. Allons ! que l'un de vous descende dans la plaine me chercher une vache et la ramène en hâte, poussée par un bouvier ! Qu'un autre, au noir vaisseau, aille querir les gens du vaillant Télémaque ; deux resteront à bord ; qu'on amène les autres ! Qu'un troisième aille dire au doreur Laerkès de venir plaquer l'or aux cornes de la bête ! Restez ici, vous autres ! ne vous dispersez pas ; mais dans les grands appartements qu'on dise aux femmes de nous faire là-bas les apprêts du festin et qu'on apporte ici des sièges et du bois et de l'eau sans souillure.

Il eut à peine dit que chacun s'empressait. On vit venir, montant de la plaine, la vache, venir aussi du fin croiseur les compagnons du vaillant Télémaque, venir le ferronnier, qui tenait dans ses mains les outils de son art, les instruments de bronze servant à battre l'or, l'enclume, le marteau, les tenailles bien faites. Athéna vint aussi jouir du sacrifice.

Nestor, le vieux meneur de chevaux, fournit l'or. L'ouvrier en plaqua les cornes de la vache, à petits coups soigneux, pour que ce bel ouvrage trouvât grâce devant les yeux de la déesse. Stratios et le divin Échéphron amenèrent la bête par les cornes. Dans un bassin à fleurs, Arétos apporta du cellier l'eau lustrale ; son autre main tenait la corbeille des orges. Debout près de la vache et prêt à la frapper, Thrasymède à l'ardeur batailleuse tenait une hache affilée, et Perseus avait pris le vase pour le sang.

CHANT III



Nestor, le vieux meneur de chevaux, répandit l'eau lustrale et les orges, puis il fit à Pallas une longue prière et, comme il prélevait quelques poils de la tête, qu'il lançait dans le feu, l'assistance en priant jeta des pincées d'orge.

Déjà, faisant un pas, le bouillant Nestoride Thrasymède a frappé, et la hache a tranché les tendons cervicaux : la bête tombe inerte, sous les clameurs sacrées des filles et des brus et de la vieille reine, Eurydice, l'aînée des filles de Clymène. Fils et gendres alors, saisissant la victime, la lèvent au-dessus du sol aux larges voies ; le meneur des guerriers, Pisistrate, l'égorge : dans le flot du sang noir, l'âme quitte les os. On dépèce à la hâte ; selon le rite, on détache les quatre membres ; on les couvre de graisse sur l'une et l'autre face, on empile, dessus, d'autres morceaux saignants. Nestor, les ayant mis à

brûler sur les bûches, fait sa libation d'un vin aux sombres feux. La jeunesse l'entoure en tenant à la main les quintuples brochettes. Puis, les cuisseaux brûlés, on goûte des grillades et, découpant menu le reste de la bête, on le met à rôtir au bout des longues broches que l'on tient à deux mains.

Cependant Télémaque était allé au bain. Une des Néléides, la jolie Polycaste — des filles de Nestor c'était la moins âgée — après l'avoir baigné et frotté d'huile fine, le vêtit d'une robe et d'une belle écharpe ; en quittant la baignoire, il avait l'apparence et l'allure d'un dieu ; il revint prendre siège à côté de Nestor, le pasteur de ce peuple.

On retira du feu les grosses viandes cuites ; on s'assit au festin et de nobles servants veillèrent à remplir de vin les coupes d'or. Quand on eut satisfait la soif et l'appétit, le vieux maître des chars, Nestor, prit la parole :

NESTOR Allons ! amenez-nous, mes fils, pour Télémaque, nos chevaux aux longs crins ; liez-les sous le char, et qu'il se mette en route !

A peine avait-il dit, dociles à sa voix, ses fils au joug du char liaient les deux trotteurs, et la dame-intendante chargeait le pain, le vin, les mets, tout un repas de nourrissons de Zeus.

Télémaque monta dans le char magnifique. A ses côtés, le Nestoride Pisistrate, le meneur des guerriers, monta et prit en mains les rênes et le fouet : un coup pour démarrer ; les chevaux, s'envolant de grand cœur vers la plaine, laissèrent sur sa butte la ville de Pylos...

Le joug, sur leurs deux cous, tressauta tout le jour. Le

soleil se couchait, et c'était l'heure où l'ombre emplit toutes les rues, comme on entrait à Phères, où le roi Dioclès, un des fils d'Orsiloque, un petit-fils d'Alphée, leur offrit pour la nuit son hospitalité.

Mais sitôt que parut, dans son berceau de brume, l'Aurore aux doigts de roses, attelant les chevaux et montant sur le char aux brillantes couleurs, ils poussaient hors du porche et de l'entrée sonore, vers les blés de la plaine : là, d'une seule traite, on acheva la route, tant les bêtes avaient de vitesse et de fond.

Le soleil se couchait, et c'était l'heure où l'ombre emplit toutes les rues quand, au creux des ravins, parut Lacédémone : poussant droit au manoir du noble Ménélas, ils trouvèrent le roi et nombre de ses proches qui, de ses deux enfants, fêtaient le double hymen en sa riche demeure. Ménélas envoyait sa fille au fils d'Achille, ce broyeur des guerriers, au roi des Myrmidons en sa fameuse ville. A Sparte, pour son fils, Ménélas avait pris la fille d'Alector. Il aimait de tout cœur, quoique né d'une esclave, ce fort Mégapenthès ; car, d'Hélène, les dieux lui avaient refusé toute autre descendance, après qu'elle avait eu d'abord son Hermione, aussi belle et charmante que l'Aphrodite d'or.

Donc, sous les hauts plafonds de la grande demeure, ils étaient au festin, voisins et familiers du noble Ménélas. Mais les deux arrivants attendaient au portail, eux et leurs deux chevaux. Or maître Étéoneus les vit, comme il sortait : c'était l'un des coureurs du noble Ménélas ; dans la salle, il rentra

POUR DONNER LA NOUVELLE ET, SE TENANT DEBOUT PRÈS DU PASTEUR DU PEUPLE, IL DIT CES MOTS AILÉS :

ÉTÉONEUS MÉNÉLAS, NOURRISSON DE ZEUS, NOUS AVONS LÀ DEUX HÉROS ÉTRANGERS, EN QUI SE RECONNAÎT LA RACE DU GRAND ZEUS ; OR, DIS-MOI, DEVONS-NOUS DÉTELER LEURS TROTTEURS ?.. OU LES CONDUIRE AILLEURS CHERCHER QUI LES ACCUEILLE ?

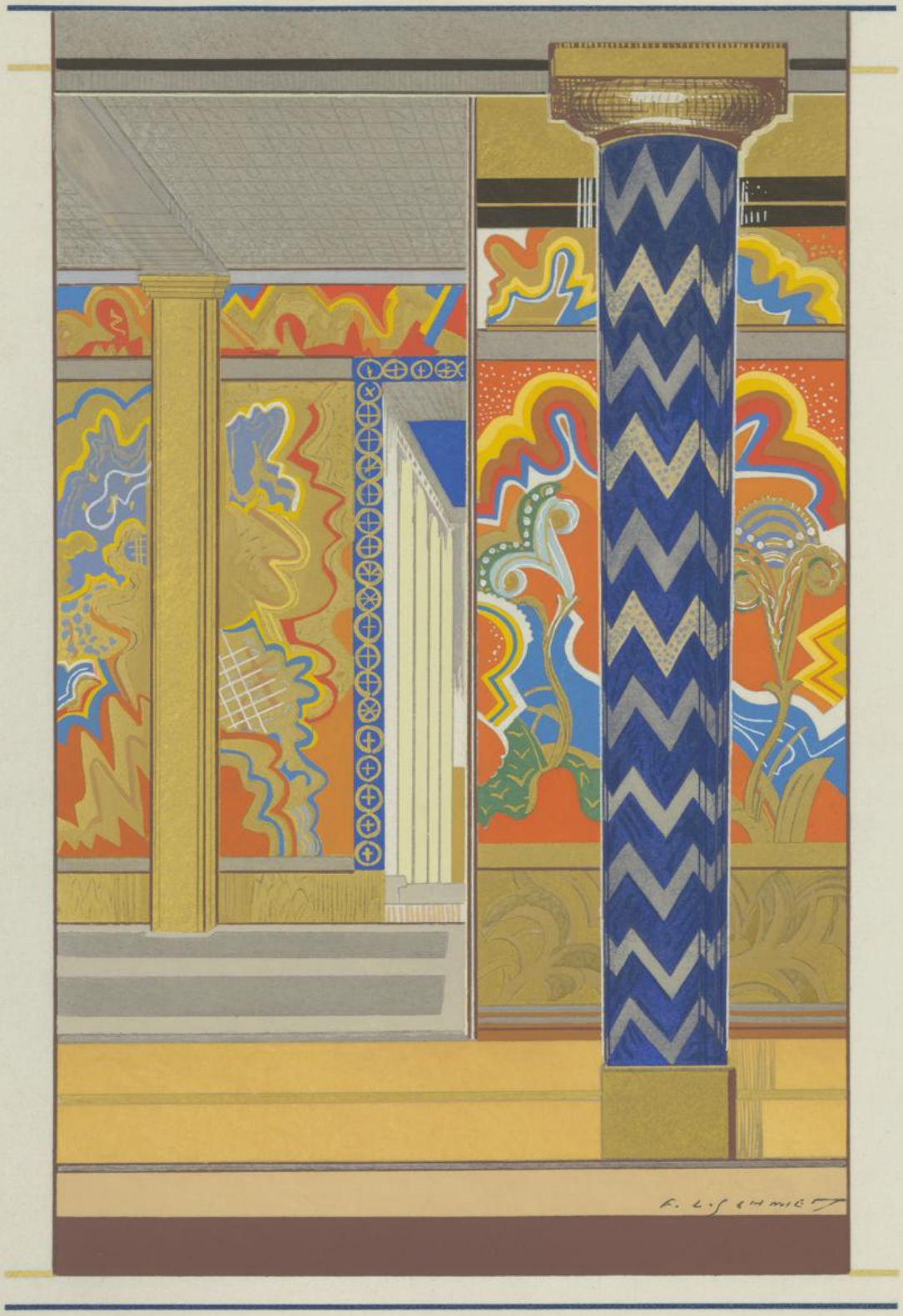
MAIS LE BLOND MÉNÉLAS, D'UN TON FORT INDIGNÉ :

MÉNÉLAS OH ! FILS DE BOÉTHOS, ÉTÉONEUS, JADIS TU N'ÉTAIS PAS UN SOT !.. VOILÀ, COMME UN ENFANT, QUE TU DIS DES SORNETTES ! COMBIEN DE FOIS, AVANT DE RENTRER AU LOGIS, N'AVONS-NOUS PAS, TOUS DEUX, MANGÉ LE PAIN DES AUTRES ? ET PLAISE ENCORE À ZEUS QUE NOUS SOYONS TOUJOURS À L'ABRI DE CES MAUX !.. DÉTELLE LEURS CHEVAUX ET COURS NOUS AMENER CES HÔTES AU FESTIN !

A PEINE AVAIT-IL DIT QU'ÉTÉONEUS COURANT SORTAIT DE LA GRAND' SALLE, APPELAIT, EMMENAIT D'AUTRES SERVANTS-COUREURS, DÉTELAIT LES CHEVAUX QUI SUAIENT SOUS LE JOUG, LES ATTACHAIT AUX CRÈCHES DE LA CAVALERIE, LEUR DONNAIT DU FROMENT MÉLANGÉ D'ORGE BLANCHE ET, REDRESSANT LE CHAR, L'ACCOTAIT SUR LE MUR DU FOND TOUT RELUISANT, PUIS AU MANOIR DIVIN FAISAIT ENTRER LES HÔTES. LEURS REGARDS ÉTONNÉS PARCOURAIENT LA DEMEURE DU NOURRISSON DE ZEUS ; CAR, SOUS LES HAUTS PLAFONDS DU NOBLE MÉNÉLAS, C'ÉTAIT COMME UN ÉCLAT DE SOLEIL ET DE LUNE.

LORSQU'ILS EURENT EMPLI LEURS YEUX DE CES MERVEILLES, ILS S'EN FURENT AU BAIN DANS LES CUVES POLIES ; PUIS, BAIGNÉS ET FROTTÉS D'HUILE PAR LES SERVANTES, REVÊTUS DE LA ROBE ET DU MANTEAU DE LAINE, ILS REVINRENT AUPRÈS DE MÉNÉLAS L'ATRIDE S'ASSEOIR EN DES FAUTEUILS.

CHANT IV



Vint une chambrière qui, portant une aiguière en or et du plus beau, leur donnait à laver sur un bassin d'argent et dressait devant eux une table polie. Vint la digne intendante : elle apportait le pain et le mit devant eux. Puis le blond Ménélas les invita du geste :

MÉNÉLAS Voici le pain : prenez, tous deux ; bon appétit ! une fois restaurés, vous direz qui vous êtes !

Il dit et leur offrit les morceaux rissolés d'un gras filet de boeuf, qu'il prit à pleines mains : c'était la part d'honneur réservée pour sa table ; vers ces morceaux de choix préparés et servis, ils tendirent les mains.

Quand on eut satisfait la soif et l'appétit, Télémaque, pour n'être entendu d'aucun autre, dit en penchant le front vers le fils de Nestor :

TÉLÉMAQUE Vois donc, fils de Nestor, cher ami de mon coeur ! sous ces plafonds sonores, vois les éclairs de l'or, de l'électron, du bronze, de l'argent, de l'ivoire !.. Zeus a-t-il plus d'éclat au fond de son Olympe ?

Il disait ; mais le blond Ménélas entendit et, se tournant vers eux, leur dit ces mots ailés :

MÉNÉLAS Chers enfants, Zeus n'a pas de rival ici-bas ! Quant aux humains, comment savoir s'il en est un qui m'égale en richesses ?.. Mais qu'il m'en a coûté de maux et d'aventures chez les gens d'Égyptos, d'Arabie, de Sidon, et dans cette Libye où les agneaux ont des cornes dès leur naissance, où, du prince au berger, tout homme a son content de fromage, de viande et de laitage frais ; les bêtes tous les jours accourent à la traite,

car trois fois dans l'année les brebis mettent bas... C'est pendant qu'en ces mers, j'allais à l'aventure, faisant mon plein de vivres, que l'autre surgissait de l'ombre et me tuait mon frère, ah ! trahison d'une femme perdue !.. Non ! je n'ai plus de joie à régner sur ces biens ! vos pères, quels qu'ils soient, ont dû vous le conter : que de maux j'ai soufferts, quel foyer j'ai perdu, peuplé d'êtres si chers, avec une si belle et si grande opulence... Plût au ciel que, n'ayant qu'un tiers de ces richesses, j'eusse vécu chez moi et qu'ils fussent en vie, tous les héros tombés dans la plaine de Troie, si loin de notre Argos, de nos prés d'élevage ! Ah ! sur eux, sur eux tous, je pleure et me lamente ! Je sanglote parfois pour soulager mon cœur, et parfois je m'arrête : du frisson des sanglots, l'homme est si tôt lassé ! Oui, sur eux tous, je pleure ; mais en cette tristesse, il est une mémoire qui m'obsède partout, au lit comme au festin, car nul des Achéens ne sut peiner pour moi comme peinait Ulysse, et d'un si bel élan ! Dire qu'il n'a trouvé que souffrances au bout ! Pour moi, c'est un chagrin qui jamais ne me quitte de le savoir toujours absent et d'ignorer son salut ou sa mort !.. Et sur lui, comme moi, pleurent le vieux Laerte, la sage Pénélope et son fils Télémaque, qu'il dut, à peine né, laisser en sa maison.

Il disait. Télémaque, à ce nom de son père, sentait monter en lui un besoin de sanglots ; les pleurs, lui jaillissant des yeux, roulaient au sol : on parlait de son père ! De son manteau de pourpre, qu'il saisit à deux mains, il se cacha les yeux. Ménélas devina, mais attendit, l'esprit et le cœur hésitants : laisserait-il

ce fils se réclamer d'un père ?.. prendrait-il les devants pour tâcher de savoir ?.. Son esprit et son cœur ne savaient que résoudre. Or, voici que, sortant des parfums de sa chambre et de ses hauts lambris, Hélène survenait : on eût dit l'Artémis à la quenouille d'or. Adrasté avança une chaise ouvragée, qu'Alkippé recouvrit d'un doux carreau de laine, puis Phylo déposa la corbeille d'argent, un cadeau d'Alcandra, la femme de Polybe. C'était un habitant de la Thèbes d'Égypte, la ville où les maisons regorgent de richesses. Tandis qu'à Ménélas, Polybe avait donné deux baignoires d'argent et deux trépieds en or, avec dix talents d'or, Hélène avait reçu d'Alcandra, son épouse, des présents merveilleux : une quenouille d'or et, montée sur roulettes, la corbeille d'argent aux lèvres de vermeil, que venait d'apporter Phylo, la chambrière, et qu'emplissait le fil dévidé du fuseau ; dessus, était couchée la quenouille, chargée de laine purpurine.

Hélène prit le siège avec le marchepied et aussitôt pressa son mari de demandes :

HÉLÈNE Ménélas, nourrisson de Zeus, peut-on savoir le nom de ces amis ?.. Est-ce erreur de ma part ?.. est-ce la vérité ?.. J'obéis à mon cœur et je dis que mes yeux n'ont jamais contemplé pareille ressemblance ni d'homme ni de femme : cette vue me confond... C'est sûrement le fils de ce grand cœur d'Ulysse !.. c'est lui !.. c'est Télémaque, qu'à peine il a vu naître et qu'il dut, le héros, laisser en sa maison, quand vous tous, Achéens, pour moi, face de chienne, poussiez vers Ilion la plus hardie des guerres.

En réponse, le blond Ménélas répliqua :

MÉNÉLAS Je pense comme toi, ma femme : moi aussi, j'ai vu la ressemblance. Ulysse ! le voilà ! ce sont ses pieds, ses mains, l'éclair de son regard, sa tête et, sur le front, la même chevelure ! Justement je venais d'évoquer sa mémoire, rappelant tous les maux que ce héros avait endurés pour ma cause, quand notre hôte, les cils chargés de grosses larmes, prit son manteau de pourpre et se cacha les yeux.

Pisistrate, le fils de Nestor, intervint :

PISISTRATE Ménélas, fils d'Atrée, le nourrisson de Zeus, le meneur des guerriers, c'est bien, comme tu dis, le fils de ce héros. Quant à moi, c'est Nestor, le vieux maître des chars, qui m'a mis en chemin pour lui servir de guide, car Télémaque avait le désir de te voir, espérant tes conseils et peut-être ton aide : quand le père est absent, tu sais combien le fils peut avoir à souffrir dans un manoir resté sans autres défenseurs !.. C'est maintenant son lot en l'absence d'Ulysse et, contre le malheur, il n'a plus dans son peuple à qui se confier.

En réponse, le blond Ménélas répliqua :

MÉNÉLAS Oh ! ciel ! j'ai sous mon toit le fils de cet ami qui jadis, pour ma cause, affronta tant de luttes ! Je m'étais bien promis, quand il viendrait chez moi, que nul des Achéens n'aurait meilleur accueil. Si le dieu de l'Olympe, le Zeus à la grand'voix, nous avait accordé de repasser, tous deux, la mer sur nos croiseurs, je voulais en Argos lui céder une ville, lui bâtir un manoir, le transplanter d'Ithaque avec ses biens, son fils, son peuple tout entier ; j'aurais vidé pour eux quelqu'une

des cités qui, dans le voisinage, ont reconnu ma loi, et nous aurions ici fréquenté l'un chez l'autre, sans que rien vînt troubler notre accord et nos joies, jusqu'au jour où la mort nous eût enveloppés dans son nuage d'ombre... Il a fallu qu' un dieu, m'enviant ce bonheur, ne privât du retour que lui, le malheureux !

C'est ainsi qu'il parlait et tous sentaient monter un besoin de sanglots. On vit alors pleurer Hélène l'Argienne, cette fille de Zeus, et pleurer Télémaque, et Ménélas l'Atride ! et le fils de Nestor n'eut pas les yeux sans larmes : son cœur se rappelait l'éminent Antiloque.

Plein de ce souvenir, il dit ces mots ailés :

PISISTRATE Atride, notre vieux Nestor te proclamait le plus sage des hommes, chaque fois que ton nom revenait sur nos lèvres. Mais, ce soir, si tu veux, écoute mon conseil : je ne trouve aucun charme à ces pleurs après boire ; laissons venir l'Aurore ; dès qu'elle sortira de son berceau de brume, ce n'est certes pas moi qui trouverai mauvais que l'on pleure les morts, victimes du destin. C'est encore un hommage, et le dernier à rendre à ces infortunés, que les cheveux coupés et les larmes aux joues : j'ai perdu, moi aussi, un frère ; il n'était pas le moins brave en Argos. Tu dois bien le savoir : si je ne l'ai jamais ni rencontré, ni vu, on m'a dit qu'entre tous, cet Antiloque était le roi de vos coureurs et de vos combattants !

En réponse, le blond Ménélas répliqua :

MÉNÉLAS Mon ami, tous tes mots et toute ta conduite sont d'un homme sensé : on te croirait plus vieux. Mais le fils

d'un tel père ne peut parler qu'en sage !.. Comme on retrouve en toi la race du héros à qui Zeus n'a jamais filé que le bonheur ! Heureux en son épouse, heureux en ses enfants, le ciel donne à Nestor, pour la fin de ses jours, de vieillir sous son toit, dans le luxe, entouré des fils les plus prudents et maîtres à la lance... Mais laissons les sanglots : ce fut une surprise ! revenons au festin ! qu'on nous donne à laver !.. dès l'aurore, demain, nous verrons les affaires que, Télémaque et moi, nous avons à traiter !

Il dit. Asphalion — c'était l'un des coureurs du noble Ménélas — vint donner à laver.

Mais la fille de Zeus, Hélène, eut son dessein. Soudain, elle jeta une drogue au cratère où l'on puisait à boire : cette drogue, calmant la douleur, la colère, dissolvait tous les maux ; une dose au cratère empêchait tout le jour quiconque en avait bu de verser une larme, quand bien même il aurait perdu ses père et mère, quand, de ses propres yeux, il aurait devant lui vu tomber sous le bronze un frère, un fils aimé !.. remède ingénieux, dont la fille de Zeus avait eu le cadeau de la femme de Thon, Polydamna d'Égypte : la glèbe en ce pays produit avec le blé mille simples divers ; les uns sont des poisons, les autres, des remèdes ; pays de médecins, les plus savants du monde, tous du sang de Pæon.

Dès qu'Hélène eut jeté sa drogue dans le vin et fait emplir les coupes, elle prit à nouveau la parole et leur dit :

HÉLÈNE Ménélas, fils d'Atrée, le nourrisson de Zeus, et vous aussi, les fils de pères glorieux, c'est Zeus qui, pouvant

tout, nous donne tour à tour le bonheur et les maux. Mais ce soir, laissez-vous aller en cette salle au plaisir des discours comme aux joies du festin... Écoutez mon récit : il est de circonstance.

» Je ne saurais vous dire et vous énumérer tous les exploits de cet Ulysse au cœur vaillant. Mais voici le haut fait que cet homme énergique risqua et réussit, au pays des Troyens, au temps de vos épreuves, à vous, gens d'Achaïe ! Il s'était tout meurtri de coups défigurants ; il avait, sur son dos, jeté de vieilles loques ; on eût dit un valet dans la foule ennemie. Le voilà dans la ville. Tout Troie s'y laissa prendre ; moi seule, en cet état, je l'avais reconnu et vins l'interroger. Il rusa, esquiva ; mais, quand je l'eus baigné, frotté d'huile, habillé, je lui promis avec le plus fort des serments de ne pas révéler la présence d'Ulysse, avant qu'il eût rejoint les croiseurs et les tentes ; alors il m'expliqua le plan des Achéens ; puis, de son long poignard, il fit un grand massacre en ville et retourna porter aux Argiens sa charge de nouvelles. Alors Troie retentit du cri des autres femmes. Mais, moi, c'était la joie que j'avais dans le cœur ! Déjà mes vœux changés me ramenaient ici, et combien je pleurais la folie qu'Aphrodite avait mise en mon cœur pour m'entraîner là-bas, loin du pays natal, et me faire quitter ma fille, mes devoirs d'épouse et un mari dont la mine ou l'esprit ne le cède à personne !

En réponse, le blond Ménélas répliqua :

MÉNÉLAS Ah ! comme en tout cela, ma femme, tu dis juste !

Je suis d'âge à connaître et l'esprit et le sens de bon nombre de ceux qu'on appelle héros, et j'ai couru le monde. Mais jamais de mes yeux encore je n'ai vu un homme ayant au cœur la vaillance d'Ulysse. Sachez ce qu'entreprit, ce que fit réussir l'énergie de cet homme !.. Dans le cheval de bois, je nous revois assis, nous tous, les chefs d'Argos. Mais alors tu survins, Hélène ! en cet endroit — quelque dieu t'amenait pour fournir aux Troyens une chance de gloire — et, par trois fois, tu fis le tour de la machine ; tu tapais sur le creux, appelant nom par nom les chefs des Danaens. Près du fils de Tydée et du divin Ulysse, assis en cette foule, je t'entendais crier, et Diomède et moi n'y pouvions plus tenir ; nous nous levions déjà ; nous voulions ou sortir ou répondre au plus vite ; Ulysse nous retint et mata notre envie.

Posément, Télémaque le regarda et dit :

TÉLÉMAQUE Ménélas, fils d'Atrée, le nourrisson de Zeus, le meneur des guerriers, ce n'en est que plus triste ! n'a-t-il pas moins subi une mort lamentable ? que lui servit un cœur de fer en sa poitrine ?.. Mais, allons ! menez-nous dormir : il est grand temps d'aller goûter au lit la douceur du sommeil !

Il parlait et déjà Hélène l'Argienne avait dit aux servantes d'aller dresser les lits dans l'entrée et d'y mettre ses plus beaux draps de pourpre, des tapis par-dessus et des feutres laineux pour les couvrir encore. Les servantes, sorties, torche en main, de la salle, avaient garni les cadres.

Un héraut emmena les hôtes vers l'entrée. C'est là qu'ils se couchèrent, cependant que l'Atride et sa femme divine, Hélène

en ses longs voiles, s'en allaient reposer au fond du haut logis.

Mais, aux plaines de Sparte, Athéna s'en venait trouver le noble fils de son grand cœur d'Ulysse, lui parler du retour et hâter son départ. Télémaque et le fin Nestoride étaient là, reposant dans l'entrée du noble Ménélas.

Le tranquille sommeil pesait sur Pisistrate ; mais contre sa douceur Télémaque luttait ; soucieux de son père, il restait éveillé en cette nuit divine, quand la Vierge aux yeux pers, debout à son chevet :

ATHÉNA Télémaque, il suffit : c'est assez d'aventures si loin de ton logis ! Tu laisses ton avoir, tu laisses ta maison aux mains de tels bandits ! Ils vont tout te manger, se partager tes biens, tandis que tu perdras ton temps à ce voyage. Va-t'en donc au plus vite demander à ce bon crieur de Ménélas qu'il te remette en route, si tu veux en rentrant retrouver au foyer ton éminente mère. Car voici que son père et ses frères la pressent d'épouser Eurymaque ; de tous les prétendants, ses dons l'ont fait vainqueur ; chaque jour, il augmente encor la somme offerte.

» Écoute un autre avis et le mets en ton cœur : les chefs des prétendants te guettent, embusqués dans la passe entre Ithaque et la Samé des Roches. Ils veulent te tuer, avant que tu revoies le pays de tes pères. Écarte donc des Iles ton solide croiseur ; vogue toute la nuit : celui des Immortels qui veille à ta défense t'enverra pour rentrer une brise d'arrière. En approchant d'Ithaque, aborde au premier cap, puis renvoie ton navire et tes gens à la ville. Mais toi, monte d'abord retrouver

LE PORCHER ; PASSE LA NUIT CHEZ LUI ET LE DÉPÊCHE EN VILLE POUR AVERTIR TA MÈRE, LA SAGE PÉNÉLOPE, QUE TU RENTRES EN VIE, SAIN ET SAUF, DE PYLOS.

LA DÉESSE, À CES MOTS, DISPARUT, REGAGNANT LES SOMMETS DE L'OLYMPE.

MAIS LE FILS DU DIVIN ULYSSE, TÉLÉMAQUE, TIRA LE NESTORIDE DES DOUCEURS DU SOMMEIL, EN LE POUSSANT DU PIED ET LUI DISANT CES MOTS :

TÉLÉMAQUE PISISTRATE ! DEBOUT ! ALLONS, FILS DE NESTOR ! AMÈNE LES CHEVAUX AU SABOT NON FENDU, ATTELLE-LES AU CHAR, ET METTONS-NOUS EN ROUTE !

MAIS LE FILS DE NESTOR, PISISTRATE, LUI DIT :

PISISTRATE EN CETTE NUIT PROFONDE, QUEL MOYEN DE LANCER LES CHEVAUX, TÉLÉMAQUE, SI PRESSÉS QUE, TOUS DEUX, NOUS SOYONS DE PARTIR ?.. L'AURORE N'EST PAS LOIN. ATTENDS QUE MÉNÉLAS L'ATRIDE, LE SEIGNEUR À LA LANCE FAMEUSE, VIENNE NOUS APPORTER SES CADEAUX SUR LE CHAR, EN TE DONNANT CONGÉ AVEC DES MOTS AIMABLES : QUEL MEILLEUR SOUVENIR POUR LE RESTANT DES JOURS QU'UNE BONNE AMITIÉ ÉTABLIE D'HÔTE À HÔTE ?

A PEINE AVAIT-IL DIT QUE L'AURORE MONTAIT SUR SON TRÔNE DORÉ, ET VOICI QUE CE BON CRIEUR DE MÉNÉLAS, AYANT QUITTÉ LE LIT D'HÉLÈNE AUX BEAUX CHEVEUX, S'EN VENAIT LES REJOINDRE.

DÈS QUE LE FILS D'ULYSSE EUT APERÇU LE ROI, IL VÊTIT À LA

hâte sa robe reluisante et, sortant dans la cour, vint à lui pour lui dire :

TÉLÉMAQUE Ménélas, fils d'Atrée, le nourrisson de Zeus, le meneur des guerriers, renvoie-moi, il est temps, au pays de mes pères ; mon cœur n'a plus qu'un vœu ; c'est de rentrer chez moi.

Ce bon crieur de Ménélas lui répondit :

MÉNÉLAS Quel est donc le besoin, ô seigneur Télémaque ! qui chez moi, dans ma divine Lacédémone, t'amena sur le dos de la plaine marine ? C'est pour toi ?.. pour ton peuple ? dis-moi la vérité !

Posément, Télémaque le regarda et dit :

TÉLÉMAQUE Ménélas, fils d'Atrée, le nourrisson de Zeus, le meneur des guerriers, je viens savoir de toi s'il est quelques rumeurs sur le sort de mon père. On mange ma maison ; on m'a perdu déjà le meilleur de mon bien !.. Oui ! je vois ma demeure emplie de gens hostiles, qui chaque jour me tuent mes troupeaux de moutons et mes vaches cornues à la démarche torse : ils courtisent ma mère et leur morgue est sans frein. Aussi, je t'en conjure, par tout ce que mon père, cet Ulysse vaillant, a pu dire, entreprendre et, suivant sa promesse, réussir pour ta cause au pays des Troyens, au temps de vos épreuves, à vous, gens d'Achaïe ; l'heure est enfin venue pour moi qu'il t'en souvienne : dis-moi la vérité.

Mais le blond Ménélas, d'un ton fort indigné :

MÉNÉLAS Misère ! ah ! c'est au lit du héros de vaillance que voudraient se coucher ces hommes sans vigueur !.. Zeus le

père !.. Athéna !.. Apollon !.. Si, demain, il pouvait revenir tel qu'aux murs de Lesbos, nous le vîmes un jour accepter le défi du fils de Philomèle et lutter avec lui et, de son bras robuste, le tomber pour la joie de tous nos Achéens ! Qu'il rentre, cet Ulysse, parler aux prétendants ! tous auront la vie courte en des noces amères ! Mais je réponds à tes prières et demandes, sans un mot qui t'égare ou te puisse abuser : oui ! tout ce que m'a dit un des Vieux de la Mer au parler prophétique, le voici sans omettre et sans changer un mot.

» C'était dans l'Égyptos, d'où je voulais rentrer : les dieux m'y retenaient pour n'avoir pas rempli le vœu d'une hécatombe. Il est, en cette mer des houles, un îlot qu'on appelle Pharos : par devant l'Égyptos, il est à la distance que franchit en un jour l'un de nos vaisseaux creux, quand il lui souffle en poupe une brise très fraîche. On trouve dans cette île un port avec des grèves, d'où peuvent se remettre à flot les fins croiseurs, lorsqu'ils ont fait de l'eau au trou noir de l'aiguade. C'est là, depuis vingt jours, que les dieux m'arrêtaient, sans que rien annonçât l'un de ces vents du large qui, prenant les vaisseaux, les mènent sur le dos de la plaine marine.

» Nos vivres s'épuisaient, et le cœur de mes hommes, quand la pitié d'un dieu s'émut et me sauva. Le robuste Protée, un des Vieux de la Mer, a pour fille Idothée, dont je touchai le cœur. Un jour que j'errais seul, elle vint m'aborder ; j'étais loin de mes gens, qui passaient leurs journées sur le pourtour de l'île à jeter aux poissons les hameçons crochus ; la faim tordait les ventres !

» Debout à mes côtés, elle prend la parole :

CHANT IV

IDOTHÉE C'en est trop, étranger !.. n'es-tu donc qu'un enfant ou qu'un faible d'esprit ?.. ou t'abandonnes-tu toi-même et trouves-tu plaisir à tes souffrances ? Depuis combien de jours es-tu là dans cette île, captif, et sans trouver le moyen d'en sortir ?.. ne vois-tu pas faiblir le cœur des équipages ?

» A ces mots de la Nymphe, aussitôt je réponds :

MÉNÉLAS Je ne sais pas ton nom, déesse ; mais écoute : c'est bien contre mon gré que je reste captif ; j'ai dû manquer aux dieux, maîtres des champs du ciel... Ah ! dis-moi, puisque les Immortels savent tout, lequel des dieux m'entrave et me ferme la route.

» Je dis. Elle reprend, cette toute divine :

IDOTHÉE Oui, je veux, étranger, te répondre sans feinte. En cette île, fréquente un des Vieux de la Mer : c'est l'immortel Protée, le prophète d'Égypte, qui connaît, de la mer entière, les abîmes ; vassal de Posidon, il est, dit-on, mon père, celui qui m'engendra... Ah ! lui, si tu pouvais le prendre en embuscade !.. il te dirait la route, la longueur des trajets et comment revenir sur la mer aux poissons ; si tu le désirais, il te dirait encore, ô nourrisson de Zeus, tout ce qu'en ton manoir, il a pu survenir de maux et de bonheur.

» A ces mots de la Nymphe, aussitôt je réponds :

MÉNÉLAS Alors conseille-moi !.. quelle embûche dresser à ce vieillard divin ? Il fuira, s'il me voit de loin ou me devine : mettre un dieu sous le joug, c'est assez malaisé pour un simple mortel.

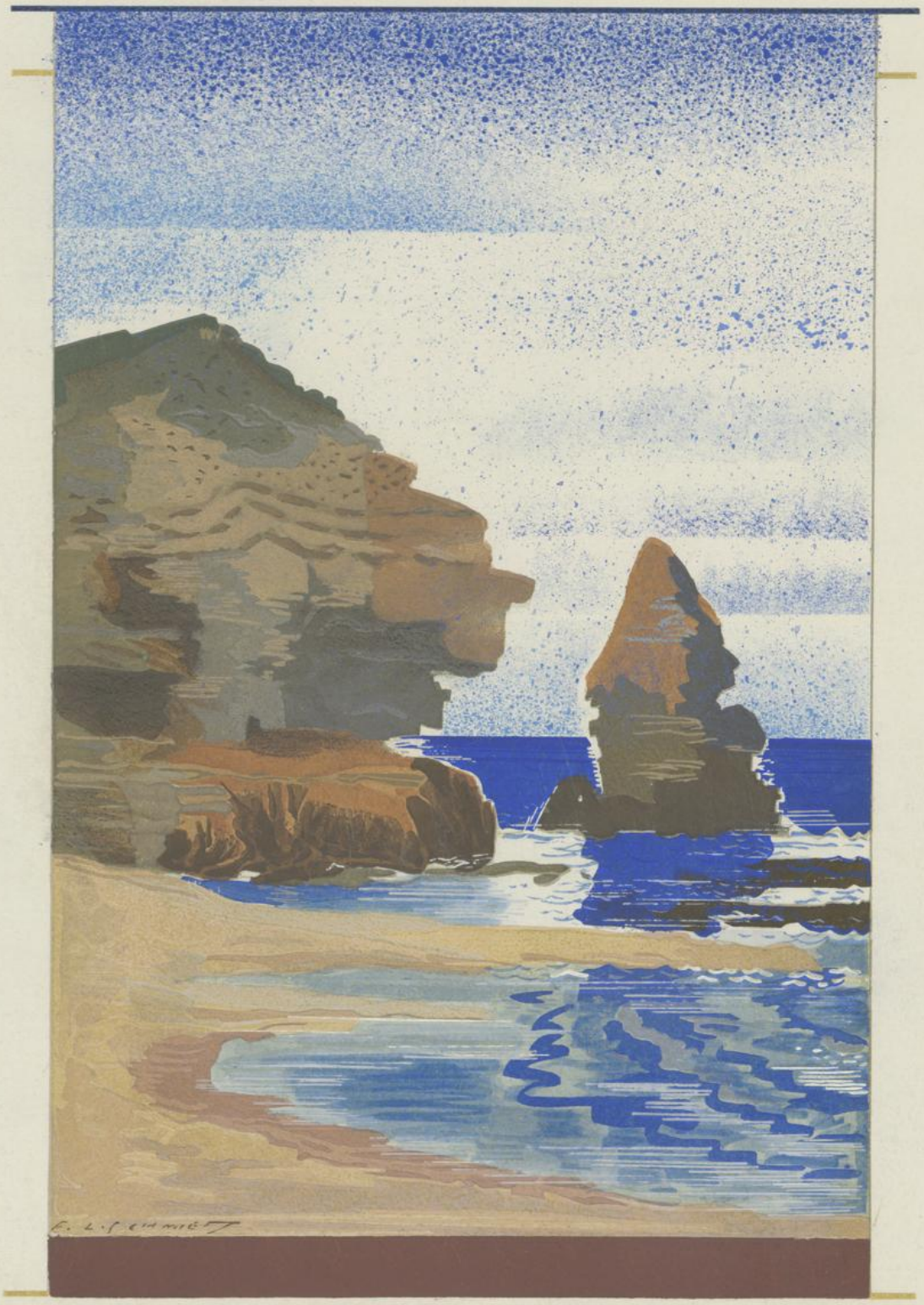
» Je dis. Elle reprend, cette toute divine :

IDOTHÉE Quand le soleil, tournant là-haut, touche au zénith, on voit sortir du flot ce prophète des mers : au souffle du Zéphyr, qui rabat les frisons de sa noire perruque, il monte et va s'étendre au creux de ses cavernes ; en troupe, autour de lui, viennent dormir les phoques de la Belle des Mers, qui sortent de l'écume, pataugeant, exhalant l'âcre odeur des grands fonds. Je t'emmène là-bas dès la pointe de l'aube ; je vous poste et vous range ; à toi de bien choisir sur les bancs des vaisseaux trois compagnons d'élite. Mais je dois t'enseigner tous les tours du Vieillard. En parcourant leurs rangs, il va compter ses phoques ; quand il en aura fait, cinq par cinq, la revue, près d'eux il s'étendra, comme dans son troupeau d'ouailles un berger. C'est ce premier sommeil que vous devez guetter. Alors ne songez plus qu'à bien jouer des bras ; tenez-le, quoi qu'il tente : il voudra s'échapper, prendra toutes les formes, se changera en tout ce qui rampe sur terre, en eau, en feu divin ; tenez-le sans mollir ! donnez un tour de plus !.. Mais, lorsqu'il en viendra à te vouloir parler, il reprendra les traits que vous lui aurez vus en son premier sommeil ; c'est le moment, seigneur : laissez la violence, déliez le Vieillard, demandez-lui quel dieu vous crée des embarras.

» A ces mots, sous la mer écumante, elle plonge et je rentre aux vaisseaux échoués dans les sables.

» J'allais : que de pensées bouillonnaient en mon cœur !.. Je reviens au croiseur ; je descends à la plage ; nous prenons le souper, puis, quand survient la nuit divine, nous dormons sur la grève de mer.

CHANT IV



» Mais sitôt que paraît dans son berceau de brume l'Aurore aux doigts de roses, je repars en disant mainte prière aux dieux ; j'emmenais avec moi trois de mes compagnons, en qui je me fiais pour n'importe quel coup. La Nymphe, ayant plongé au vaste sein des ondes, en avait rapporté, pour la ruse qu'elle ourdissait contre son père, les peaux de quatre phoques, fraîchement écorchés, puis elle avait creusé dans le sable nos lits. Assise, elle attendait. Nous arrivons enfin, et nous voici près d'elle. Elle nous fait coucher côte à côte et nous jette une peau sur chacun. Ce fut le plus vilain moment de l'embuscade : quelle terrible gêne ! ces phoques, nourrissons de la mer, exhalaient une mortelle odeur. Qui prendrait en son lit une bête marine ?.. Mais, pour notre salut, elle avait apporté un cordial puissant : c'était de l'ambroisie, qu'à chacun elle vint nous mettre sous le nez ; cette douce senteur tua l'odeur des monstres...

» Tout le matin, nous attendons ; rien ne nous lasse : les phoques en troupeau sont sortis de la mer ; en ligne, ils sont venus se coucher sur la grève. Enfin, voici midi : le Vieillard sort du flot. Quand il a retrouvé ses phoques rebondis, il les passe en revue : cinq par cinq, il les compte, et c'est nous qu'en premier il dénombre, sans rien soupçonner de la ruse... Il se couche à son tour. Alors, avec des cris, nous nous précipitons ; toutes nos mains l'étreignent. Mais le Vieux n'oublie rien des ruses de son art. Il se change d'abord en lion à crinière, puis il devient dragon, panthère et porc géant ; il se fait eau courante et grand arbre à panache. Nous,

sans mollir, nous le tenons ; rien ne nous lasse, et, quand il est au bout de toutes ses magies, le voici qui me parle, à moi, et m'interroge :

PROTÉE De quel dieu, fils d'Atrée, suivis-tu le conseil pour me forcer ainsi et me prendre en ce piège ? Que veux-tu maintenant ?

» A ces mots de Protée, aussitôt je réponds :

MÉNÉLAS Tu le sais bien, Vieillard ! pourquoi tous ces détours ? Voilà combien de jours que je suis dans cette île, captif et sans trouver le moyen d'en sortir ! déjà mon cœur faiblit... Ah ! dis-moi, puisque les Immortels savent tout, lequel des dieux m'entrave et me ferme la route.

» Je disais, et Protée aussitôt me répond :

PROTÉE C'est Zeus ! Oui ! c'est à lui, ainsi qu'aux autres dieux que tu devais offrir, avant de t'embarquer, des victimes de choix si, pour rentrer chez toi, tu voulais au plus court franchir la mer vineuse. Car c'est ta destinée de ne revoir les tiens, de n'entrer sous le toit de ta haute maison, au pays de tes pères, qu'après avoir revu les eaux de l'Égyptos, qui nous viennent des dieux : retourne dans le fleuve offrir aux Immortels, maîtres des champs du ciel, une sainte hécatombe ; ils t'ouvriront alors la route que tu cherches.

» Ainsi parlait le Vieux, et mon cœur éclata... Donc, il me renvoyait dans la brume des mers, à ce voyage interminable et dangereux !.. dans l'Égyptos !.. que faire ?.. Je repris la parole et lui dis en réponse :

MÉNÉLAS En tout cela, Vieillard, je saurai t'obéir. Mais,

DE NOUVEAU, DIS-MOI SANS FEINTE, POINT PAR POINT : TOUS CEUX DES ACHÉENS QU'AU DÉPART DE TROADE, NESTOR ET MOI AVIONS LAISSÉS SUR LEURS VAISSEAUX, ONT-ILS TOUS RÉCHAPPÉ ?.. EN EST-IL QUE LA MORT ENLEVA TRISTEMENT, SOIT DANS LA TRAVERSÉE, SOIT, LA GUERRE FINIE, DANS LES BRAS DE LEURS PROCHES ?

» JE DISAIS, ET PROTÉE AUSSITÔT ME RÉPOND :

PROTÉE FILS D'ATRÉE, À QUOI BON M'INTERROGER AINSI ? MIEUX VAUDRAIT IGNORER, ME LAISSER MON SECRET. AVANT QU'IL SOIT LONGTEMPS, TU VAS PLEURER, CROIS-MOI, QUAND JE T'AURAI TOUT DIT, CAR BEAUCOUP ONT PÉRI, SI BEAUCOUP SONT RESTÉS. MAIS DEUX CHEFS SEULEMENT, PARMI LES ACHÉENS À LA COTTE DE BRONZE, SONT MORTS DANS LE RETOUR — LA GUERRE, TU L'AS VUE, JE NE T'EN PARLE PAS — UN TROISIÈME SURVIT, CAPTIF AU BOUT DES MERS... LE PREMIER, C'EST AJAX ; AVEC LUI, DISPARUT SA FLOTTE AUX LONGUES RAMES. POSIDON FIT D'ABORD ÉCHOUER SES VAISSEAUX AUX GRANDS ROCS DES GYRÉES, MAIS LE SAUVA DES FLOTS ; IL S'EN TIRAIT, MALGRÉ LA HAINE D'ATHÉNA, S'IL N'EÛT PAS PROFÉRÉ UNE PAROLE IMPIE ET FAIT UN FOL ÉCART : C'EST EN DÉPIT DES DIEUX, DIT-IL, QU'IL ÉCHAPPAIT AU GRAND GOUFFRE DES MERS ! POSIDON L'ENTENDIT, COMME IL CRIAIT SI FORT. AUSSITÔT, SAISISSANT DE SES PUISSANTES MAINS SON TRIDENT, IL FENDIT L'UNE DE CES GYRÉES. LE BLOC RESTA DEBOUT ; MAIS UN PAN DANS LA MER TOMBA, ET C'ÉTAIT LÀ QU'AJAX S'ÉTAIT ASSIS POUR LANCER SON BLASPHÈME : LA VAGUE, DANS LA MER IMMENSE, L'EMPORTA... LE SECOND, C'EST TON FRÈRE. DÉJÀ HORS DE PÉRIL, IL AVAIT FUI LA PARQUE AU CREUX DE SES VAISSEAUX : IL DEVAIT LE SALUT À SON AUGUSTE HÉRA. IL FOULAIT AVEC JOIE LA TERRE DES AÏEUX ! IL TOUCHAIT, IL BAISAIT LE SOL DE LA PATRIE ! QUELS FLOTS

de chaudes larmes ! et quels regards d'amour donnés à son pays ! Mais le veilleur, du haut de la guette, le vit. Le cauteleux Égisthe avait posté cet homme : deux talents d'or étaient le salaire promis. Cet homme était donc là qui, guettant à l'année, voulait ne pas manquer l'Atride à son passage, ni lui laisser le temps d'un exploit vigoureux. Il courut au logis pour donner la nouvelle à celui que le peuple appelait son pasteur. Tout aussitôt, Égisthe imagina l'embûche : dans la ville, il choisit vingt braves, qu'il cacha près de la salle où le festin se préparait, puis il vint en personne, avec chevaux et chars, inviter le pasteur du peuple Agamemnon. Le traître !.. il l'amena — le roi ne savait pas qu'il allait à la mort — et l'abattit à table comme un bœuf à la crèche : de tous ceux que l'Atride avait pris avec lui, pas un ne réchappa.

» Il disait et mon cœur éclata : pour pleurer, je m'assis dans les sables ; je ne voulais plus vivre ; je ne voulais plus voir la clarté du soleil ; je pleurais, me roulais ; enfin j'usai ma peine, et le Vieux de la Mer, le prophète, reprit :

PROTÉE Tu n'as plus, fils d'Atrée, de temps à perdre ainsi ; ce n'est pas en pleurant qu'on trouve le remède ; il te faut au plus vite essayer de rentrer au pays de tes pères ; tu pourras y trouver Égisthe encor vivant ou si, te prévenant, Oreste l'a tué, tu seras là, du moins, pour le festin funèbre.

» Il dit et, dans mon sein, la fougue de mon cœur renaissait, et mon âme, malgré tout mon chagrin, en eut un réconfort. Je repris la parole et dis ces mots ailés :

CHANT IV

MÉNÉLAS Pour ces deux-là, je suis fixé ; mais le troisième, celui qui vit encor, captif au bout des mers ?..

» Je disais, et Protée aussitôt me répond :

PROTÉE C'est le fils de Laerte, oui, c'est l'homme d'Ithaque. Je l'ai vu dans une île pleurer à chaudes larmes : la nymphe Calypso, qui le tient prisonnier, là-bas, dans son manoir, l'empêche de rentrer au pays de ses pères... Quant à toi, Ménélas, ô nourrisson de Zeus, sache que le destin ne te réserve pas, d'après le sort commun, de mourir en Argos, dans tes prés d'élevage ; mais aux Champs Élysées, tout au bout de la terre, les dieux t'emmèneront chez le blond Rhadamanthe, où la plus douce vie est offerte aux humains, où sans neige, sans grand hiver, toujours sans pluie, on ne sent que zéphyrs, dont les risées sifflantes montent de l'Océan pour rafraîchir les hommes...

» A ces mots, sous la mer écumante, il replonge. Je ramène aux vaisseaux mes compagnons divins.

» J'allais : que de pensées bouillonnaient en mon cœur ! Nous regagnons la grève et, rentrant au croiseur, nous prenons le souper, puis, quand survient la nuit divine, nous dormons sur la grève de mer. Mais sitôt que paraît dans son berceau de brume l'Aurore aux doigts de roses, je tire mes vaisseaux à la vague divine ; mes gens montent à bord et vont s'asseoir aux bancs, puis, chacun en sa place, la rame bat le flot, qui blanchit sous les coups.

» Je ramenai ma flotte aux eaux de l'Égyptos, qui nous viennent des dieux. J'y mouillai et j'y fis ma fête d'hécatombes pour calmer le courroux des dieux toujours vivants ; je fis dresser un tertre en l'honneur de mon frère, pour garder l'éternel souvenir de sa gloire ; puis, ces devoirs remplis, je partis et le vent que les dieux me donnèrent me ramena tout droit à la terre natale...

» Et maintenant tu vas rester en mon manoir. Dans onze ou douze jours, c'est moi qui prendrai soin de te remettre en route avec de beaux cadeaux : je t'offre trois chevaux, un char aux bois luisants, et je veux te donner ma coupe la plus belle, pour que, faisant aux dieux immortels ton offrande, de moi tu te souviennes le reste de tes jours.

Posément, Télémaque le regarda et dit :

TÉLÉMAQUE Atride, il ne faut pas si longtemps me garder. A rester près de toi, l'année me serait brève, sans qu'il me prît regret de mon toit ni des miens : tes récits, tous tes mots me font

à les entendre un terrible plaisir. Mais j'ai mes gens là-bas, dans la bonne Pylos : ils trouvent le temps long, et tu voudrais encor me retenir ici ! En cadeau, si tu veux, j'accepte le bijou, mais ne puis emmener des chevaux en Ithaque ; c'est un luxe qu'ici j'aime mieux te laisser ; car ton royaume, à toi, est une vaste plaine, qui porte en abondance le trèfle, le souchet, l'épeautre, le froment et la grande orge blanche. Ithaque est sans prairies, sans places où courir : ce n'est qu'une île à chèvres !.. pourtant je l'aime mieux que vos prés d'élevage !.. Dans nos îles, tu sais, nous n'avons ni prairies ni pistes à chevaux : ce ne sont que talus de mer, et mon Ithaque encor plus que les autres.

Il disait ; mais le bon crieur de Ménélas, se prenant à sourire, le flattait de la main et lui disait tout droit :

MÉNÉLAS Ton beau sang, mon cher fils, se montre en tes paroles. Va ! je te changerai mes cadeaux ; j'ai de quoi. De tous les objets d'art, qui sont en mon manoir, je m'en vais te donner le plus beau, le plus rare ; oui ! je veux te donner un cratère forgé, dont la panse est d'argent, les lèvres de vermeil. C'est l'œuvre d'Héphæstos : il me vient de Sidon, du seigneur Phædimos, ce roi qui m'abrita dans sa propre demeure, quand je rentrais ici ; je veux qu'il soit à toi... Laisse-moi seulement le temps de t'apporter mes cadeaux sur le char ; je veux que tu les voies, que tes yeux les admirent, et je vais dire aux femmes qu'on nous serve un repas, tiré de la réserve.

A peine avait-il dit, que, pour lui obéir, Hélène et les servantes préparaient un repas tiré de leurs réserves. Puis l'Atride, au trésor embaumé, descendit : sans le quitter, sa

FEMME ET SON FILS LE SUIVAIENT. LUI-MÊME, IL S'EN ALLA AU DÉPÔT DES BIJOUX ET PRIT LA DOUBLE COUPE ; MAIS, TANDIS QU'IL CHARGEAIT SON FILS MÉGAPENTHÈS DU CRATÈRE D'ARGENT, HÉLÈNE CHOISISSAIT, DEBOUT AUPRÈS DES COFFRES, L'UN DES VOILES BRODÉS, OUVRAGE DE SES MAINS.

QUAND ELLE EN EUT TIRÉ, CETTE FEMME DIVINE, LE PLUS ORNÉ DE BRODERIES ET LE PLUS GRAND — IL BRILLAIT COMME UN ASTRE, ÉTENDU TOUT AU FOND — ILS REVINRENT EN HÂTE À TRAVERS LE MANOIR RETROUVER TÉLÉMAQUE, ET LE BLOND MÉNÉLAS LUI ADRESSA CES MOTS :

MÉNÉLAS TÉLÉMAQUE, TU PARS ! PLAISE À L'ÉPOUX D'HÉRA, AU ZEUS RETENTISSANT, QUE CE RETOUR S'ACHÈVE AU GRÉ DE TES DÉSIRS !

A CES MOTS, LE SEIGNEUR ATRIDE LUI REMIT LA BELLE DOUBLE COUPE ; LE FORT MÉGAPENTHÈS DÉPOSA DEVANT LUI LE CRATÈRE LUISANT ;

Hélène s'avança, Hélène aux belles joues, qui, tenant le grand voile en sa main, vint lui dire :

HÉLÈNE J'ai mon présent aussi, cher enfant ; prends et garde en souvenir d'Hélène cette œuvre de ses mains. Quand le jour de l'hymen viendra combler tes vœux, que ta femme le porte ; que chez toi, d'ici là, ta mère le conserve... Je te fais mes adieux : ah ! puisses-tu rentrer en ta haute maison, au pays de tes pères !

Elle dit et lui mit dans la main le grand voile, qu'il reçut plein de joie.

Le héros Pisistrate, ayant pris ces cadeaux que son cœur admirait, monta les déposer dans le panier du char.

Mais, le blond Ménélas leur montrant le chemin, on rentra dans la salle et l'on s'assit en ligne aux sièges et fauteuils. Vint une chambrière qui, portant une aiguière en or et du plus beau, leur donnait à laver sur un bassin d'argent et dressait devant eux une table polie. Vint la digne intendante : elle apportait le pain et le mit devant eux, puis leur fit les honneurs de toutes ses réserves. L'échanson fut le fils du noble Ménélas. Alors, aux parts de choix préparées et servies, ils tendirent les mains.

Quand on eut satisfait la soif et l'appétit, Télémaque et le fin Nestoride attelèrent les chevaux sous le joug et, montant sur le char aux brillantes couleurs, poussèrent hors du porche et de l'entrée sonore. L'Atride les suivait ; il tenait en sa droite, pour le coup de l'adieu, sa coupe d'or remplie d'un vin au goût de miel, et ce blond

Ménélas, debout près des chevaux, dit en tendant la coupe :

MÉNÉLAS Jeunes gens, tous mes vœux pour vous et pour Nestor !.. En ce pasteur du peuple, j'eus toujours un bon père, tant qu'au pays de Troïe, les fils de l'Achaïe ont mené la bataille.

Posément, Télémaque le regarda et dit :

TÉLÉMAQUE Tout ce que tu nous dis, ô nourrisson de Zeus, sois bien sûr qu'à Nestor, nous le répéterons aussitôt arrivés. Mais, rentré dans Ithaque, puissé-je aussi trouver Ulysse à son foyer ! et puissé-je lui dire avec quelle bonté tu m'as reçu chez toi et combien de cadeaux merveilleux je rapporte !

Il disait et, du fouet, il poussait l'attelage et, à travers la ville, les chevaux pleins d'ardeur s'élançaient vers la plaine.

Le joug, sur leurs deux cous, tressauta tout le jour. Le soleil se couchait, et c'était l'heure où l'ombre emplit toutes les rues comme on entrait à Phères, où le roi Dioclès, un des fils d'Orsiloque, un petit-fils d'Alphée, leur offrit pour la nuit son hospitalité.

Mais sitôt que parut, dans son berceau de brume, l'Aurore aux doigts de roses, attelant les chevaux et montant sur le char aux brillantes couleurs, ils poussaient hors du porche et de l'entrée sonore. Ils eurent vite atteint la butte de Pylos, et Télémaque alors dit au fils de Nestor :

TÉLÉMAQUE Nestoride, veux-tu me donner la promesse de suivre mon conseil ? Nous voici pour jamais des hôtes, je m'en flatte ; nos deux pères amis, notre parité d'âge, et ce voyage

enfin resserrent notre entente. Conduis-moi, nourrisson de Zeus, près du navire et me laisse à la plage ! J'ai peur que le Vieillard, pour me fêter encore, ne m'oblige à rester au manoir ; j'ai besoin de partir au plus vite.

Il dit. Le Nestoride en son âme cherchait comment faire et tenir sans faute la promesse : il pensa, tout compté, qu'il valait mieux gagner le croiseur et la plage. Il tourna ses chevaux et, le navire atteint, il apporta du char, sur le gaillard de poupe, les présents magnifiques, reçus de Ménélas, la coupe d'or, le voile, puis, pressant Télémaque, il dit ces mots ailés :

PISISTRATE Monte à bord sans tarder ! fais embarquer tes gens : que je n'aie pas le temps, en rentrant au logis, d'informer le Vieillard ! Mon esprit et mon cœur sont bien sûrs d'une chose, c'est que tu n'es pas quitte ; son cœur est violent ; jusqu'ici, en personne, il viendra te chercher et ne rentrera pas tout seul, je te le jure... Ah ! la belle colère où tu vas nous le mettre !

Il disait et, poussant les chevaux aux longs crins, il tournait vers la ville, et bientôt atteignait le manoir de Pylos.

Télémaque empressé commandait la manoeuvre. Ses hommes de répondre à son empressement. Ils s'élancent à bord et vont s'asseoir aux bancs. Il embarque lui-même. Sur le navire à flot, quand le sapin du mât est dressé et planté au trou de la coursie, on raidit les étais, et la drisse de cuir hisse les blanches voiles. Athéna, la déesse aux yeux pers, leur envoie la brise favorable, dont les fraîches risées, s'élançant de

l'éther, viennent, sur l'onde amère, activer jusqu'au terme la course du vaisseau.

Le soleil se couchait, et c'était l'heure où l'ombre emplit toutes les rues, quand la brise de Zeus leur fit doubler Pheia d'une traite et longer cette Élide divine où règne l'Épéen ; puis ils mirent le cap sur les Iles Pointues... Télémaque songeait : pourrait-il fuir la mort ?.. allait-il être pris ?

TABLES

ÉPISODES

OUVERTURE ..... PAGE 1

Invocation 5

L'Assemblée des Dieux 6

Les Conseils d'Athéna 12

Le Festin des Prétendants 20

LE VOYAGE DE TÉLÉMAQUE 29

L'Assemblée d'Ithaque 33

A Pylos 52

A Lacédémone 75

Le Retour de Télémaque 94

ILLUSTRATIONS

Ulysse (médaillon) PAGE VII

OUVERTURE

Mentès 3
L'Assemblée des Dieux 7
L'Oiseau de Mer 17
Pénélope et ses Chambrières 23
Le Lit de Télémaque 26

LE VOYAGE DE TÉLÉMAQUE

Athéna 31
Télémaque aux Lévriers 35
Les Aigles du Présage 41
Les Agrès dans la Nuit 49
Posidon 53
Devant Pylos 59
La Porte des Lionnes 67
Le Rocher de Gortyne 71
La Vache aux Cornes d'or 75
Le Char de Nestor 77
La Demeure d'Hélène 81
Hélène 89
Protée 95
Pharos 101
Le Don de Ménélas 107
Le Don d'Hélène 110
Le Vaisseau de Télémaque 113

L'ODYSSÉE

1930

Rés.
X
2954

L'ODYSSÉE

X 2954 Rés

L'ODYSSÉE

H

1930